PIERRE GEYRAUD

PARMI LES SECTES ET LES RITES

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES DE PARIS

PARIS

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, Rue de l'Abbaye

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES DE PARIS

DU MEME AUTEUR

Croyances mortes *(Poésies)*. Editions Tice.

L'épreuve païenne *(Poésies)*. Editions Tice.

Ciels et terre *(Poésies)*. Editions Tice.

Rodin devant la douleur et l'amour. Editions de la Revue Moderne.

Les problèmes de la sexualité *(en collaboration)*. Plon.

Les petites églises de Paris *(Reportages)*. Emile-Paul frères.

La cellule Saint-Séverin *(Roman)*. Emile-Paul frères.

En préparation :

Les religions nouvelles de Paris.

Crises religieuses.

Les occultistes de Paris.

PIERRE GEYRAUD

PARMI LES SECTES ET LES RITES

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES DE PARIS

PARIS
EDITIONS EMILE-PAUL FRERES
14, RUE DE L'ABBAYE, PARIS

AVERTISSEMENT

Ce recueil de reportages sur les Sociétés Secrètes de Paris ne prétend pas épuiser le sujet. Je n'ai point parlé des groupements dont s'occupe la police. Ni des très nombreuses petites sectes qui se réunissent chez l'un de leurs membres, à des fins initiatiques: je ne suis pas assez renseigné sur la plupart d'entre elles.

Quant à celles dont je traite ici, on comprendra que je n'aie pu tout écrire de ce qu'il m'a été donné de connaître. Certains éléments m'ont été confiés sous le sceau du secret. Et la divulgation de certains autres eût pu nuire à diverses personnes.

Du moins, j'ai veillé à ne rien dire d'erroné. Avant de soumettre ces pages à l'impression, j'en ai donné connaissance à ceux qu'elles concernent, pour observations — en avisant d'ailleurs les intéressés que j'entendais rester seul maître de maintenir les révélations qu'ils ne m'avaient pas eux-mêmes fournies.

C'est sans doute à cette constante attitude que je dois d'avoir acquis, dans les divers groupements occultes, de sûres et estimables amitiés. Mais ce n'est pas à dire que mon intention soit de « réhabiliter » les sociétés secrètes. Ni les servir, ni leur nuire: les comprendre et les faire comprendre, — tel est mon but.

LE COMPAGNONNAGE

Dans le Pavillon de la Coopération, à l'Exposition Internationale des Arts et Techniques de 1937, aux deuxième et troisième étages, on a pu admirer les *Chefs-d'œuvre* réalisés par les *Compagnons Passants Charpentiers du Devoir, Bons-Drilles du Tour de France*, et conservés avec orgueil dans leur *Cayenne* de Paris. Ce sont des merveilles de charpente en réduction, sortes de pièces montées présentant toutes les finesses de l'art du bois, résolvant tous les problèmes techniques de raccord et de pénétration qui peuvent se poser aux spécialistes. Travail collectif, le plus souvent, et qui a demandé de longues années de patience et d'ingéniosité. Ce sont notamment le *Berryer*, que les Compagnons Charpentiers du rite de Salomon et du rite de Soubise offrirent jadis à l'illustre avocat qui les avait défendus dans un procès difficile, à l'occasion d'une grève qu'ils avaient soutenue en commun malgré l'antagonisme des rites; le *Dijonnais*, édifié il y a plus de cent ans dans la *Cayenne* de Dijon, aujourd'hui disparue; et surtout le *Grand Chef-d'Œuvre*, architecture inouïe, qui mesure 4 m. 38 de l'arase des pieds au sommet de la sphère.

⁂

Mais que représente donc cette dénomination bizarre : *les Compagnons Passants Charpentiers du*

Devoir, Bons-Drilles du Tour de France? Pour le comprendre, il faut remonter très loin dans le temps.

D'aucuns prétendent qu'il faut remonter jusqu'à la construction du Temple de Salomon. Après avoir travaillé, sous les ordres du Grand Roi, à la charpente de la Maison de Dieu, les chefs des charpentiers, Maître Jacques et le Père Soubise, quittèrent Jérusalem et vinrent dans notre pays. Le Père Soubise descendit à Bordeaux et forma des compagnons charpentiers dans la région, selon le rite mosaïque. Maître Jacques, débarquant à Marseille, s'installa en Provence, dans l'Ermitage de la Sainte-Baume, recruta des disciples, leur donna l'initiation, et mourut assassiné de cinq coups de poignard.

D'autres estiment que le compagnonnage provient des ordres monastiques. Les constructeurs de nos cathédrales se transmettaient les secrets de l'art par des figures géométriques et des symboles que l'on n'expliquait qu'aux seuls initiés. Le Père Soubise et Maître Jacques seraient deux moines bénédictins dont les techniques de construction, les maximes et les rites auraient été rivaux, puis antagonistes.

Cet antagonisme alla même jusqu'à l'hostilité la plus nette: c'est par des adeptes du Père Soubise que Maître Jacques aurait été assassiné. Avant de mourir, il donna à ses disciples le baiser de paix et leur dit: « Ce dernier baiser que je vous donne, je veux que vous le donniez à votre tour aux compagnons que vous initierez, comme venant de leur père ; ils le transmettront de même à ceux qu'ils initieront. Je veillerai sur eux comme sur vous. Je les suivrai partout tant qu'ils resteront fidèles à Dieu et à leur Devoir. »

Pour certains auteurs, Maître Jacques ne serait autre que Jacques Molay, le dernier Grand-Maître de l'Ordre des Templiers, brûlé vif sous Philippe-le-Bel.

Sans entrer dans cette controverse (qui est pourtant extrêmement intéressante, parce que, derrière les

légendes, on découvre souvent des allusions à des événements historiques), il faut rappeler que l'institution des sociétés secrètes parmi les ouvriers remonte à une haute antiquité. A Rome, le roi Numa avait fondé des *Collegia fabrorum*, des Collèges d'artisans, qui étaient dévoués à Janus, le dieu de l'initiation aux mystères. En Italie, les *Maestri Comacini ;* en Allemagne, les *Steinmetzen* ou tailleurs de pierres, étaient groupés en sociétés initiatiques, aux rites très secrets. Le goût du mystère et de l'initiation est chose assez ancienne et assez universelle pour que l'institution du Compagnonnage français en sociétés secrètes puisse se rattacher, de proche en proche, à des formations occultes antérieures ou voisines. Il est probable que c'est vers le XIIe et le XIIIe siècles que se sont créées en France les premières sociétés de Compagnons.

Elles se limitèrent d'abord aux quatre métiers de charpentier, de tailleur de pierre, de serrurier et de menuisier. Mais les autres métiers suivirent bientôt. Seuls les ouvriers affiliés avaient le droit de faire le Tour de France. Ce circuit comprenait la plupart des grandes villes de France au sud de Paris. Si un ouvrier non affilié était surpris à prendre part au Tour de France, il était roué de coups, parfois jusqu'au dernier souffle. Par contre, tout affilié était sûr de trouver dans chaque ville du Tour un siège local où les gradés du Compagnonnage, le *Premier-en-Ville* et le *Rouleur*, après avoir vérifié son affiliation par les mots de passe et les attouchements secrets, le recevaient pour l' « entrée en chambre ». Alors, il était adopté; on lui donnait du travail, on lui enseignait les techniques régionales du métier, et on le confiait, pour l'hébergement, à la *Mère* (1).

Ce rite de l'*entrée en chambre* n'a presque pas subi de modifications. Je me trouvais, pour mon enquête,

(1) C'est à cette institution que se rattache la création des *Pères* et *Mères* aubergistes, dans les actuelles *Auberges de Jeunesse*.

dans un de ces rares petits bistrots où quelques Compagnons se rejoignent après le travail, quand un homme d'une quarantaine d'années entra. C'était, visiblement, un ouvrier de province. Il parut hésiter un peu, nous dévisagea à la dérobée, regarda la tenancière, puis, pour se faire connaître, salua selon le rite, par des signes, par des mots mystérieux et par une « marche » initiatique. Alors, l'un des ouvriers, qui s'était aperçu du manège, répondit selon le rite, en faisant le geste d'essuyer des larmes (pour pleurer l'assassinat d'Hiram, l'architecte du temple de Salomon). Le nouveau venu sourit d'aise. La glace était rompue : les autres Compagnons accoururent, il y eut un joyeux, bruyant et fraternel échange de salutations. Et l'on appela la *Mère*, — c'était la tenancière — ainsi que le *Premier Compagnon*. L'arrivant dit son nom et tira de son portefeuille ce qu'il appelait ses *affaires*, c'est-à-dire son passeport compagnonnique.

J'avais déjà vu un de ces documents secrets. C'était un carton portant cette inscription:

Père, Fils, Saint-Esprit. Dieu.

C.E:P..D.L...S..E.D.T...L .·. B .·. E.... D..D .·. C....E.B.. A..D.R.D..P.

Et une longue suite d'initiales se poursuivait ainsi.

Cela voulait dire:

Conduite et Protection de l'Etre Suprême et de tous les bons enfants du Devoir cordonniers et bottiers à donner réception du pays (ici se trouvait le nom, que je ne répète pas).

En bas, était dessiné un triangle entouré de rayons et enfermant le tétragramme hébraïque, les quatre lettres formant le nom de Yahweh.

Les *affaires* étant régulières, l'*entrée en chambre* fut aussitôt envisagée.

Elle n'eut lieu que le surlendemain, dans la *Cayenne*, à laquelle on accède par un escalier en colimaçon. On appelle ainsi la vaste pièce où se réunissent Apprentis, Compagnons et Maîtres. C'est à la

fois une salle rituélique et un local d'enseignement professionnel.

Ils étaient tous rassemblés dans la Cayenne, debout autour d'une table, en grande tenue, les larges rubans ornés de figures symboliques posés comme une étole de prêtre sur leur épaule, et la canne enrubannée à la main. Tous, sauf le nouvel arrivant et le Rouleur, qui étaient restés de l'autre côté de la porte fermée.

On entendit un coup à la porte: c'était la canne du Rouleur. Pour faire écho, le Premier-en-Ville heurta la table de sa canne. Trois petits coups retentirent encore, le premier suivi d'un silence et les deux autres précipités : c'était le postulant qui frappait à son tour. Le Troisième-en-Ville entr'ouvrit la porte et demanda:

— Qui êtes-vous?

— Un honnête compagnon enfant de Maître Jacques, répondit le nouveau.

— Votre mot de passe?

— Dites-moi le vôtre. Je vous dirai le mien.

Ici s'échangèrent des mots mystérieux, que je ne dois pas reproduire.

Le Rouleur ouvrit la porte tout grande. Le postulant s'avança, mit un genou en terre à trois pas de la table et éleva la main droite.

— Que venez-vous faire ici? demanda le Premier-en-Ville.

— Me faire reconnaître vrai Compagon du Devoir.

— Que demandez-vous?

— La permission de faire mon entrée en chambre.

— Permis.

Alors, le Compagnon agenouillé se releva, prit son chapeau de la main droite, trois doigts sur les bords et le pouce au-dessus. Il posa sa main gauche sur son cœur, la projeta en oblique le long de son corps jusqu'à la hanche droite et demeura immobile. Quelqu'un murmura:

— C'est le signe.

Le Premier-en-Ville reprit:

— Que demandez-vous? Qui êtes-vous?

— Honnête Compagnon, enfant de Maître Jacques.

— D'où venez-vous?

— De Jérusalem.

— Comment vous appelez-vous?

Le nouveau donna son nom et son sobriquet compagnonnique.

— Que demandez-vous?

— La permission de passer auprès de vous devant la table pour y déposer un gage sacré.

— Permis.

Le postulant fit trois pas en avant en remettant son chapeau sur sa tête, avança le pied droit sous la table, inclina son corps en avant, s'accouda du bras droit, et tenant ses *affaires* entre l'index et le majeur de la main droite, les présenta au Premier-en-Ville en s'écriant:

— Gloire à Dieu! Honneur à Maître Jacques! Respect à tous les braves compagnons!

— Faites votre devoir.

Il recula de trois pas, mit son chapeau contre l'oreille droite, sa main gauche sur son cœur en inclinant son corps du côté droit, et dit:

— Par la permission de mon Premier, de mon Second et de mon Troisième, qu'il me soit permis de rester en chambre tel que je suis.

— Permis.

— Qu'il me soit permis de passer devant la table et la boîte de Maître Jacques et de tous mes pays en général, sans être condamné à aucune amende.

— Permis.

— Permis de parler.

— Permis.

— Permis de poser mon chapeau.

— Permis.

— Que le Rouleur marque ma place.

— Où désirez-vous être placé?

— Au rang des bons enfants.

— Rouleur! faites votre devoir!

Le Rouleur avança une chaise devant la table, le nouveau reçu s'y installa, et l'on enregistra son entrée sur le livre de cayenne.

Ils descendirent ensuite dans le débit de vins boire à sa santé.

Comme c'était un célibataire, on le confia à la *Mère* pour les travaux de ravaudage ; et le *Rouleur* lui annonça qu'il lui chercherait du travail.

⁂

Cette belle fraternité n'existe, et surtout n'existait autrefois, qu'au sein d'un même *Devoir*, c'est-à-dire au sein d'une même famille rituélique.

L'hostilité des Compagnons à l'égard des non-affiliés avait en effet son parallèle au sein du Compagnonnage. Celui-ci était divisé en trois familles principales:

1° Les *enfants de Salomon*, qui comprenait les tailleurs de pierre (qui sont *loups*), et les serruriers, charpentiers, tonneliers-doleurs et tonneliers foudriers, ainsi que les menuisiers (ces derniers sont *gavots*) ;

2° Les *enfants de Maître Jacques*, comprenant les *loups-garous* (tailleurs de pierre, dont le rite comportait de longs hurlements), et les *devoirants* ou *devorants* (menuisiers et serruriers du Devoir, charrons, selliers, bourreliers-harnacheurs, forgerons, boulangers, cordonniers-bottiers) ;

3° Les *enfants du Père Soubise* appelés *drilles*, ou *bons-drilles* (charpentiers, puis couvreurs et plâtriers).

Chaque famille avait ses traditions, ses rites, ses signes de reconnaissance. Quand deux Compagnons se rencontraient sur une route, ils s'arrêtaient à trente pas de distance, prenaient la pose fixée par le rite, échangeaient le mot « Tope », se rapprochaient, plaçaient leurs cannes en croix sur le sol, se regardaient dans les yeux, faisaient demi-tour sur le pied

gauche, avançaient le pied droit de manière à loger les quatre pieds dans les quatre angles formés par le croisement des bâtons, puis, se serrant la main droite, s'interrogeaient dans le creux de l'oreille.

— Quelle vocation, vous?

— Charpentier. Et vous, la coterie?

— Tailleur de pierre.

— Compagon?

— Oui, la coterie. Et vous?

— Compagnon.

Mais attention ! Le principal, entre Compagnons, est de savoir à quelle famille initiatique on appartient.

— De quel Devoir?

Le Devoir est-il le même pour tous deux? Alors, épanouissement, fraternisation, *guilbrette,* c'est-à-dire accolade, et... beuverie. Est-il différent? On ramasse les cannes, on s'injurie, on se bâtonne, on s'entre-tue.

⁂

Pour être admis, parmi les Compagons, il fallait subir diverses épreuves. On était d'abord reçu *apprenti.* D'après un rapport soumis en 1655 aux théologiens de Sorbonne (car, c'est assez curieux, sur une dénonciation faite en 1639 par la *Confrérie du Saint-Sacrement,* société secrète catholique, la Faculté de Théologie eut à condamner les pratiques des divers Devoirs), le néophyte jurait sur les Saints Évangiles de ne révéler à père ni mère, femme ni enfant, prêtre ni clerc, pas même en confession, ce qu'il allait faire ou voir faire. Et le rite d'initiation commençait.

Les cordonniers, d'après une note de police de 1646, se réunissaient dans deux chambres contiguës. Dans la première, les récipiendaires étaient interrogés, et on leur faisait subir les épreuves d'usage. Puis ils étaient conduits dans la chambre des mystères, où se trouvaient un autel et des fonts baptismaux.

Là ils choisissaient trois Compagnons dont l'un servait de parrain, un autre de marraine et le troisième de curé. Après avoir prêté serment sur le Saint-Chrême et sur le livre ouvert des Evangiles, le nouveau baptisé était reçu au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, puis on célébrait une parodie de messe.

Chez les couteliers, le récipiendaire mangeait du pain mêlé de sel et buvait trois verres de vin; puis, un pied déchaussé, il faisait plusieurs fois le tour d'une toile circulaire étendue à terre.

L'*apprenti*, pour devenir *compagnon*, subissait de nouvelles épreuves. Les yeux bandés, il était conduit dans une pièce nommée le Temple, se courbait, se redressait, etc. Il jurait par trois fois de garder les secrets du groupe. Et l'on donnait le baptême compagnonnique au nouveau Compagnon, à qui l'on conférait un nouveau nom, et, à titre d'insignes, un long ruban.

⁂

Ces baptêmes, ces rubans, ces rites (avec quelques modifications), ces secrets sont encore en usage dans les divers groupements compagnonniques de France.

A Paris, au 16 de la rue Charlot, se trouve la Cayenne des *Compagnons Boulangers du Devoir du Tour de France*. Leur Président, Fernand Tissot, qui est brigadier de pelle et chef de fournil, signe L.·. V.·. S.·. C.·., c'est-à-dire Lyonnais Va Sans Crainte.

Les *Compagnons Selliers, Cordonniers et Mécaniciens du Devoir*, enfants de Soubise, se réunissent 16, rue des Quatre-Vents.

Les *Compagnons Menuisiers* sont au 17 *bis* du passage Hébrard, à Belleville.

Les *Compagnons Charpentiers du Devoir de Liberté*, qui sont *enfants de Salomon, Indiens du faubourg Saint-Germain*, ont leur *Cayenne* au 10 de la rue Mabillon, au premier étage. Le Rouleur Lucien Terrion, T.·. L'.·. I.·. (Tourangeau l'Intrépide), Premier

Ouvrier de France, Président de la Chambre Compagnonnique de Paris, y enseignait jusqu'à l'an dernier le « trait » dans une salle où sont rangés, autour des tables d'étude, les chefs-d'œuvre des aînés, notamment celui de Gindre, qui mourut d'accident en construisant le pont de Nouâcre (Indre-et-Loire). Il est remplacé dans son enseignement par Chetaille, M.˙. N.˙. C.˙. (Mâconnais Noble Cœur). Mais c'est dans une salle plus vaste (dont je ne dois pas donner l'adresse), que, l'épée à la main, devant les Maîtres et les Compagnons tenant leur longue canne, revêtus des rubans verts, blancs et rouges, et chantant le chant compagnonnique de *la Lumière,* il procède aux épreuves et à la réception des nouveaux adeptes, dont l'oreille a été préalablement percée pour le rite traditionnel du sang. En bas de la Cayenne, Mme Charles, qui est la *Mère,* tient un café-restaurant « Aux Charpentiers ». On y rencontre des C.˙. portant toute leur vie une boucle à leur oreille droite perforée lors de l'initiation.

Vous pouvez y voir aussi, dans un retrait de la salle du fond, le Grand Chef-d'Œuvre, qui est confié au *Conservateur* Séraphin Boëll dit B.˙. L.˙. S.˙. (Belfort la Sagesse). Et aussi un portrait de Salomon, barbu, couronne en tête, sceptre en main, majestueux dans ses amples vêtements bleus et rouges: une véritable image d'Épinal. Et encore un Diplôme d'Initié, daté de l'an 5840 (car l'ère compagnonnique commence à la création du monde, 4000 ans avant l'ère chrétienne), et couvert de dessins et de lettres symboliques; on refusera, en raison du secret juré, de vous révéler leur signification.

Quant aux autres Charpentiers, qui sont *enfants de Soubise, Compagnons Passants Charpentiers du Devoir, Bons Drilles du Tour de France,* et qui sont *chiens,* ils ont leur Cayenne au 161 de l'avenue Jean-Jaurès. C'est un curieux et instructif spectacle que l'enseignement qu'on y donne aux apprentis charpentiers. Les leçons de trait s'y font avec le moindre

recours possible au langage géométrique. Par exemple, il ne faut pas y dire: « Elevons une perpendiculaire; mesurons la corde de cet arc ». Mais: « Tiens, tu vois *ça*, et puis *ça*. Tu mets un morceau de bois comme *ça* ; tu traces *ça*, comme *ça* ; ça fait un arêtier... » Que les pédagogues ne sourient pas! Cette méthode produit de merveilleux ouvriers. Un « chef-d'œuvre » est incrusté dans le mur et se voit de l'extérieur avec les lettres secrètes U... V... G... T... entourant l'équerre et le compas. Dans le petit restaurant au bas, tenu par Mme François, qui est *Mère*, on peut rencontrer divers Compagnons, comme Ernest Robin, qui signe Tourangeau L... C... D... C... dit L... F... (La Clef des Cœurs, dit la Fidélité). Car, chez eux, les trois points sont en ligne droite et non en triangle: ainsi en a décidé leur Congrès de Bordeaux (1930).

⁂

C'est dans une de ces Cayennes que l'initiation a été récemment conférée à un jeune ouvrier qui me témoigne beaucoup de confiance parce que, paraît-il, je lui ai fait quelque peu comprendre la signification et la portée de ces rites.

Il avait auparavant subi l'épreuve du *chef-d'œuvre*. Son travail avait reçu les critiques et les éloges des Compagnons. En définitive, les opposants étant moins de trois, il avait été jugé digne d'être reçu.

La nuit suivante, avec deux C.˙. revêtus de leurs insignes, il attendait au seuil de la Cayenne que minuit sonnât ses douze coups. Aussitôt après, les deux affiliés lui frappèrent l'épaule, le décoiffèrent, lui passèrent la main sur le front et, sans proférer un mot, lui firent signe de les suivre.

Ils franchirent tous trois le seuil de la salle, où les attendait l'assemblée, dans une demi-obscurité. Au milieu, sur une table, deux rubans étaient croisés, près d'une tasse où brûlait de l'alcool: il n'y avait

pas d'autre lumière. La flamme jetait d'étranges lueurs sur une tête de mort posée à côté.

— Dépouille-toi de tes métaux, et mets-les dans cette assiette.

Montre, anneau, porte-monnaie, crayon à protège-mine de laiton retentirent dans le plat.

On banda les yeux de l'aspirant, on le mena près de la table, et on le fit s'agenouiller.

Le Premier-en-Ville, assis, l'interrogea.

— La coterie, qu'es-tu venu faire ici?

— Me faire recevoir Compagnon du Devoir.

— Sais-tu prier Dieu?

— Oui.

— Fais ta prière.

— Laquelle?

— Celle que tu voudras.

L'aspirant marmonna des mots à peine perceptibles.

— Lève-toi maintenant. Débandez-lui les yeux.

Aussitôt, un Compagnon s'approcha de lui, un poignard à la main, et, levant l'arme vers sa poitrine:

— Tu vois, la coterie, dit-il, ce qui est réservé aux parjures.

On lui banda les yeux à nouveau.

Deux Compagnons le prirent doucement par le bras et le firent « voyager » vers le Temple: c'était une petite pièce donnant sur la Cayenne, mais dont la porte était close.

L'un des deux acolytes frappa à cette porte. De l'intérieur, une voix questionna:

— Qui amenez-vous là?

— Un brave aspirant qui désire se faire recevoir Compagnon.

La porte s'ouvrit. Il entra, avec ses deux parrains, suivi du Premier-en-Ville.

On le fit asseoir, on lui mit entre les mains un réchaud où l'on jeta de l'encens par poignées.

Le Premier-en-Ville, assis devant lui, lui fit subir une nouvelle épreuve:

— Il faut que tu abjures la religion, sinon tu ne pourras pas entrer chez nous... Il faudra aussi que tu fabriques de la fausse monnaie.

L'aspirant s'indigna :

— Ça, par exemple, non! Pour qui me prenez-vous? Quoi donc? Tout allait être rompu? Mais non : ils se mirent à rire.

— Très bien répondu, la colerie! C'était seulement pour t'éprouver. Nous n'acceptons au contraire que des gens honnêtes... Ecoute, maintenant. Tous les Compagnons ont sur eux, quand ils voyagent, un papier qui doit rester secret. Si on voulait te le prendre, que ferais-tu?

— Je le cacherais de mon mieux.

— Et si on voulait te le prendre de force?

— Je me ferais tuer plutôt que de le livrer.

— Très bien!

Et, en signe de louange par encensement, le Premier posa la main sur sa tête, appuya pour l'abaisser, de manière que l'encens du réchaud atteignît bien le visage.

— C'est bien, reprit le Premier, mais voici plutôt ce qu'il faudrait faire. Il faudrait manger le papier. Sur ce papier, il y a un cachet, et sur ce cachet, un acide corrosif, un poison. Aurais-tu le courage de l'avaler quand même, plutôt que de te le laisser prendre?

— Certainement.

— Eh bien, avale ce papier-ci.

Et on porta à sa bouche un papier enduit de suif.

— Mange donc! Ne fais pas la grimace comme ça!

La mastication reprit, avec des moues de dégoût et des haut-le-cœur.

— Arrête, va! On ne veut pas t'empoisonner.

On lui débanda les yeux.

— Regarde!

Devant lui était un « Temple » en bois, recouvert le calicot, en forme d'escalier de sept marches. Au-

dessus, des rubans étaient suspendus en forı d'équerre.

— Mets-toi à genoux, et fais le serment qu'on ı enseigné.

Agenouillé, le bras droit étendu, l'aspirant dit :

— Je jure par mon père, ma mère, mes frères mes sœurs, de ne jamais divulguer le secret d Compagnons. Je jure, je jure, je jure !

L'un des Compagnons, se tournant vers l'assembl cria:

— Et vous, frères, si le pays devenait parjure, qı mériterait-il?

Tous répondirent d'un ton lugubre:

— La mort!

— Tiens, reprit le Premier-en-Ville, bois cec C'est un breuvage qui a été composé par Maître Ja ques pour les réceptions de frères. Il a mauva goût, mais il faut le boire jusqu'à la lie.

Il vida la timbale qu'on lui présentait. Ses trai demeurèrent détendus.

Le Premier-en-Ville se leva, appela par leur no trois Compagnons.

— Voici, dit-il, ton parrain. Voici ta marrain Selon la volonté de tes Frères, tu l'appelleras (ici u nom compagnonnique que je ne puis reproduire).

— Voici tes couleurs, ajouta le Premier-en-Ville, e lui ceignant l'épaule d'un ruban rouge. N'oublie pa que le rouge est la couleur du sang que Maître Jac ques a répandu dans les plaines de Provence. Viens

Et ils firent la *guilbrette*. Et tous, successivemen vinrent échanger avec leur nouveau frère le baise compagnonnique.

⁂

Mais pourquoi ces secrets? Les entretiens que j'a eus avec les adeptes des diverses obédiences m'on révélé chez tous cette foi profonde que l'*initiation* lorsqu'elle est faite selon les rites traditionnels, infus au récipiendaire une *qualification* spéciale (au sen

hermétiste de ce mot) une sorte de grâce d'état, une force surnaturelle pour accomplir sa tâche avec conscience, et coopérer « à la gloire du Grand Architecte de l'Univers » (1).

Nul doute, en tous cas, que ces héritiers du vieux Compagnonnage français ne possèdent au plus haut degré la technique et l'amour du travail achevé. C'est parmi eux que figurent la plupart des « Meilleurs Ouvriers de France », récompensés chaque année : tel, parmi tant d'autres, Nourrisson, alias Louis le Poitevin C.'. M.'. D.'. D.'. C.'. P.'. T.'. E.'., dont un élégant temple ionique, exécuté en bois, a figuré à l'Exposition Nationale du Travail de 1933.

Nul doute aussi que ces ouvriers ne trouvent dans leur communauté secrète, je devrais presque dire dans leur *chapelle*, un foyer de moralité et de dignité de vie. N'est-ce pas, *Beaujolais la Bonté*, qui êtes chef cuisinier dans un grand restaurant parisien ? N'est-ce pas, *Nivernais Va Sans Crainte*, compagnon couvreur, devenu professeur dans un cours professionnel de la Ville de Paris ? Et vous, *Parisien la Franchise*, compagnon bourrelier harnacheur et haut fonctionnaire ?

J'ai demandé à Mme Charles :

— Voyons, Mère, vous qui les connaissez bien, est-ce que vraiment ceux qui sont initiés sont de plus sûre moralité que les autres ?

— Oh oui ! Monsieur, on peut avoir en eux toute confiance : ils ne mentent jamais.

Les fautes contre l'honneur ne sont pas tolérées

---

(1) « A la gloire du Grand Architecte de l'Univers ». Sait-on que cette formule figure sur une plaque de fer encastrée par des Compagnons, assez haut, dans le poteau d'angle de droite de la flèche de Notre-Dame de Paris? Au-dessous, le sceau de Salomon, marqué d'un G, puis une équerre, un compas et une règle entre-croisés, avec les lettres secrètes H, D et G. L'un des quatre évangélistes vert-de-grisés qui sont juchés sur les arêtiers de la flèche se tourne vers cette signature compagnonnique et la désigne de son bras tendu.

chez eux. Elles sont passibles de cette *conduite de Grenoble* (l'expression, aujourd'hui courante, est d'origine compagnonnique), que le Compagnon Agricol Perdiguier dit *Avignonnais-la-Vertu* a décrite en 1857 :

« J'ai vu au milieu d'une grande salle peuplée de Compagnons un des leurs à genoux. Tous les autres Compagnons buvaient du vin à l'exécration des voleurs et des scélérats; celui-là buvait de l'eau, et quand son estomac n'en pouvait plus recevoir, on la lui jetait au visage. Puis on brisa le vase dans lequel il avait bu. On brûla ses couleurs à ses yeux. Le rouleur le fit relever, le prit par la main et le promena autour de la salle. Chaque membre de la société lui donna un léger soufflet. Enfin, la porte fut ouverte; il fut renvoyé, et quand il sortit, il y eut un pied qui le toucha au derrière. Cet homme avait volé. »

Pour bien moins que cela, pour avoir, en accord avec les bourreliers, initié les sabotiers aux mystères sans l'assentiment préalable des autres corporations de leur rite, les vitriers furent exclus des Devoirs, le 4 octobre 1864. Ou plutôt, pour employer les termes compagnonniques, *ils furent faits renégats*, et même, ce qui est le plus bas degré de l'infamie, *derniers des derniers*.

Devant un tel souci de haute tenue morale, on ne s'étonnera pas outre mesure qu'à la fin du siècle dernier, un prêtre du diocèse d'Alger qui, dans sa jeunesse, avant de pouvoir répondre à sa vocation sacerdotale, avait été reçu C.˙. du Devoir, sous le nom de *Maconnais la Bonne Union*, ne manquait jamais de participer aux réunion des Cayennes, chaque fois qu'il avait l'occasion de venir en France. Et, devenu évêque *in partibus*, il était fier de montrer à ses amis sa canne compagnonnique enrubannée, accrochée au mur de sa chambre de travail, sous le Crucifix. Cette canne, je l'ai vue : car il l'a donnée avant de mourir à un ami très sûr, d'opinions religieuses opposées,

mais à qui l'unissait la belle fraternité compagnonnique.

☘

— La fraternité compagnonnique est plus nécessaire que jamais, à présent que le machinisme a été un coup mortel pour certaines de nos corporations : il n'y a plus de cloutiers, ni d'épingliers, ni de teinturiers; le *devoir* des tourneurs sur bois a disparu; de même, celui des fendeurs de bois.

Celui qui me parle ainsi est M. Bernet, *Albert de Séméac dit la Liberté*, Secrétaire général de la Fédération générale, Grand-Maître des Tailleurs de pierre, et Maître de l'Œuvre.

Tout à l'heure, j'ai tenu dans mes mains sa canne de Grand-Maître aux cordelières à glands entre-croisés six fois, au pommeau d'ivoire portant en incrustation son nom compagnonnique.

Nous sommes dans son bureau d'Architecte, 14, rue Serpente. Aux rideaux blancs de ses fenêtres figurent, en larges broderies qu'on distingue de la rue, les symboles de l'initiation du *quatrième degré*, celui des *Maîtres Parfaits*, auquel appartient M. Bernet : le compas, dont la pointe est sur un sceau de Salomon, et qui trace un cercle de vie que brise un bras d'une équerre; le niveau; le marteau à brotteler des tailleurs de pierres; la croix ancrée du Devoir et, entre deux sceaux de Salomon, la signature des *Maîtres Parfaits* : un point, un tiret, un point. Cette signature imprimée, répétée en frise, orne, à côté de la canne, la couverture du beau livre que M. Bernet a consacré au Compagnonnage : *Joli Cœur de Pouyastruc*.

Cet homme, dont la vie s'est déroulée magnifiquement en dehors de l'ordre commun, et qui a travaillé de ses mains avant de devenir architecte, archéologue, préhistorien, membre de plusieurs Sociétés Savantes et professeur d'enseignement supé-

rieur libre, a le sens profond de la fraternité compagnonnique :

« Les motifs des vieilles querelles étaient souvent des plus futiles : droits de préséance, couleurs, dimensions ou position des rubans, longueurs des cannes... Nous avons mieux à faire, quels que soient nos *Devoirs,* aujourd'hui où la noblesse même du travail est à sauver... »

C'était déjà, il y a un siècle, le rêve d'Agricol Perdiguier, qui dort son dernier sommeil dans son tombeau curieusement marqué des symboles compagnonniques, au Père Lachaise, presque en face du Colombarium. Le Grand-Maître Bernet, qui a dessiné ce tombeau, a repris l'idéal du grand Compagnon.

LA ROSE+CROIX ET LES ROSICRUCIENS

Contrairement à ce que font diverses personnes, même versées dans l'occultisme — vous diront les purs, les initiés, les véritables Adeptes — il ne faut pas confondre la Rose+Croix avec les Associations de Rose+Croix.

La Véritable Rose+Croix est tout à fait indépendante des Confréries Rosicruciennes. Elle n'a pas d'organisation. Elle est une sorte de courant divin qui déferle depuis les origines sur l'humanité, pour l'éclairer, l'élever, la sanctifier. Elle anime alors quelques individualités supérieures, les Rose+Croix. Mais de ces Adeptes, qu'illumine la Connaissance, Fulcanelli a écrit, dans ses *Demeures Philosophales* :

« Aucun serment ne les engage, aucun statut ne les lie entre eux; aucune règle autre que la discipline hermétique librement acceptée, volontairement observée, n'influence leur libre arbitre. Les Rose+Croix ne se connaissent pas. Ils n'ont ni lieu de réunion, ni siège social, ni temple, ni rituel, ni marque extérieure de reconnaissance. Ils furent et sont encore des isolés, travailleurs dispersés dans le monde, chercheurs « cosmopolites » selon la plus étroite acception du terme. Comme les Adeptes ne connaissent aucun degré hiérarchique, il s'ensuit que la Rose+Croix n'est pas un grade, mais la seule consécration de leurs travaux secrets, celle de l'Expérience

Sur chacune des sept faces de la cellule, une petite porte donnait accès à des coffrets contenant les livres de l'Ordre, des miroirs magiques, des clochettes, des lampes allumées, d'étranges chants artificiels (« peut-être la T. S. F. moderne » a écrit le Rosicrucien A. Colot). Sous l'autel, on trouva le corps « glorieux et intact » de Christian Rosenkreutz, revêtu des ornements et attributs de la Fraternité, et tenant dans sa main un petit livre intitulé T, dont le parchemin portait des caractères d'or. C'est un livre qui doit rester secret.

Les Frères s'agenouillèrent, chantèrent des cantiques et rescellèrent le caveau. Nul (sauf peut-être quelque Adepte privilégié) ne sait plus où il se trouve.

La *Fama* se terminait par un manifeste, d'où j'extrais ces lignes :

> Notre philosophie n'est pas nouvelle, mais telle qu'Adam la reçut après la chute et telle que Moïse et Salomon l'ont mise en pratique...
>
> A notre époque où la fabrication athéiste et damnée de l'Or a pris une grande extension, certains, abusant de la crédulité publique, affirment et réussissent malheureusement à faire croire que la transmutation des métaux constitue le summum de la Philosophie... Nous déclarons hautement que cette conception est fausse, très éloignée de la Philosophie vraie, où la fabrication de l'or n'est qu'un accessoire, un simple parergon...
>
> Bien que nous conservions actuellement l'anonymat et que nous nous abstenions de mentionner le lieu de nos réunions, la réponse de chacun au présent appel n'en arrivera pas moins certainement jusqu'à nous. Bien mieux, tout signataire peut être assuré qu'il entrera en relation avec l'un de nous, soit verbalement, soit par écrit. Tout homme qui se fera de nous une opinion raisonnable et sincère éprouvera du bonheur dans ses biens, dans son corps et dans son âme. Quant aux fourbes et aux êtres cupides, ils iront eux-mêmes au-devant des plus extrêmes dangers.

La publication de cette *Fama* fit quelque bruit en Allemagne. Le tapage s'accrut quand eut paru, en

1615, la *Confessio C. R. ad eruditos Europæ*, ou Confession. Il y était dit notamment :

La philosophie secrète des R+C est basée sur la connaissance de la totalité des facultés, sciences et arts. Notre système de révélation divine nous permet d'étudier les cieux et la terre, et, en particulier, l'homme, dans la nature duquel est enfoui le grand secret. Si les savants auxquels nous faisons appel se joignent à nous, nous leur révèlerons des secrets insoupçonnés, les merveilles du travail caché de la Nature...

Dieu a décidé que les membres de l'Ordre des R+C ne pourront être aperçus par aucun œil humain tant qu'il n'aura pas reçu l'énergie visuelle de l'aigle...

Nous avons une écriture magique, reproduction de ce divin alphabet avec lequel Dieu a transcrit Sa volonté sur la nature terrestre et céleste... Notre langage est semblable à celui d'Adam et d'Enoch avant la chute; et, bien que nous comprenions les mystères et sachions les expliquer dans cette langue sacrée, nous ne pouvons en faire autant en latin, qui est une langue contaminée par la confusion de Babylone.

Et ceci, qui montre que la Fraternité des Rose+Croix n'est pas la Rose+Croix telle que l'entendent les connaisseurs :

« Notre Fraternité comprend un certain nombre de grades que chacun doit franchir pour avancer pas à pas vers le Grand Arcane ».

De qui sont ces deux écrits ? De Martin Luther ? De Johann Valentin Andreæ ? De François Bacon ?

En 1623, comme Johann Carl von Frisau venait d'être nommé Imperator de la Fraternité, on trouva un beau matin, placardée aux principaux carrefours de Paris, une affiche ainsi conçue :

Nous, Députez de notre Collège provincial des Frères de la Rose+Croix, faisons séjour visible et invisible en cette ville par la grâce du Très-Haut vers qui se tourne le cœur des justes. Nous enseignons sans livres ni marques, et parlons les langues du pays où nous voulons être pour tirer les hommes nos semblables d'erreur et de mort.

Les savants, les philosophes (René Descartes notamment) s'intéressèrent à la Rose+Croix. Leibniz s'y fit conférer l'initiation. Les demandes d'admission se multiplièrent, si bien que la Confrérie dut protester contre les candidats qui se proposaient surtout « d'apprendre à faire de l'or et d'acquérir des richesses pour favoriser leur fausse gloire et leur ambition, leurs guerres et leurs passions, leur gloutonnerie, leur ivrognerie, leur luxure ».

Aussi la Confrérie — si elle a jamais existé réellement — revint-elle à sa méthode première de recrutement secret.

Ce qui n'empêcha pas une sorte de hantise de la Rose+Croix de s'emparer de l'Europe. Au XVIIIe siècle, on appelait couramment Rose+Croix tout magicien qui sortait de l'ordinaire.

Il était Rose+Croix, ce mystérieux comte de Saint-Germain, élégant, spirituel, coqueluche des salons, d'âge indéterminé puisqu'il avait « connu le Christ », et qu'il avait, comme le rappelle Voltaire, « soupé autrefois dans la Ville de Trente avec les Pères du Concile »; il vit d'ailleurs encore, paraît-il, « à Venise, dans un palais du Grand canal ». Il avait le don de voyance, de bilocation; il a prédit la Révolution, les chemins de fer, etc.

Il était Rose+Croix, l'énigmatique Cagliostro; plus jeune que le comte de Saint-Germain (puisqu'il n'accusait que huit cents ans, bien qu'il eût été lié d'amitié avec Charlemagne et avec Berthe au grand pied), il était guérisseur, médium, hypnotiseur, nécromancien, Grand Cophte de la Loge de maçonnerie égyptienne qu'il avait fondée à Paris, faiseur de diamants et d'or, et probablement voleur, avec son amie Mme de Lamotte, du fameux collier de Marie-Antoinette.

Mais, à côté de ces floraisons individuelles de Rose+Croix, se constituaient des Sociétés secrètes rosicruciennes.

Déjà, en 1710, Sincerus Renatus (pseudonyme de

Sigmund Richter) proposa de modifier les règles de la Fraternité, et fut suivi de plusieurs réformateurs.

En 1754, la Maçonnerie française vit naître un nouveau degré, celui de la Rose-Croix. Il subsiste encore dans le « rite ancien et accepté », où il occupe le dix-huitième rang.

En 1866, Robert Wentworth Little fonda la *Societas Rosicruciana in Anglia*, qui s'est depuis répandue en Ecosse et en Amérique. Commandée par un Mage Suprême, qu'assistent deux substituts mages, le senior et le junior, elle pratique un rite ésotérique à neuf degrés, ne se recrute que parmi les Francs-Maçons, et n'admet pas les femmes.

⁂

Ainsi, la dénomination de Rose+Croix peut s'appliquer à deux ordres très différents : à des Sociétés Secrètes initiatiques, qui se réclament toujours de la Fraternité fondée par Christian Rosenkreutz; et aussi à des individualités supérieures, isolées ou unies mystiquement, qui vivent dans le secret de leur sainteté et de leur connaissance, d'où elles aident l'univers à trouver sa voie.

Il ne faut point perdre de vue cette distinction, si l'on veut comprendre des sociétés comme l'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix, l'Ordre de la Rose+Croix Catholique, l'Association Rosicrucienne, ou la mystérieuse F. T. L.

L'ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE+CROIX

L'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix n'a plus aujourd'hui la bouillante activité de ses premières années. La Grande Guerre a dispersé ses membres, qui ne se réunissent plus qu'à titre privé, sans recourir aux rites de l'Ordre. Mais la Société Secrète ne s'est pas dissoute. Elle est seulement « en sommeil ». Et je sais que, de temps à autre, au cours de réunions très fermées, certains de ses membres de la première heure, après une nostalgique évocation des gloires d'antan, renouvellent les gestes cérémoniels que fixa leur Grand-Maître.

Je connais plusieurs de ces Rosicruciens. C'est d'après leurs souvenirs, glanés çà et là, que je retrace ici la phase triomphante de leur Ordre Kabbalistique.

⁂

Il fut fondé en 1888, par le jeune Stanislas de Guaïta. Maurice Barrès, qui fut l'ami d'enfance de cet authentique marquis, a publié sur lui un petit livre admiratif : « Hors la vérité, la beauté et la bonté morale, dit-il, tout lui était étranger. » Poète, il s'était, à vingt-quatre ans, tourné passionnément vers l'occultisme. Il partageait son temps entre la Lorraine — où la nuit, nous dit Barrès, « il soutenait des combats contre les larves, dont il se défendait à coups de revolver » — et Paris, où il occupait un rez-de-chaus-

sée, avenue Trudaine. Là, vêtu d'une rouge « simarre cardinalice », ce jeune homme pâle aux cheveux roux et aux yeux verts, dans son salon aux tentures rouges, ou dans sa bibliothèque surchargée de grimoires et de vieux textes incantatoires ou kabbalistiques, ou dans son laboratoire de chimie et d'alchimie, passait des semaines entières, gavé de morphine et de haschich, parmi les larves, qui se matérialisaient dans la pénombre. Un « esprit volant » qu'il avait domestiqué (et qui, finalement révolté, devait l'étrangler en 1897), habitait un de ses placards. L'ombre légère d'une belle jeune femme venait parfois s'étendre sur son lit.

Avec quelques amis occultisants comme lui, il se proposa de restaurer la primitive fraternité des Rose+Croix. Il fonda son Ordre Kabbalistique.

D'après sa constitution même,

> en apparence, la Rose+Croix est une Société patente et dogmatique pour la diffusion de l'occultisme.
>
> En réalité, c'est une Société secrète d'action pour l'exhaussement individuel et réciproque; la défense des membres qui la composent; la multiplication de leurs forces vives par réversibilité; la ruine des adeptes de la magie noire; et enfin la lutte pour révéler à la théologie chrétienne les magnificences ésotériques dont elle est grosse à son insu.
>
> En somme, c'est un arbre dont les racines doivent puiser leurs éléments nutritifs dans le sol fertile du premier degré (Biologie);
>
> dont les branches doivent fleurir en fraternité scientifique dans le deuxième degré (Théorie);
>
> et fructifier en œuvres dans le troisième degré (Pratique).

A sa tête, il y a un Conseil des Douze. Six d'entre eux sont connus; six autres doivent rester inconnus, prêts à relever l'Ordre si une circonstance quelconque venait à le détruire.

Parmi les membres de ce Conseil des Douze, je citerai Guaïta, chef suprême; Papus, le restaurateur du Martinisme; le Sar Péladan, qui devait rompre

avec l'Ordre Kabbalistique en 1890 pour fonder l'Ordre de la Rose+Croix Catholique; l'abbé Alta, docteur en Sorbonne (de son vrai nom M. l'Abbé Mélinge, curé de Morigny, dans le diocèse de Versailles), auteur de l'*Evangile de l'Esprit*, d'abord un des six membres secrets, puis, pour remplacer Péladan, un des six membres connus du Conseil Suprême des Douze; l'écrivain Paul Adam; enfin Barlet, un singulier petit fonctionnaire retraité de l'Enregistrement, occultisme éminent, qui habitait près de la Seine un minuscule logement d'alchimiste et devait succéder à Guaïta comme Grand-Maître de l'Ordre.

Le rôle du Conseil Suprême est défini par la constitution :

Dans la pépinière du premier degré, le Conseil des Douze (troisième degré) choisit les membres du second degré.

Les membres du deuxième degré (*a fortiori*, le cas échéant, ceux du troisième) organisent des conférences pour l'enseignement des membres du premier degré dont ils doivent diriger les études. Mais leur rôle principal est d'exécuter les instructions du Conseil des Douze.

Les membres du deuxième degré ont le droit d'adresser des vœux aux Douze, mais individuellement. Réunis, ils ne peuvent ni délibérer, ni prendre des conclusions, quelles qu'elles soient, au sujet des instructions reçues des Douze.

Les membres du deuxième degré jurent le secret et doivent l'obéissance.

Néanmoins, ils sont libres de se retirer en démissionnant; à charge simplement de tenir en gens d'honneur leur serment de discrétion, sur tout ce qu'ils ont pu connaître de nos mystères et de nos délibérations, y compris l'ordre même qui a motivé leur retraite.

Les Douze prennent des décisions à l'unanimité des voix, et les membres du deuxième degré en exécutent la teneur. Un seul des Douze, opposant son *veto* formel, suffit à faire repousser un projet.

⁂

L'une des plus curieuses activités de l'*Ordre Kabbalistique*, conformément d'ailleurs à sa constitution, fut sa lutte contre la magie noire.

Guaïta s'était brouillé à mort, pour des raisons

d'occultisme, avec l'abbé Boullan. Celui-ci était un prêtre interdit par l'Archevêque de Paris, condamné en correctionnelle pour escroquerie et attentat public à la pudeur. Il s'était retiré à Lyon, où il se donnait pour Saint Jean-Baptiste revenu sur terre; il avait donné, à une petite secte de disciples des deux sexes qu'il avait formée, une doctrine du salut par « les actes d'amour religieusement accomplis : *union de sagesse* quand on s'unit aux êtres supérieurs pour monter; *union de charité* quand on s'unit aux êtres inférieurs pour les élever ».

Il y eut, entre les Rose+Croix de Paris et les amis lyonnais de Boullan, une lutte épique, à coups d'envoûtements, de « balles de pistolets fluidiques » (Boullan en eut sa jambe perforée jusqu'à l'os) et de poings invisibles qui laissaient des ecchymoses et des bosses.

Le romancier Huysmans ayant eu l'imprudence de prendre parti pour Boullan et traité Guaïta de « funéraire farceur » et Péladan de « mage de camelote et bilboquet du Midi », reçut à son tour, des Rose+Croix de Paris, des coups de poings fluidiques sur le crâne. Dans son bureau de sous-chef au ministère de l'Intérieur (Sûreté générale), il se protégeait contre les agressions magiques en brandissant une hostie consacrée que lui avait donnée Boullan. Ensorcelée par les Rose+Croix, la grande et pesante glace de son bureau s'écroula; mais, prévenu la veille par Boullan, Huysmans était resté chez lui, et c'est son fauteuil vide qui supporta la terrible chute.

Mais Boullan mourut subitement, en 1893, tué par un envoûtement de Guaïta : du moins, c'est ce qu'affirma Jules Bois qui, après avoir été ami intime des Rose+Croix, les traitait couramment d' « histrions sacrés ». Cela lui valut deux duels, aux savoureuses péripéties magiques : l'un avec Guaïta, au pistolet (ensorcelé, naturellement, par des incantations préa-

maléfices et de conjurations). Les adversaires ne furent pas blessés; mais les innocents chevaux de fiacre qui avaient conduit Jules Bois sur l'un et l'autre terrain, au Bois de Meudon et au Pré Catelan, éprouvèrent chaque fois, sous forme de tremblements spasmodiques et de chutes répétées, le contre-coup des incantations.

L'ORDRE DE LA ROSE+CROIX CATHOLIQUE DU TEMPLE ET DU GRAAL

Il n'est pas surprenant que certaines « outrances » de l'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix aient fini par effrayer le catholicisme très sincère de l'un des six membres « connus » du Conseil Suprême des Douze, Joséphin Péladan.

Péladan (qui s'appelait en réalité Gabriel Horny) avait, très jeune, découvert qu'il descendait du roi de Ninive, Mérodack Baladan. Aussi avait-il pris le titre babylonien de *Sar*, c'est-à-dire prince, et avait-il donné à son frère, le docteur Adrien Péladan, le grade de chevalier.

Il s'était fait un physique assyrien. Son abondante chevelure crépelée, très noire, faisait une saillie sur le front. Les sourcils épais protégeaient ses petits yeux tapis derrière le nez busqué. Une majestueuse barbe noire lui donnait un air hiératique.

Il habitait où il pouvait, tantôt chez le troubadour Mariéton, qu'il appelait la « libellule de la présence irréelle », tantôt dans un appartement de Guaïta, rue Pigalle. « Il secouait ses cheveux opulents sur des assiettes de légumes à vingt centimes chez le marchand de vin du coin », dit Jules Bois. « Quand la cuisine parisienne l'avait fatigué, il allait décimer les cœurs des provinciales sentimentales. On le voyait traverser en pourpoint moyen-âge les cafés de Marseille, et il cachait sous son manteau d'opérette sa

canne de voyage, qu'il faisait passer, sous les plis, pour une épée ».

Plus tard, il habita rue Notre-Dame-des-Champs, au rez-de-chaussée, un appartement composé d'une grande pièce et d'une cuisine. Là, vêtu d'une grande robe de soie blanche aux broderies d'or, il écrivait avec enthousiasme ses romans et ses pièces de théâtre, assis à une petite table, en buvant beaucoup de café très fort dans une pinte en cristal.

Quand il sortait, il faisait sensation, dans les rues, avec son pourpoint et ses culottes de velours violet et ses blanches dentelles.

☘

Le Sar ayant décidé de créer, en dehors de la Rose+Croix Kabbalistique, l'Ordre de la Rose+Croix +Catholique du Temple et du Graal, en fit part à son ami Gary de Lacroze, aujourd'hui esthéticien réputé, et, devant partir pour Nîmes, il lui libella — a raconté Gary de Lacroze en un récit qu'a publié Frédéric Boutet dans *Les Aventuriers du Mystère* — « une magnifique charte sur parchemin, écrite à l'encre bleue, de sa grande écriture décorative, qui commençait par le dessein d'une haute tiare, d'un étendard, d'un calice et de trois croix différentes et qui continuait en style noble et archaïque » :

Sous le Tau, la croix grecque, la croix ansée, et la Tiare de Chaldée, devant le Graal, le Beauséant et la Rose Crucifère,

Nous, Grand-Maître de l'Ordre de la Rose+Croix+Catholique du Temple et du Graal, retenu en Barbarie pour l'élaboration des Institutes de l'Ordre, vous qualifions par les présentes, amé Commandeur Gary de Lacroze, comme Archimaire en la Province de Paris, pour la réception et le discernement préalable des idoines.

Ceux que vous choisirez pour l'Aristie, Postulat de la R+C+C, seront préférés eu égard à votre admirable entendement.

N'omettez pas, amé Commandeur, que la science ou le

génie compensent seuls l'absence de situation mondaine en notre Ordre.

Donné à Paris sous notre sceau, ce... etc.

SAR PELADAN.

N. B. — Tout acte de la Grande Maîtrise est entièrement de la main du Sar.

Et voici en quels termes Péladan, devenu chevalier du Pape et de l'art chrétien, ou, comme il disait, « cardinal laïque », donna sa démission du Suprême Conseil de la Rose+Croix Kabbalistique :

Péladan, légat catholique romain auprès de l'Initiation.

Le Sar Mérodack Péladan, à ses cinq pairs du Suprême Conseil de la R+C.

Salut en N.S. Jésus-Christ et lumière en Ensoph.

Nos pairs..,

Subordonnant l'Occulte au catholicisme, féal du Pape, tenant de la Monarchie sans patrie, puis-je contresigner vos desseins, auxquels j'applaudis cependant? Pouvez-vous davantage, Pairs, différer à mon intransigeance de Sar Kasd?...

La plus évidente Sagesse nous a inspirés en décidant que je détacherais de la Rose+Croix un tiers-ordre intellectuel pour les Romains, les Artistes et les Femmes.

Ainsi, nos Pairs,... vous venez du libre examen vers la Foi, je sors du Vatican vers l'occulte. Vous incarnez la volonté; laissez-moi, représentant du Destin, venir au-devant de vous. Cela diminue de moitié l'espace et le temps qui nous séparent des deux Abstraits que couronnera la Providence par les mérites de la Passion de N.-S. J.-C. et les clartés d'Ensoph.

Ad Rosam per Crucem, ad Crucem per Rosam : in eâ, in eis gemmatus resurgam. Amen.

« De ce moment, écrivait-il, l'Eglise possède l'occulte, puisque je lui apporte en ma personne une des six lumières gnostiques de l'heure ».

Je tiens de quelques survivants de la Rose+Croix +Catholique divers éclaircissements sur cette Société Secrète.

On m'a montré un exemplaire, bien jauni, de ses *Constitutions*. Elles furent promulguées « sous le triple ciel du Graal, du Beauséant et de la Rose-Cruci-

fère, en la fête de tous les saints de l'an de Rédemption 1892 », par « le Grand-Maître de la Rose+Croix du Temple et du Graal, de par la miséricorde divine et l'assentiment de ses frères », et elles étaient contresignées des sept commandeurs dominicaux et des sept commandeurs ésotériques.

Le but de la Rose+Croix était la charité intellectuelle, l'accomplissement des œuvres de miséricorde selon le Saint-Esprit, en vue d'augmenter sa gloire et de préparer son règne. Tout candidat devait adresser à la Grande-Maîtrise sa réponse mûrement réfléchie aux questions suivantes:

1° Qu'es-tu?
2° Quel est ton vide?
3° Où tend ta volonté?
4° Comment te réalises-tu?
5° Par quelle force?
6° Énonce tes attractions et tes répulsions.
7° Définis la gloire.
8° Dis la hiérarchie des êtres.
9° Qualifie la sagesse.
10° Appelle le bonheur.
11° Nomme la douleur.

S'il était jugé « idoine », il entrait dans la Société dont la hiérarchie était la suivante, de bas en haut :

— les servants d'œuvre (comprenant les scribes et les gens de métier);
— les écuyers;
— les chevaliers;
— les commandeurs.

Les Constitutions ajoutaient :

« L'Ordre réformant la sensualité, et adversaire de la passion sexuelle, ouvre à la femme une carrière d'émotion et d'activité en l'associant comme Zélatrice ou Dame de Rose+Croix seulement; et en aucune occurrence au Temple ni au Graal.

Si, cependant, la Dame exerçait sa perversité sur les chevaliers et les faisait tomber en passion, elle serait mise au banc de Vehme et diffamée ».

C'est dans sa grande chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs que le Sar recevait ses intimes : par exemple, Gary de Lacroze, Commandeur de Tipheret; ou le comte Léonce de Larmandie, Commandeur de Geburah; ou le comte Antoine de La Rochefoucault, Archonte... Il revêtait alors une robe monacale, avec une rose-croix éclatante sur la poitrine, et il pontifiait avec une voix musicale et des gestes amples de ses mains surchargées de bagues. Il définissait avec vigueur et poésie une esthétique nouvelle, traitait le naturaliste Zola d'aliboron et de pourceau, et, parfois, excommuniait le Pape retardataire.

Il avait bien quelques ennemis, notamment au sein de la Rose+Croix qu'il avait quittée, et qui jugeait que l'épithète de *catholique*, accolée au vocable de *Rose+Croix* « faisait l'effet d'une chasuble sur les épaules d'un quaker ou d'un triangle maçonnique au cou d'un capucin ».

Cette hostilité entre les deux Ordres fut ce qu'on appela la guerre des Deux-Roses.

Mais il avait un tel dynamisme, une telle force de persuasion, un élan si communicatif, que la foule applaudit à sa « geste esthétique ». La Rose+Croix devait tenir chaque année, au printemps, « un salon de tous les arts du dessin; un théâtre idéaliste en attendant qu'il puisse devenir hiératique; des auditions de musique sublime; des conférences propres à éveiller l'idéalité des mondains ».

Le premier salon, qui s'ouvrit en mars 1893 (« au mois de Nergal, de la Grande Maîtrisée l'an troisième »), en présence de l'Archonte, des Commandeurs et du Grammate, revêtus de leurs rubans et insignes, fut un éblouissant succès. Et il est certain que l'Art d'aujourd'hui bénéficie encore des effets de cette « Grande Geste », ne serait-ce que par certaines tendances idéalistes, le goût de la « belle matière » et la réhabilitation des styles décoratifs.

Aussi la Rose+Croix+Catholique, éteinte aujourd'hui sous la défiance de l'Eglise romaine à la suite des attaques de l'abbé Barbier, subsiste-t-elle, comme une âme dépossédée de son corps, silencieusement, au fond du cœur de certains artistes parisiens, anciens compagnons du Sar Péladan.

L'ASSOCIATION ROSICRUCIENNE

Quand, après ses deux manifestes du XVIIe siècle, la *Fama* et la *Confession*, elle eut cessé de faire du recrutement ouvert parmi les érudits et se fut enfermée dans un long silence, la Fraternité de la Rose Croix, fondée par Christian Rosenkreuz, a-t-elle pour cela disparu ? a-t-elle pour cela cessé de travailler à la rénovation du monde ?

— Pas du tout, vous diront les disciples de Max Heindel. La grande Fraternité de l'ordre des Rose+Croix subsiste, et nous devons nous préparer à y entrer un jour. En elle sont réunis les Etres qui nous ont dépassés en développement spirituel depuis de longs siècles, et qui, malgré leur supériorité, veulent rester pour nous des frères, des *Frères Aînés*. Et même, le moment est venu où ils ont donné au monde une parcelle de leur connaissance occulte, tandis qu'au XVIIe siècle, ils n'avaient encore laissé qu'entrevoir leur présence.

« Ils sont citoyens de deux mondes, le monde physique et le monde éthérique. Cette particularité leur permet de demeurer insaisissables, tout en laissant des « traces physiques » de leur influence et de leur intervention. Les Frères Aînés de la Rose+Croix sont des gradués des écoles des Mystères Mineurs (sept écoles, neuf initiations) et aussi des écoles des Grands Mystères (cinq écoles, quatre initiations). Par exemple, l'Ordre Rosicrucien fondé au XIIIe siècle, est

une des Ecoles des Mystères Mineurs; et Christian Rosenkreuz n'est que le treizième membre de l'Ordre Rosicrucien. Il n'y a que les Frères de l'Ordre qui ont le droit de prendre ce nom de Rose+Croix. Parmi les Frères, sept parcourent le monde, sous l'apparence d'hommes ordinaires, avec des fonctions ou des situations distinguées, pour éviter des indiscrétions sur leur identité. Il est impossible de les connaître, et ils ne se révèleront qu'à celui qui aura donné des preuves de son désintéressement et de sa maturité. Car, comme l'affirme le dicton occulte, *lorsque l'élève sera prêt, le Maître le sera aussi.* Mais c'est sous la forme d'un ami que ce Maître se manifestera à l'élève pour le guider et l'initier au monde de l'Au-delà, où il aura dorénavant sa pleine conscience et où il trouvera les trésors accumulés par les R+C. Lorsqu'il viendra, il n'aura pas besoin de lettre de crédit, car la première phrase qu'il prononcera nous convaincra de son identité. »

⁂

Mais les Frères Aînés viennent de faire beaucoup mieux. Voici en effet l'événement, capital pour les destins de l'humanité, qui s'est accompli il y a trente ans à peine.

Les Frères Aînés ont estimé qu'il ne suffisait plus de diriger de loin l'évolution humaine, de guider notre pensée vers un idéal plus élevé, d'initier quelques êtres prêts à servir l'humanité. Car la nouvelle Ere, celle du cycle solaire dans le Verseau, approche à grands pas. Les Hiérophantes des Mystères ont donc décidé de choisir parmi les hommes Quelqu'un de particulièrement digne, pour qu'il donne publiquement les enseignements secrets que les R+C thésaurisent depuis des millénaires.

Ce Quelqu'un, c'est Max Heindel, un Danois, né à Copenhague en 1865. Sur l'ordre des Rose+Croix, il a fondé l'*Association Rosicrucienne (The Rosicrucian*

Fellowship). Cette société n'est que le véhicule de propagande de la doctrine; elle « éduque les égos prêts à recevoir un développement plus élevé destiné à les mettre un jour en présence des Grands Etres »; elle est l'organe exotérique de l'Ordre Mystérieux.

Nous avons la chance de savoir par Mrs Heindel comment Max Heindel vint en contact avec les Frères Aînés et reçut d'Eux l'Initiation.

En 1905, Max Heindel, qui enseignait l'astrologie malgré sa grande pauvreté, et qui possédait déjà la faculté de sortir de son corps et de fonctionner consciemment hors de lui, tomba malade en raison de la trop grande ardeur qu'il apportait à ses recherches spirituelles.

Une amie vint le trouver, en 1907, et le persuada d'aller à Berlin entendre un conférencier remarquable. Elle assumait les frais du voyage.

Ces conférences déçurent Heindel. Il s'apprêtait à retourner en Amérique, quand il rencontra un des Frères Aînés de l'Ordre des Rose+Croix, Hiérophante des Mystères Mineurs, qui vint à lui en lui offrant les instructions qu'il désirait.

Quelques jours après, l'Instructeur apparut soudain dans sa chambre. Il lui expliqua que les Frères Aînés avaient précédemment choisi un autre candidat et l'avaient formé pendant plusieurs années; mais qu'il avait succombé à une épreuve en 1905. C'est pourquoi Ils avaient observé longuement Heindel, l'avaient trouvé apte à remplacer l'élu défaillant, et avaient suscité l'amie qui avait payé le voyage à Berlin.

L'Instructeur donna en outre à Max Heindel l'itinéraire à suivre pour arriver au Temple des Rose+Croix, situé à quelque distance de Berlin. Max Heindel passa dans ce Temple plus d'un mois en contact avec les Frères Aînés. Ceux-ci lui enseignèrent les grands secrets. Rentré en Amérique, il consigna ces arcanes dans son livre capital, la *Cosmogonie des Rose+Croix*.

C'est un ouvrage vigoureux et dense. Il retrace l'histoire de l'évolution depuis le moment où l'homme commença son pèlerinage à travers la matière, comme esprit vierge, jusqu'à nos jours. Il indique aussi la voie que suivra notre évolution dans l'avenir, et le but assigné à ses diverses étapes.

Avec l'aide de sa femme, Max Heindel répandit la doctrine en Amérique, par des conférences, et fonda *The Rosicrucian Fellowship.*

Or, un jour, il eut une « expérience » remarquable :

Durant la nuit du 9 avril 1910, lorsque la Lune était dans le Bélier, mon Instructeur m'apparut dans ma chambre et me dit qu'une nouvelle décade était commencée cette nuit, et que, durant les six années à venir, ce serait mon privilège que de donner au monde une science de guérison et une panacée spirituelle...

J'étais malade et sentais le besoin de me reposer loin du travail public. Je savais qu'il est très dangereux de quitter son corps lorsqu'on est malade, vu que l'éther étant très atténué, la corde d'argent se rompt très aisément. Mais, à la demande de mon Instructeur, je fus prêt à entreprendre un voyage vers le Temple, dans mon corps de l'âme, et on me donna une garde pour veiller mon corps (physique) malade.

Or, il faut se rappeler qu'il y a neuf degrés dans tous les mystères mineurs, sans en excepter ceux de l'Ordre Rosicrucien. Par exemple, le premier correspond à la période de Saturne, et les exercices qui lui sont destinés se font le samedi soir à minuit. Il est impossible aux disciples de pénétrer dans le Temple pendant les services des degrés qu'ils n'ont pas encore atteints : une muraille invisible et infranchissable empêche d'entrer tous ceux qui n'ont pas reçu le mot d'ordre : *Sésame, ouvre-toi.* Et celui-ci est changé toutes les nuits, de sorte que si un élève, par erreur ou par oubli, cherchait à pénétrer dans le Temple lorsque les exercices sont d'un degré supérieur au sien, il apprendrait qu'il est possible de se cogner la tête contre une muraille spirituelle et que cette expérience n'est pas du tout agréable.

Néanmoins, cette nuit-là, j'entrai dans le Temple, avec mon Instructeur. Il me décrivit le travail de l'Association (Fellowship) telle que les Frères désiraient la voir se développer.

Puis nous entrâmes plus avant. Les douze Frères étaient présents. Il y avait trois sphères suspendues l'une au-

dessus de l'autre au centre du Temple, la sphère du milieu se trouvant à peu près à mi-chemin entre le plancher et le plafond.

Rappelons qu'au-dessus de ce monde physique, les différentes visions sont : la vue éthérique ou rayons X, la vision de couleur qui dévoile le monde du Désir, et la vision tonale qui révèle la Religion et la Pensée concrète. C'est dans cette Région, et même dans sa quatrième division, où se trouvent les Archétypes, que les Frères me firent monter. Ils me donnèrent là l'intelligence de l'Idéal le plus élevé de la Société Rosicrucienne, et me firent part du projet de construction d'une *Ecclesia* où se préparera la Panacée ».

⁂

Aussi Max Heindel fit-il l'acquisition, en 1911, d'un terrain de 40 acres, sur le domaine d'Oceanside, à 83 milles au sud de Los Angeles : c'est Mount Ecclesia. Il y amorça la construction d'un Temple. J'ai sous les yeux la photographie de Max Heindel, la pelle à la main, érigeant une grande croix inaugurale aux extrémités marquées des lettres C. R. C. (Christian Rose+Croix). Le Frère Aîné, Inspirateur de Max Heindel, était présent et visible à quelques-uns des assistants (il n'apparaît pas sur la photo). Il y avait en outre douze assistants (12, nombre parfait) : trois chefs invisibles (3, chiffre divin) qui sont au-delà du stade de l'humanité ordinaire; et neuf membres de l'Association Rosicrucienne (9, chiffre d'Adam, de l'homme); « parmi ces neuf, cinq — nombre impair, masculin — étaient des messieurs, et quatre — nombre pair, féminin, — étaient des dames ».

Ce fut un travail de longue haleine : le Temple ne fut achevé qu'en 1920. Il comprend les bâtiments du Comité Directeur, les bureaux, un Sanatorium et une *Ecclesia* de style hispano-mauresque où se prépare la panacée spirituelle.

Mais il est entouré et pénétré du Temple éthérique, tellement imprégné de spiritualité que beaucoup de personnes ne s'y sentiraient pas à l'aise. Cinq d'entre les Frères y résident sans relâche.

Dans le Temple se tiennent tous les jours les réu-

nions curatives, à la tombée de la nuit, quand la Lune entre dans un signe cardinal du Zodiaque. Car il y a là des guérisseurs aidés par les Frères Aînés. Des instructeurs spécialisés indiquent aux médecins du sanatorium l'instant où le rayon stellaire est le plus propice au médicament.

Max Heindel put assister à l'extension de sa *Fellowship*, avant de mourir, le 6 janvier 1919.

⁂

Une branche française de cette Société s'est fondée à Paris, en 1920, l'*Association Rosicrucienne*. Elle n'est pas en elle-même une Société Secrète. Régulièrement déclarée à la Préfecture de Police, elle se cache si peu qu'elle tient deux fois par mois, le samedi, à la Maison de la Mutualité, des réunions publiques et gratuites où est enseignée, notamment, l'Astrologie.

Mais elle n'est qu'un organe exotérique d'une Fraternité Secrète, celle des Frères Aînés. Il est possible que l'un ou l'autre des Frères Aînés vienne assister en secret à ces réunions. Mais que ce ne soit point une vaine curiosité qui vous y conduise : vous ne le verriez pas.

Et surtout n'y arrivez pas avant l'heure. Cela m'est advenu une fois. Quelques Rosicruciens étaient groupés, parlant à voix basse. Gentiment, on m'a expliqué mon erreur et demandé de ne revenir que dans vingt minutes : mes vibrations, n'étant pas à l'octave requise, auraient gêné l'opération occulte.

« L'une des tâches de notre Association est de guérir les malades ». C'est ce que m'a expliqué — en toussant beaucoup, car il souffre depuis longtemps d'une incurable irritation de la gorge — le Rosicrucien M. Liravaux, dont j'ai parfois suivi les excellents cours d'Astrologie. Voici comment on opère.

A 18 h. 30, chez eux, tous les Rosicruciens du monde se recueillent et méditent sur la santé. Leurs pensées concentrées vont rejoindre et renforcer les

réunions curatives qui se tiennent à Mount Ecclesia. Là, il y a des *Aides Invisibles*. Ce sont des êtres humains parvenus à un degré d'évolution tel que, tout en menant durant le jour dans leurs corps physiques une vie consacrée au service désintéressé de leurs semblables, ils ont mérité le privilège d'être, pendant la nuit, tandis qu'ils agissent dans leurs corps éthériques, les aides des Frères Aînés. Par la Force curative qui émane de Dieu, les Aides Invisibles élèvent le taux des vibrations du patient; d'où élimination du poison de la maladie — laquelle, d'ailleurs, a toujours été contractée par l'inconduite dans cette vie ou dans une vie antérieure.

Mais il est nécessaire, pour cela, que le patient collabore avec les Aides Invisibles, ne serait-ce qu'en leur fournissant les effluves de son corps vital, qui est la contre-partie éthérique du corps physique et le champ d'action naturel des forces vitales. Pour cela, chaque semaine, le patient doit adresser à Mount Ecclesia une lettre de quelques lignes au moins, écrite avec *une plume et de l'encre* (condition importante, car « une plume chargée de liquide est un meilleur conducteur du magnétisme qu'un crayon sec »). Cette fourniture hebdomadaire d'un papier imprégné de l'éther du malade est indispensable aux Aides Invisibles. Il faut en outre que le patient ait une alimentation saine (les Rosicruciens sont végétariens); qu'il n'abuse pas de « la fonction sacrée de la Reproduction »; et aussi qu'il évite d'avoir des pensées dures, « car elles engendrent des formes-pensées pareilles à des flèches, et elles perforent et obstruent le flux de bonnes pensées qui jaillissent constamment des Frères Aînés ».

Mais les Rosicruciens ne se bornent pas à guérir. Ils travaillent surtout à élever leur vie spirituelle par la *Concentration* du matin et la *Rétrospection* du soir; ainsi leur aura, perceptible à quiconque est doué de clairvoyance, devient de plus en plus lumineuse.

Une sorte de hiérarchie initiatique existe d'ailleurs parmi les membres de la Société — suivant leur degré de développement. Les Frères Aînés distinguent en effet ces trois catégories :

1° Les *Etudiants*, qui, pendant deux ans au moins, apprennent la philosophie rosicrucienne. Quand ils se sentent prêts, ils peuvent écrire à Mount Ecclesia pour demander leur admission au grade supérieur. Les instructeurs n'accordent que difficilement cette promotion. Ainsi, tel membre dirigeant de l'Association Rosicrucienne de Paris n'a pas dépassé le stade d'étudiant.

2° Ensuite, les *Candidats*, qui rédigent un compte rendu journalier de leurs exercices spirituels et les envoient mensuellement au Siège. Ce noviciat dure cinq ans au moins.

3° Enfin, les *Disciples*. Ils ont accompli leur probation et ont été acceptés par les Frères Aînés. Ils reçoivent par correspondance un enseignement individuel.

Ainsi, par une lente ascension se réalise, chez les fidèles de Max Heindel, l'élévation de l'âme. Il est de fait que j'ai rencontré une mansuétude très profonde, un sentiment humain très délicat chez les Rosicruciens que je connais. Par exemple, chez Mme C..., présidente de l'Association Rosicrucienne, qui porte en collier une rose+croix d'or, et qui m'a expliqué, chez elle, avec beaucoup de simplicité et de modestie, le réconfort que les disciples puisent dans la doctrine du Maître. Par exemple encore, chez M. Colot, le Secrétaire, à la tête barbue et chevelue de doux prophète. Ou aussi, chez Mme R..., qui s'est élevée à force d'études et de concentration rosicrucienne, jusqu'à devenir l'une des conférencières les plus doctes du groupement, et à sanctifier son état actuel de modeste cuisinière. Et les Rosicruciens qu'on rencontre à la Maison de la Mutualité portent sur leur visage leur profonde sérénité intérieure.

LA F. T. L.

On trouve dans Sédir, *Histoire des Rose+Croix*, p. 128 de l'édition de 1910, cette indication énigmatique :

> Pour ne rien omettre, mentionnons ici une manifestation d'un centre rosicrucien très élevé, la F.T.L., dont le mode de recrutement et le centre n'ont jamais été décrits. Nous savons que cette société a commencé à s'étendre vers 1898, et nous supposons que les néophytes sont mis en relation avec les membres de l'ordre d'une façon analogue à celle que décrit l'affiche rosicrucienne placardée dans Paris en 1623.
>
> L'initiation en est très pure et essentiellement christique.

J'ai longtemps cherché sans résultat à savoir si cette F. T. L. compte encore aujourd'hui des adeptes à Paris. Beaucoup de ceux qui consacrent leur vie à l'ésotérisme et l'enseignent ignoraient jusqu'à l'existence de cette très secrète Société. Fort rares sont ceux qui ont pu m'affirmer qu'elle existe encore et qu'elle a dans notre capitale un nombre assez restreint d'affiliés.

J'ai tout de même abouti à en connaître un. C'est un homme qui s'occupe de cinéma. Il a été très surpris de constater que je savais son affiliation; mais, tout en rendant aimablement justice à l'esprit qui animait mon enquête, il n'a pas cru pouvoir me donner le moindre éclaircissement sur sa F. T. L., son

but, son recrutement, ses rites, — ni même son nom.

Elle fait bien du mystère, cette F. T. L. ! J'ai tout de même pu savoir que son chef actuel est M. C..., un ami de ce Barlet qui fut Grand-Maître de l'*Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix;* qu'elle a une filiale à Bordeaux, nommée le *Saint-Graal;* et que son fondateur, c'était... Sédir, tout simplement.

LA FRATERNITÉ DES POLAIRES

Il y a, au n° 36 de l'avenue Junot, la Salle de réunion d'une Société Secrète dont l'origine est pour le moins curieuse.

Un jeune Italien, fils d'un Français résidant à Rome et d'une Italienne, M. Mario Fille, se trouvait en vacances, pendant l'été de 1908, à Bagnaia, petit village du Viterbais, aux environs de Rome. Le hasard de ses promenades lui fit rencontrer un ermite bizarre, nommé « le père Julien », assez mal vu de la population parce qu'il n'allait pas à la messe, et qui demeurait en pleine montagne, dans une humble cabane. Intéressé par la conversation du solitaire, il revint le voir fréquemment.

Touché de cette sympathie, l'ascète manifesta au jeune homme sa gratitude d'une façon inattendue : au moment des adieux, il lui fit don de quelques feuillets jaunis par le temps.

— C'est là, lui dit-il, une parcelle infinitésimale du Livre de la Science de la Vie et de la Mort. Ces pages contiennent une méthode divinatoire, à forme arithmétique. En bref, voici de quoi il s'agit. Quand quelqu'un est assailli par un doute grave, il devra formuler une question, y penser fortement, l'écrire, la faire suivre de ses nom et prénom et de ceux de sa mère, puis effectuer sur les lettres ainsi écrites les longues, très longues opérations arithmétiques prescrites par ces feuillets. Mais toi seul, qui as été bon pour moi,

dois connaître ce secret jusqu'à ce qu'un ordre te soit donné à son sujet. Si tu le divulgues, ce sera pour toi ou la folie ou la mort. »

Etrange cadeau ! Pendant des années, M. Mario Fille s'abstint d'étudier ce casse-tête. Mais un jour, à l'occasion d'une grande souffrance intime, il se pencha sur le code occulte du père Julien. Au bout de quelques heures de travail arithmétique, il aligna sur le papier une réponse surprenante de précision, illuminée par la plus ineffable bonté et la plus haute spiritualité.

Quelques années après, M. Mario Fille, représentant de commerce, se trouvait en Egypte lorsqu'il y fit la connaissance d'un autre Italien, M. A... (Je ne donne pas le nom de ce dernier, parce qu'il s'est retiré de la Société Secrète il y a quelques années. Comme il occupe un poste assez important dans une des principales maisons de machines de bureaux de Paris, une indiscrétion pourrait le gêner vis-à-vis de ses employés.) M. A..., mis au courant de la méthode, s'enthousiasma. Essais nombreux, réussites parfaites: les réponses aux questions posées étaient frappantes de netteté et de logique.

— Il faut retrouver le père Julien, décida M. A...

Mais l'ermite avait disparu de Bagnaia. On eut enfin l'idée, en 1918, de recourir à la méthode, à l'*Oracle de Force Astrale*, pour savoir ce qu'il était devenu. A la question posée, le père Julien répondit lui-même, par le jeu des nombres, qu'il « avait regagné son couvent de l'Himalaya ».

Ainsi donc, cet ermite en haillons, que les villageois de Bagnaia ne connaissaient que sous le nom campagnard de « Père Julien », n'était autre qu'un de ces Sages mystérieux qui vivent dans les couvents neigeux ou les grottes du Thibet. De là-haut, ces hommes — car ce sont des hommes réels, et non des dieux, — ces saints, ces purs, dont la confrérie s'appelle l'Agartha, ou la Grande Loge Blanche, guident l'évolution de l'humanité.

Pressé de questions, l'oracle révéla même que quelques-uns de ces Sages, constitués en *Centre Esotérique Rosicrucien de l'Himalaya,* se proposaient de préparer « l'avènement de l'Esprit sous le signe de la Rose et de la Croix ». A cette fin, ils voulaient que se constituât à nouveau la vieille Fraternité Polaire, dont les membres furent dispersés, à la fin du XVe siècle, « par la basse spéculation des hommes et par la peur de la véritable lumière ».

Aussi, en 1929, les deux détenteurs de l'Oracle reçurent-ils l'ordre suivant :

« Formez le groupe des Polaires et faites-lui parcourir les routes du monde. »

— Mais pourquoi ce nom de Polaires? ai-je demandé à l'un d'eux.

— Parce que, de tout temps, la Montagne Sacrée, c'est-à-dire l'emplacement symbolique des Centres Initiatiques a toujours été qualifiée de « Polaire » par les différentes traditions. Et il se peut fort bien que cette Montagne ait été réellement « polaire » au sens géographique du mot, puisqu'il est affirmé partout que la Tradition boréale (ou Tradition Primordiale, source de toutes les traditions), eut tout d'abord son siège dans les régions hyperboréennes.

L'Oracle de Force Astrale l'a d'ailleurs lui-même affirmé :

« Les Polaires sont les continuateurs de la Tradition boréale. A travers les siècles, ils se sont divisés en trois branches, qui ont pris trois noms différents. Pendant un certain temps, le vieux tronc a continué à vivre, dédaignant tout pouvoir, toute évolution. Les derniers Polaires Rose+Croix furent obligés de se retirer en Asie. Maintenant, les Polaires se reforment et reviennent sur la scène du monde. »

Mais il fallait se dépêcher :

« Car les Temps sont proches, dirent encore les Sages, où les Verges de Feu frapperont à nouveau certains pays de la terre, et il faudra alors recons-

truire tout ce que la soif de l'or et l'égoïsme de l'homme auront contribué à détruire. »

Les Sages qui ordonnaient ainsi la reconstitution de la Fraternité Polaire firent aussi connaître qu'ils sont au nombre de trois. Ce sont les « Trois Petites Lumières ». Ils sont commandés par le Chevalier Sage, un Occidental, qui s'appelle lui-même « Celui qui attend », qui a de grands yeux noirs et une robe blanche ornée d'une croix rouge, et qui est Rose+Croix, et Chef suprême des Polaires. Ils vivent « dans des cavernes aménagées en cryptes depuis des siècles ».

Entre temps, M. Mario Fille et M. A... étaient venus à Paris. C'est là que devait se constituer la Fraternité.

Aguiché par cette extraordinaire histoire, le rédacteur en chef d'un important quotidien du soir expérimenta lui-même la méthode, en présence de plusieurs journalistes et hommes de lettres. Pourquoi ne pas les nommer? C'étaient M. Maurice Magre, M. J. Marquès-Rivière, M. Fernand Divoire, Mme Jeanne Canudo, M. René Guénon, M. Jean Dorsenne, d'autres encore... Chacun y alla de son essai.

L'expérimentation fut concluante. Aussi M. René Guénon accepta-t-il de corriger le manuscrit et les épreuves d'un ouvrage intitulé *Asia Mysteriosa*, où, sous le pseudonyme de Zam Bhotiva, M. A... exposait la merveilleuse aventure. Il rédigea même une fort belle préface. Mais une brouille étant survenue avant l'impression, — M. René Guénon devait même, plus tard, en février 1931, publier dans *Le Voile d'Isis* un dur pamphlet contre les Polaires — l'ouvrage parut, chez Dorbon Aîné, avec trois préfaces enthousiastes, signées de MM. Fernand Divoire, Maurice Magre et Marquès-Rivière.

Dans ce petit livre de 136 pages, Zam Bhotiva précise, en insistant, que l'Oracle de Force Astrale n'est pas du tout Kabbalistique. Il est un moyen de télégraphie télépathique, où les nombres servent à trans-

mettre des communications émanant d'êtres qui vivent sur le plan physique et possèdent la sagesse.

— La méthode est rigoureusement mathématique, me disait quelques années après un des dirigeants de la Fraternité Polaire. Son détenteur, obligé qu'il est de suivre des règles précises et immuables, ne peut, en aucune façon, influer sur le développement des réponses.

— Mais pourquoi, ai-je demandé, le mode d'emploi de cette méthode est-il secret?

— Parce que celui qui doit entrer en possession de l'Oracle de Force Astrale doit avoir les « rayons rouges », c'est-à-dire des vibrations, des ondes magnétiques spéciales. Par conséquent, le mode d'emploi de la méthode, même divulgué, ne pourrait être utilisé que par ceux qui possèdent les « vibrations rouges ». En admettant qu'il y ait, de par le monde, seulement mille individus aux ondes rouges, il vous est facile de vous rendre compte que *Ceux qui répondent* auraient tout leur temps pris par ces trop nombreuses communications. Et vous comprenez aussi quel « brouillage de fils » résulterait des demandes faites en même temps par plusieurs opérateurs.

***

Par ce moyen réservé, donc, les « Trois Petites Lumières » et le Chevalier Sage, Commandant suprême des Polaires, purent guider nos deux pionniers.

Le 8 avril 1930, le père Julien annonça par message qu'il allait franchir « les Portes de Lumière », c'est-à-dire mourir.

Par d'autres messages, Zam Bhotiva et Mario Fille reçurent toutes instructions utiles sur le règlement de la nouvelle Société Secrète, sur ses rites, sur ses buts immédiats et lointains.

Il fut précisé notamment que du groupe des Polaires sortiraient un jour des hommes qui, après avoir

passé, au cours des années, par les épreuves nécessaires, seraient initiés par le Rose+Croix, Commandant Suprême, et connaîtraient les secrets des Rose+Croix. Des documents contenant une partie de ces secrets, écrits en langue allemande, se trouvaient enfouis en Palestine; et, le moment venu, le Rose+Croix indiquerait le lieu de leur cachette.

En attendant, il fallait assurer le salut de la France, menacée par les « Verges de Feu » et « par les sabots des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse ». A cette fin, il fallait « préparer une *Cohorte de Fer* pour défendre le Flambeau »; il fallait « des Frères pour le Grand Combat, et des Frères pour aider à la Grande Reconstruction ».

Pour les premières réunions de ces Frères, le rédacteur en chef d'un journal du matin prêta les locaux de son quotidien. Les Polaires s'y faisaient adresser leur correspondance.

Mais, grâce à des mécènes, le groupe put avoir enfin son local. Dès le 27 août 1930, il put recevoir dans un studio du rez-de-chaussée d'un grand immeuble, 36, avenue Junot.

Il y a là une salle vaste et haute. Au milieu, une grande table massive. Des sièges de chêne, d'un style archaïque, sont rangés le long des murs. A gauche, près de la porte d'entrée, il y avait, jusqu'à ces derniers temps, sous un dais de bois sculpté, une statue thibétaine magique, une Kwal-Ynn. Mais on s'en est débarrassé, parce qu'elle était devenue prétexte à des déviations de la doctrine. Elle est remplacée maintenant par une innocente mappemonde, qui était autrefois sur la grande table, parmi des livres. A droite, il y a un escalier, qui mène à une petite salle haute, destinée aux initiations.

Que ce local ait été trouvé au n° 36, et dans le XVIIIe arrondissement, c'est un signe de la protection des Sages. Car ces nombres sont des multiples de 3, et même de 9. Or, dans cet Oracle basé sur les nombres, 3 est un chiffre privilégié, et surtout 9, qui

est 3 fois 3. Aussi le Groupe fixa-t-il à ce moment-là à 9 francs le montant de la cotisation; à 1 fr. 80 pour la France et à 2 fr. 40 pour l'étranger le prix du numéro de son Bulletin réservé aux Frères et paraissant le 9 de chaque mois (abonnement : 18 fr. (3x6) pour la France, 21 fr. (3x7) pour la Belgique et 24 fr. (3x8) pour l'étranger); et à 63, multiple de 9 et d'un autre chiffre sacré, 7, le nombre des membres du Groupe Central. (Je me permets de révéler ici aux adeptes de bonne foi — mais peut-être est-ce très vilain de ma part — que ce Groupe Central n'a pas réalisé rigoureusement cette condition numérique). Ces 63 étaient dirigés par « les Neuf ». Parmi ces derniers, je me borne à mentionner Zam Bhotiva qui prend le nom de Pedro de la Fuente quand il s'occupe d'Inquisition espagnole; P. G., dont l'âme est artiste; H. M. qui est évêque gnostique, et, dans le monde des lettres, s'appelle, suivant la nature de ses productions, T. Harmonius, Kha-Lux ou Jehan Sylvius; Mlle Fernande Guignard, qui a des tendances christiques; M. P. Odin, ancien Martiniste, féru de Kabbale numérique.

Le personnage le plus influent, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'était pas M. Mario Fille. Cet homme entre deux âges, petit, rondelet, à la peau claire, aux cheveux châtains, s'effaçait. Il est pourtant un artiste de talent; il a, depuis, composé des mélodies (*Chanson d'Espagne*, *Tourment d'Amour*). Le prestige était détenu par Zam Bhotiva. C'était alors un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, brun, râblé, aux cheveux noirs, aux traits accusés, aux yeux profonds et fixes.

Mais il fallait — ainsi en décida l'Oracle — un grand-maître de l'Ordre secret, quelqu'un de haut rang.

On eut la chance de tomber sur un chanoine catholique romain, Mgr L.... Cet étrange Monseigneur, Camérier secret de Sa Sainteté, Polaire de la première heure, réunissait les Frères chez lui, formait

avec eux la « chaîne magique », ou, un masque sur le visage, interrogeait les Trois Petites Lumières par l'intermédiaire d'un *médium* en transe. Mais il était autoritaire. On ne le garda pas. Il a, depuis, poursuivi sa carrière dans l'Eglise romaine.

On recourut ensuite à un évêque de l'Eglise gnostique. Il ne demeura pas longtemps non plus.

Les espoirs reprirent lorsque l'Oracle eut annoncé qu'un véritable chef descendait de l'Himalaya pour rejoindre le groupe de Paris et se mettre à sa tête. Ce chef s'embarqua en effet sur un paquebot des Messageries, mais, en chemin, changea d'avis... « Une femme, hélas !... » confiait-on à mi-voix.

On eut alors le prince Yon-Kantor, héritier de la Maison Royale du Cambodge. Je ne sais pas son âge exact, mais il paraissait avoir vingt-cinq ans. Seulement, cet auteur du livre « *Boniments* » versait trop dans la magie, et il était ambitieux, dogmatique. On l'écarta.

⁂

Le Groupe devait faire une perte encore plus sensible en la personne de son animateur.

Inlassable, Zam Bhotiva était toujours sur la brèche.

En 1930, il publiait un livre : *La Magie appliquée à l'art du chant.* La préface et le résumé des chapitres lui en avaient été dictés, au moyen de l'Oracle de Force Astrale, « par un grand artiste défunt ayant acquis des mérites durant sa vie terrestre ».

En janvier 1931, il était à Londres. Une communication reçue au moyen de la Force Astrale lui avait appris que Frère Arthur Conan Doyle (le créateur de Sherlock Holmès) était apparu aux Sages et leur avait exprimé le désir de s'intéresser au groupe des Polaires.

Les 27 janvier, 20 février, 3 et 22 mars 1931, en présence de Lady Conan Doyle, de Mme Caird-Mill, de M. Ivan Cooke, et par le truchement de Mme B. Cooke, *medium*, que contrôlait son « guide » l'esprit

nommé White Eagle (de son vivant chef d'une tribu de Peaux-Rouges), sir Arthur parla :

« L'heure approche où les deux Forces : les rayons bleus et les rayons rouges, entreront en contact; et alors un grand événement se produira. »

Mais rien ne se produisit. Zam Bhotiva, alors, s'occupa d'autre chose. Grâce à l'Oracle, il découvrit la baguette de Pic de la Mirandole. C'est une baguette qui a la propriété singulière de vibrer au voisinage de l'or. Aussi, accompagné d'une dame affiliée à l'Eglise Gnostique et descendante de l'Albigeoise Esclarmonde de Foix, Zam Bhotiva s'en alla fouiller le château de Montségur où cette héroïne du XIIIe siècle avait dissimulé ses trésors avant de mourir martyre des armées de Simon de Montfort. Mais la baguette ne vibra point.

Sans se décourager, et la baguette à la main, il s'en alla chercher de l'or en Espagne. Il en ramena, à défaut d'or, un nouvel oracle.

Mais, découragé, il quitta le groupe. On ne veut plus y parler de lui, à présent.

⁂

Le chef actuel du Groupe Polaire de Paris est M. Odin. Il a partiellement écarté les mysticismes personnels, simplifié le rituel; il a de moins en moins recours à l'Oracle de Force Astrale, et il insiste sur le caractère *adogmatique* de la Fraternité. Le groupe féminin prend de l'extension. Mlle Fernande Guignard y prêche la bonne parole christique d'amour et de fraternité. Il est normal, paraît-il, que le groupe féminin se développe ainsi. Car, à l'ère du Verseau où nous entrerons dans cent cinquante ans, la Femme accomplira la tâche de Salut universel qui lui est fixée par les Traditions — la tradition gnostique en particulier.

Mais enfin, quel est le but précis de cette Fraternité?

Elle a déjà sauvé la France en 1933-1934 au cours

de l' « Année de Feu ». L' « Inconcevable » a bien voulu se servir d'elle, aussi, « pour éviter à l'Humanité dolente la plus épouvantable des catastrophes : la guerre ». Pour y réussir, tous les membres des divers groupes de Fraternité Polaire ont élevé leur esprit, « afin de collaborer étroitement avec tous les Esprits purs et élevés qui travaillent pour la Paix du Monde ». Ainsi contribuèrent-ils aux accords de Munich.

Tous les jours, les Frères et Sœurs pratiquent la concentration de pensée, à 8 heures, à midi et à 21 heures. Cette « union des pensées polaires » est très importante : elle a une portée considérable pour sauver la Paix.

L'essentiel de la morale Polaire tient dans les « Trois Tables » qui se résument ainsi :

1° Lutter contre l'égoïsme, l'orgueil, l'hypocrisie.
2° Protéger les animaux.
3° Observer les règles de l'hygiène.

⁂

Mais à cette Fraternité, dont la morale n'a pas de mystère, on n'accède que par initiation.

L'un des membres m'a raconté la sienne. Dans la petite salle du haut, à peine éclairée, aux sons d'une musique enregistrée, il avait comparu devant six membres du Conseil, aux visages masqués de cagoules. Une épée était sur la table. On lui avait posé des questions, on lui avait fait prêter serment à genoux...

Et il m'a montré sa carte d'identité :

HIC ADSUM FRATER
TUUS SUB POLI SIGNO
LUTETIÆ MILLESIMO
NONGENTESIMO ET
TRICESIMO ANNO POST
J.-C.

C'est-à-dire :

« Celui qui se présente à toi est ton Frère, sous le signe de l'Etoile Polaire; Paris, 1930. »

LES BARDES

Le *Barde bleu* m'a dit :

— Les secrets du Bardisme, je ne vous les livrerai pas. Même nos entretiens de ces dernières semaines sur la Tradition Celtique et sur le Druidisme, s'ils peuvent vous laisser deviner l'orientation générale de ces secrets, ne vous permettront pas de les percer. Il faut en être digne, comprenez-vous?

Mais enfin, puisque vous insistez tant, je puis vous révéler quelque chose de leur histoire. Après tout, sans être né en Bretagne comme nous autres, vous êtes fils de Breton, et même de Breton bretonnant (ce qui vaut évidemment mieux). Peut-être votre hérédité kymrique vous prédisposera-t-elle comme il convient.

— Je vous écoute.

— Voilà. Pendant des siècles et des siècles, ces secrets ont été transmis oralement par les Gwyddoniaid, c'est-à-dire les Voyants, les Sages de la nation des Kymris. C'est seulement peu après la réorganisation de notre Gorsedd (cela veut dire : notre Chaire, notre Séminaire) par le prince gallois Rhys-ab-Tewdor (un ancêtre des Tudor, s'il vous plaît !), en 1081, qu'ils ont été confiés à l'écriture.

Mais le Gorsedd, dépositaire des Livres Secrets, fut aboli en 1295 par Edouard Ier d'Angleterre; et les plus marquants des Bardes — par exemple, au hasard de ma mémoire, Cadwalon, Mordred, Urien... —

furent mis à mort. Aussi le Bardisme se constitua-t-il en Sociétés Secrètes. Celles-ci survécurent, malgré les persécutions d'Henri V, et malgré les cruautés de l'infâme Henri VIII, qui était pourtant l'arrière petit-fils de notre organisateur, le prince Rhys. Les Livres Secrets furent détruits sur l'ordre de Cromwell. Mais une partie a pu en être sauvée : elle constitue notre *Barddas* actuel, ou Livre du Bardisme, rédigé en gallois.

— Mais le Gorsedd? Il n'est pas mort, puisque vous en faites partie.

— Le Gorsedd, tout d'abord, attendit des jours meilleurs. Puis, au XVIII[e] siècle, âge d'or des Sociétés Secrètes, il a pu se reconstituer chez nos frères celtes du pays de Galles. Enfin, en 1899, à côté du Gorsedd gallois, Jean Le Fustec constitua le Gorsedd breton.

— Comment est-il organisé?

— Je ne vous le dirai pas avec détails. Mais, pour que vous ne vous fassiez pas d'illusion trop favorable sur ma personne et sur mon rang, je puis vous dire ceci. Vous avez vu ma robe cérémonielle bleue, que j'ai revêtue l'autre jour, chez moi, devant vous. Sachez qu'elle est l'insigne du plus bas degré du Bardisme.

Car il y a eu, dès l'origine, trois degrés chez les Bardes de l'Ile de Bretagne :

les *Bardes* proprement dits, gardiens des paroles et des chants; ils étaient vêtus de bleu;

les *Ovates*, conservateurs des traditions et des symboles; leur robe était verte;

et les *Druides*, initiateurs aux sciences divines et à la sagesse; ils portaient une ample et longue tunique blanche.

Eh bien, ces grades et ces couleurs hiérarchiques ont été conservés dans le Gorsedd actuel des Bardes de Bretagne.

♣

J'ai pu, par l'entremise du *Barde bleu*, et en sa

présence, être reçu chez le *Barde blanc*, dans son petit appartement proche de Saint-Pierre de Montrouge, au quatrième étage. Le Druide — sur la demande, je l'ai su par la suite, que lui en avait faite aimablement mon introducteur — avait revêtu sa grande robe de lin, réservée aux cérémonies solennelles. Sur ses amples cheveux, qui rejoignaient une barbe de Grand-Prêtre antique, s'arrondissait un bonnet noir, ceint de feuilles de chêne. Malgré l'austérité de son costume, il était souriant et enjoué.

— Le secret traditionnel des Bardes de Bretagne, me dit-il, provient de la lumière qui jaillit du Nom de Dieu, lorsque Dieu le prononça. Or, cette lumière avait la forme de trois colonnes, placées comme ceci.

Sur une feuille de papier, en trois coups de crayon, il fit le croquis suivant :

/I\

— Ce signe, c'est le signe du Nom innommable de de Dieu. Or, cette Lumière se traduit en Son de la façon suivante :

Cette colonne (/) c'est O;
La colonne du milieu (I) c'est I;
La dernière colonne (\) c'est V.

Comme l'a expliqué Yves Berthon, notre chef actuel du Gorsedd des Bardes de Bretagne, il faut disposer ces lettres ainsi :

I
O V

et lire : IOV. Remarquez-le, c'est le nom même du Dieu des Juifs : Yahveh, ou Jehovah; c'est celui de Jupiter : IOV - PATER; c'est celui qu'acclamait le cri des mystères de Dionysos : Io Evohé !

Ces trois colonnes, ces trois lettres mystiques, Amour, Science et Vérité, sont à la base des trois fonctions et des trois degrés des Bardes de Bretagne. Et c'est de ces signes que le Géant Einigan a fait

dériver l'alphabet celtique, qui est l'alphabet des origines (car vous n'ignorez pas que le breton était parlé au Paradis Terrestre). Et c'est de leur mystère qu'il a tiré le Secret du Bardisme.

— Quelle est donc son utilité, son efficacité?

— C'est le Secret. Mais en lui se réfugie, à l'abri des déferlements des civilisations étrangères, l'âme profonde, l'âme vraie de notre Bretagne.

— Est-ce que, alors, parfois, dans vos réunions nocturnes auprès des menhirs de Carnac ou des dolmens perdus dans les landes bretonnes, est-ce que parfois, après des évocations traditionnelles, en dialecte bas-breton devant la grande épée d'initiation, quelques-uns d'entre vous ne profèrent pas aussi, dans le même langage, des propos autonomistes, résumés dans la formule du *Breiz atao?*

Mais le *Barde blanc* a fait un grand geste évasif.

LES EUDIASTES

Si vous passez un jour dans l'avenue Mozart, voyez l'hôtel particulier qui s'y trouve aux numéros 36 et 38. Pas un nom. Pas une plaque. Un aspect neutre et même un peu terne.

C'est pourtant là que, *sans médicaments*, sont soignés les maladies organiques et psychiques, les troubles mentaux et sentimentaux. La suggestion raisonnée, la suggestion émotionnelle, le magnétisme humain s'ajoutant aux massages manuels et autres soins physiothérapiques, y obtiennent, paraît-il, des résultats merveilleux.

Mais cet immeuble discret, imbu de quant-à-soi, est surtout le siège d'une Société initiatique, l'*Ordre Eudiaque*.

Dans une salle de conférences aménagée au premier étage et ouverte au public, M. Henri Durville, éditeur, créateur de cette Fondation de médecine psycho-naturiste et Grand-Maître de l'Ordre Eudiaque, explique, en des leçons éloquentes, la nécessité pour l'Occident de rénover l'Initiation à la Science Secrète.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, énergique, aux yeux fulgurants d'un magnétisme étrange. Son dynamisme personnel, au moins autant que la chaleur et la sincérité de son verbe, communiquent à son fidèle auditoire les convictions qu'il a développées dans trente volumes.

— « La Vérité est une, m'expliquait un disciple enthousiaste. Mais l'Initiation a toujours subi quelques variantes suivant les peuples, quant à l'ascèse préparatoire, quant à l'entraînement nécessaire pour développer les facultés latentes dans la personne de l'initié. Car chaque race a son tempérament dont il faut tenir compte. Les initiations extrême-orientales ne sauraient nous convenir : la Chine insiste trop sur le culte des ancêtres, l'Inde se détache trop du progrès matériel et industriel qui est une des exigences de l'Occident.

C'est pourquoi l'Occident a suscité des Ordres initiatiques appropriés. Ils se divisent en Ordres monastiques et Ordres non-monastiques. Mais les Ordres monastiques (trappistes, franciscains, etc.) se fondent sur des dogmes périmés. Et les Ordres non-monastiques (francs-maçons, rose+croix, hermétistes, martinistes, théosophes) ont failli à leur mission. Voilà pourquoi l'Ordre Eudiaque était nécessaire. Comme tous les Ordres Initiatiques Occidentaux, il se rattache au culte d'Isis et d'Osiris. Car le mythe égyptien du corps d'Osiris déchiqueté par Typhon et reconstitué par la pieuse et fidèle Isis symbolise les traditions de la parole sacrée mise en pièces par la haine et l'erreur et restaurée par la lumière du cœur et de l'esprit. »

Et un petit vieillard juvénile, qui portait au revers de son veston, à côté d'un mince ruban rouge, l'insigne des *Eudiastes* (croix eudiaque violette — couleur de l'ascèse — sur champ jaune — couleur de l'intelligence) m'a dit, un autre jour :

— « Notre doctrine admet l'évidence de Dieu. Pas de dogmes inutiles. Le sens profond de l'harmonie universelle. Le sentiment intense qu'il y a des Lois sages de l'univers, et que, par une ascèse spéciale, l'homme, qui fait partie de cet univers, peut en acquérir une vision supranormale.

— Mais quelle ascèse, précisément?

— Vous l'avez lu dans nos livres doctrinaux. As-

cèse du corps : végétarisme, ample respiration, recours aux agents naturels, air, eau, lumière. Ascèse de l'esprit : concentration mentale, maîtrise de l'inconscient. Ascèse du cœur : amour universel, fraternité à l'égard de toutes créatures, don de soi. Alors, on atteint l'*Eudia*, c'est-à-dire la Sérénité. »

Mais un fervent Eudiaste, qui a le grade de *Dianoïste*, et que je fréquente depuis quelques mois, m'a dit :

— « *L'Eudia* ne peut être atteinte que par une initiation méthodique et graduée. Car la Nature exige que la transformation fondamentale de l'être humain ne soit pas brusque, mais progressive. Le temps est indispensable. Aussi l'Ordre Eudiaque a-t-il réparti en cycles et en grades l'enseignement qu'il dispense avec mesure, verbalement et par écrit, à ses initiés. Chaque cycle tend à faire acquérir au postulant, outre des connaissances de plus en plus vastes, des pouvoirs psychiques plus sûrs, des facultés supranormales plus étendues.

« A la fin de chaque cycle, le candidat est soumis à un examen très strict. Des épreuves théoriques établissent s'il a pénétré les enseignements eudiaques. Des épreuves pratiques contrôlent son développement (par exemple, l'appui qu'il peut donner aux malades par toutes ses forces vitales). Des épreuves morales permettent d'estimer son altruisme, son esprit d'apostolat, son dévouement à l'Ordre. Il doit pouvoir affirmer par écrit et de sa main qu'il possède ces sentiments élevés. Il renouvelle solennellement son affirmation, sous la forme du serment, devant tous les adeptes réunis, au moment de l'ordination.

— Il y a donc une ordination, comme dans l'Eglise?

— Oui. Lorsqu'il a subi avec succès son examen, le postulant est admis à recevoir l'ordination du grade qu'il vient d'acquérir. Chaque ordination, effectuée selon un rite approprié, et riche d'un symbo-

lisme particulier, confère, par une sorte de sacrement, le pouvoir afférent au grade obtenu. Les pouvoirs conférés à chaque grade se superposent et se cumulent.

— Quels sont ces grades?

— Le premier concerne les Novices. C'est celui de *dociste* (de *doxa*, doctrine). Le dociste doit avoir étudié le perfectionnement de soi-même, l'invisible, les lois de causalité, d'évolution et de finalité, et le mystère de Dieu.

« Puis viennent les Adeptes. Ils passent (avec un intervalle d'une année au moins entre chaque grade, sauf décision spéciale du Synèdre) par trois grades mineurs et trois grades majeurs.

— Voyons.

— Il y a d'abord le *Sômatiste* (de *sôma*, corps). Ce grade a pour but de faire des adeptes qui aient pouvoir d'agir sur la partie corporelle de l'être humain.

« Puis le grade de *Dianoïste* (de *dianoia*, entendement). Je l'ai obtenu. Par lui, j'ai le pouvoir d'agir sur l'intelligence, grâce surtout à la thérapeutique suggestive.

« Mais je pense recevoir bientôt l'ordination de *Pneumatiste*. *Pneuma*, c'est le souffle divin. Je pourrai alors soigner l'âme. Et je serai un diffuseur de la sérénité eudiaque.

— Irez-vous au-delà ?

— Je l'espère. Si j'en suis digne, je recevrai les grades majeurs. Les pouvoirs qui leur sont attachés sont infiniment plus étendus; ils découlent de la Connaissance des Grands Mystères : Mystères des Rythmes, Mystères des Nombres, Mystères du Verbe. Ils font atteindre les plus hauts sommets de la Connaissance Intégrale. Je rêve de devenir *prothyme*, quand j'aurai donné des preuves insignes que je suis *dévoué;* puis, peut-être *grammate* (de *grammateus*, le scribe), dans le cas où le Synèdre aura estimé que mes écrits propagent avec succès la doctrine de l'Ordre. Mais c'est déjà beaucoup d'ambition. Et ja-

mais je ne saurai conquérir le dernier grade majeur, celui de *logiste*, c'est-à-dire d'orateur qualifié (*logos* signifie parole).

— C'est un grade si rare?

— C'est parmi les *logistes* que sont choisis les membres du *Synèdre*, ou Suprême Conseil. Le synèdre est le dépositaire de l'enseignement eudiaque. Il a pour mission primordiale de le transmettre aux adeptes éprouvés. Seul il a qualité pour modifier la règle de l'Ordre, pour avoir juridiction sur les eudiastes et connaître, s'il y a lieu, de leurs fautes.

— Et au-dessus?

— Au-dessus, dans l'ordre exotérique, il n'y a rien. Mais je ne vous ai parlé que des Novices et des Adeptes. Or, comme toute Initiation, l'Initiation eudiaque connaît une troisième catégorie, celle des *Initiés*. Mais de celle-ci je ne puis rien vous dire. »

Je regardai son insigne.

— Pourquoi cette croix eudiaque, qui s'inspire visiblement de la croix ansée égyptienne, a-t-elle une forme si bizarre?

— A cause de son symbolisme.

Et, détaillant chaque élément de l'insigne, il me parla de conjonction des forces mâle et femelle, de fécondation de la Nature par l'Esprit, de bras ouverts en appel vers la Lumière...

— Mais c'est là, me dit-il, l'explication la plus exotérique. Les Adeptes seuls peuvent connaître le symbolisme caché de la croix eudiaque...

⁂

Le jour est enfin venu, pour mon *Dianoïste*, de recevoir l'ordination *pneumatiste*.

Dans la grande salle du premier étage, les adeptes précédemment reçus sont debout, à une place fixée d'avance, en face de cinq membres du Synèdre. L'Initiateur appelle nommément chacun des ordinands et lui dit avec gravité :

— Vous qui devez, par votre Initiation, devenir un des hérauts de la Lumière, vous engagez-vous à ne rechercher qu'elle?...

— Je m'y engage solennellement.

— Vous engagez-vous à être un flambeau radieux portant aux âmes les plus sombres le rayonnement des Forces amies?

— Je m'y engage.

— Vous engagez-vous à garder un secret absolu sur les travaux intérieurs de l'Ordre?

— Je m'y engage.

Quand chacun a répondu à son tour, l'assemblée observe pendant une minute un profond silence et un recueillement complet.

Puis l'Initiateur procède à la *Purification*. Il s'avance, portant le brûle-parfums; un assistant lui présente une pyxide contenant un mélange d'encens, de myrrhe et de benjoin consacré spécialement pour les Eudiastes.

L'Initiateur fait monter les fumées des parfums devant le visage de chaque récipiendaire en lui disant :

— Les parfums qui montent ici, avec les élans de nos cœurs, ont été choisis pour être le gage de votre régénération. L'encens vous donnera la force pacifique et le rayonnement qui convient à l'initié. Le benjoin vous donnera le désir de construire des pensées immuables qui s'ajoutent au Rythme éternel de toutes choses. La myrrhe, parfum des funérailles, éveille en vous cette pensée que les choses terrestres passent, et que, seul, demeure l'Esprit. »

Puis vient la Transmission des Pouvoirs conférés au grade de Pneumatiste.

L'Initiateur s'avance vers chacun des impétrants, et le touche, de sa main droite, à la racine du nez;

car le centre nerveux qui se trouve là, au milieu du fermé à la lumière terrestre, s'ouvre en vous à la de Civa, est le siège de l'intuition et l'organe mystique de la causalité.

— Que les portes s'ouvrent. Que l'œil mystique, formé à la lumière terrestre, s'ouvre en vous à la Lumière que vous avez appelée. »

Quand le geste et la parole sacramentels ont été répétés à chacun des ordinands, l'Initiateur regagne sa place et, dans une longue tirade de magnifique lyrisme, il déclare :

— J'ai éveillé en vous un centre qui dormait, j'ai ouvert à la Lumière sacrée un œil intérieur qui ne l'avait pas encore reçue...

« J'ai ouvert vos yeux à la Lumière. Gardez-les purs...

« J'ai ouvert vos yeux à la Lumière. Elle vous permettra d'agir sur l'essence même des choses, sur l'âme des êtres humains, sur la vie cachée dans les êtres.

« Continuateur des rites d'Ammon, j'ai touché votre front du fluide émané de moi-même après m'être mis en rapport avec l'âme universelle.

« J'ai ouvert vos yeux à la Lumière. Recueillez-vous maintenant, écoutez-la descendre en vous dans le silence enivré de vos âmes. Laissez-la porter dans tout votre être le germe de votre immortelle joie. »

Une minute de silence profond : c'est pour permettre aux paroles de l'initiateur de se frayer un chemin au plus intime des êtres. Ensuite, d'un geste mesuré, l'Initiateur rappelle les nouveaux élus. A chacun, de sa main droite, il effleure d'abord le milieu du front, puis la place du cœur, en disant, très bas, et pour chacun :

— J'ai ouvert vos yeux à la Lumière. Qu'elle illumine votre cœur. »

Puis, plus haut, pour tous :

— Que la Lumière et la Paix soient avec vous. »

Alors l'Initiateur se place au centre de la salle, et tout autour de lui les adeptes forment deux cercles concentriques : dans le premier se placent les hauts dignitaires du Synèdre, puis les adeptes des grades majeurs, par rang de grade et d'ancienneté dans le grade; le second cercle continue la série dans l'ordre dégressif. Les hommes et les femmes alternent. Chacun et chacune posent la main gauche sur l'épaule droite de celle ou de celui qui est à gauche, et tendent la main droite vers l'Initiateur. C'est la Chaîne d'or, d'où naît la puissance de l'âme-groupe constituée par l'ensemble de l'Ordre.

— La Chaîne que nous avons formée, et qui relie notre œuvre au labeur de tous les grands initiés de tous les âges, est l'image de cette fraternité qui ne doit jamais cesser de nous unir. Votre main gauche posée sur l'épaule de votre frère symbolise l'élan de votre cœur qui s'appuie sur vos frères comme il leur offre son appui. Votre bras droit, étendu dans l'attitude du serment, atteste de nouveau votre fidélité à l'Ordre, votre attachement à ses doctrines et à ses rites. »

Et la cérémonie se termine par une ardente invocation aux Forces pures, aux Forces vives qui jaillissent de la Lumière, d'où ruisselle la sérénité, ou *Eudia*.

☘

Et le Grand-Maître Henri Durville m'a dit :

— Notre désir le plus cher est de construire à Paris, ces prochaines années, un édifice: l'*Eudianum*, où sera donnée l'*Initiation Eudiaque* sous ses deux formes exotérique et ésotérique.

« Construit selon les données harmonieuses de la mystique la plus élevée, cet édifice, qui rappellera l'*Iseion* du culte isiaque et l'*Æcclesia* des premiers

chrétiens, sera tout à la fois une Eglise psychique et un Collège initiatique; un lieu de recueillement, de prière et de guérison ouvert à tous, et un centre d'études et de développement où seront enseignées les vérités eudiaques.

« L'*Eudianum* spirituel est déjà réalisé. Mais le transporter dans la vie matérielle nécessite des sommes énormes. Si difficile que soit la tâche, nous réussirons, et le Temple initiatique de nos rêves dressera quelque jour, dans la Ville-Lumière, ses murs accueillants à tous. »

L'I.M.V.I., LES L.L., LA F.N.V. ET LA F.V.P.

Sur la plate-forme d'un autobus. Le receveur, un voyageur d'une quarantaine d'années qui lit son journal, et moi. Monte une dame à cheveux gris.

Petit choc : elle a vu, au revers du veston du monsieur, un insigne qu'elle reconnaît. Elle penche un peu la tête en avant, une seconde. C'est bien ça : l'insigne représente un globe terrestre rayé de méridiens parallèles et cercles polaires, symbole de l'activité mondiale de l'I.M.V.I.; au centre, un triangle équilatéral dont les angles forment trois petits triangles équilatéraux évoquant les trois attributs de l'Être; et, au milieu de l'hexagone formé par les côtés du grand et des petits triangles, une ligne droite verticale, signe de l'Unité, un cercle, image de l'Infini, et une ligne ondulée verticale, figure de la Vie.

Elle sourit d'aise. Le monsieur, tiré de son journal, aperçoit sur la poitrine de la dame un insigne semblable. Il fait un pas.

— Bonjour, ma sœur. Tu es de Paris ?

— Oui, mon frère. Mais je ne t'ai jamais encore rencontré...

⁂

Cette I.M.V.I. (ce sigle signifie : Institution Mondiale de la Vie Impersonnelle) est une fraternité qui se propose d'obtenir l'amélioration des êtres hu-

mains en leur enseignant à vivre la « Vie Impersonnelle ».

Celui qui veut vivre la Vie Impersonnelle doit acquérir la claire conscience que, dans sa personne, l'être est identique à l'Etre Cosmique.

Cette conscience permet aux pouvoirs cachés qui résident dans l'homme de se manifester et de recevoir une application « immédiate, pratique et transcendantale ».

Est-ce à dire que l'I.M.V.I. a un culte, des pratiques liturgiques ou rituelles, des cérémonies symboliques comme tant d'autres fraternités ? Pas du tout.

Elle ne connaît même d'autres grades initiatiques que ceux qui correspondent aux trois cycles successifs de son enseignement. Car, si tous les êtres humains, pourvu qu'ils soient « en plein usage de leurs facultés », peuvent devenir membres de l'I.M.V.I., sans distinction de races, de sexes, de croyances ou de classes sociales, les membres sont d'abord intégrés dans les L.L., puis, s'ils en sont dignes, dans la F.N.V., avant d'entrer dans la F.V.P.

Les L.L. sont les *Légions de Libération*. Elles donnent les enseignements élémentaires aux *Aspirants*.

La F.N.V., ou *Fraternité de la Nouvelle Vie*, rassemble, sous le nom de *Disciples à l'épreuve*, ceux qui ont tiré profit des rudiments, en se libérant de la vie personnelle.

S'ils passent avec succès les examens de la F.N.V. et si leur instructeur inconnu y consent, ils deviennent Disciples à l'épreuve dans la *F.V.P.*, c'est-à-dire dans la *Fraternité de la Vie Parfaite*. Là, lorsqu'ils auront terminé le cours spécial, qui « apporte l'expérience évidente de l'unité pratique de tous les idéals humains » et qui « constitue le plus puissant levier d'action en faveur de la Vie Impersonnelle », et lorsqu'ils se seront montrés dignes de ce nouveau titre, ils deviendront *Instituteurs*.

L'enseignement est donné uniquement par correspondance. Il est strictement confidentiel. Le cours complet comprend douze leçons (dont chacune est suivie d'un questionnaire et s'étudie durant un mois au moins), trois révisions, des récapitulations graduelles et des examens. Chaque élève est suivi individuellement par un instructeur qu'il ne connaît pas, qui ne le connaît lui-même que par un numéro d'ordre, et qui est tenu, comme l'élève, au secret sur la correspondance échangée et même sur la fonction dont il est investi. Instructeur et élève se tutoient, en signe de fraternité.

A vrai dire, les cours apportent une méthode plutôt qu'un enseignement proprement dit. Il rend l'élève maître de lui-même, maître des pouvoirs insoupçonnés qui sont en lui, maître des circonstances jusqu'à pouvoir les susciter grâce à la Pensée Créatrice, de manière à travailler dans la quiétude physique et morale à l'édification d'une Vie Meilleure pour lui, et, par là, pour les autres.

D'ailleurs, il est aidé dans son effort par l' « appui mental » que lui apportent, à distance, son instructeur, et même, s'il en est besoin et sur simple demande, les membres groupés en Service Coopératif d'Aide Mentale. Ceux-ci « visualisent » pour lui, fortifient, par l'appoint de leur pensée, sa pensée, pour la rendre créatrice et triomphante, et pour faire jaillir en elle des intuitions qui soient des élans mentaux venus de la Conscience Suprême.

⁂

J'ai pu constater, en divers membres de la Fraternité, le bonheur qui découle de leur doctrine d'action. J'ai pu, sous les éloquentes conférences exotériques données de temps à autre, dans la Grande Salle de la Maison des Centraux, rue Jean-Goujon, par M. Rohrbach, le chef européen de cette Société, soupçonner et reconstituer la métaphysique dont

elle s'inspire. Mais je suis allé interroger les *Instituteurs*, dans le petit appartement où siège le Centre Européen de l'I.M.V.I., 4, rue Lamandé.

— Nos buts ? m'a-t-il été dit, après bien des réticences. Préparer et transformer l'être humain pour le mettre en état de percevoir, de sentir et de vivre les vérités profondes de l'Etre cosmique; vérités qui résident en lui-même, et qu'un enseignement purement intellectuel est incapable de communiquer. Aider chaque homme à réaliser une existence toujours améliorée, un bonheur toujours plus grand, par l'application du Pouvoir Infini et de la Pensée Créatrice. Conduire chaque homme à la réalité de la Fraternité Universelle. Enfin, marcher vers la réalisation de la Grande Fraternité Humaine. Et il faut que l'on sache que, déjà, sur tous les continents, à diverses reprises, les fruits bienfaisants de l'I.M.V.I. ont apporté la Paix: notamment en septembre 1938.

— Et c'est pour nous attacher plus efficacement à notre programme de construction de la Paix, m'a dit un autre jour M. Rohrbach, que, tenant compte de certaines répugnances légitimes de notre nationalisme français, nous venons de supprimer les dénominations de *disciples à l'épreuve*, d'*aspirants*, de *Légion de Libération*. Le programme des anciennes *Légions* est assuré désormais par des organisations mieux adaptées au but poursuivi : l'Association pour l'Education Intégrale, les Cercles de Jeunesse Universelle, le Mouvement Fraternel Espérantiste. Nul doute que le travail collectif de Pensée de ces institutions ne construisent, à travers le monde, la Paix. »

LES ROTARIENS

Il y a longtemps déjà que je le sais : cet ingénieur, assez connu par ses réalisations techniques dans le domaine de la métallurgie, est un *Rotarien*. Mais son affiliation personnelle n'a jamais fait entre nous l'objet de la moindre allusion. Il m'a toutefois donné sur l'esprit de son groupe les intéressants éclaircissements que voici :

— C'est à Chicago, en 1905, que l'avocat Harris a fondé le *Rotary-Club International*. Son seul but est de procurer à ses membres de l'entr'aide dans leur activité professionnelle. Interdiction absolue d'amorcer une discussion politique...

— Et religieuse ? *La Revue Internationale des Sociétés Secrètes* prétend le contraire.

— Et religieuse. C'est au point que le *Rotary* n'admet pas dans son sein les ecclésiastiques. Non point par anticléricalisme. Mais pour éviter toute occasion de léser la neutralité. Il se borne à faciliter à ses membres les relations d'affaires.

— De quelle manière ?

— Dans chaque ville où le *Rotary* a un siège (et il y en a dans 67 pays différents, avec 150.000 affiliés), le club ne compte qu'une membre de chaque profession ou branche commerciale représentée. De cette façon, on évince la concurrence, gênante pour toute Fraternité (il sourit un peu). Le recrutement est sévère : on n'admet que des candidats aussi émi-

nents et habiles que possible dans leur profession respective.

— Existe-t-il une doctrine ?

— Elle est réduite au minimum : acquérir une haute conception des affaires et de la profession, se rendre utile, entre Rotariens et hors du Groupe, développer le sentiment de la paix internationale...

— Tiens ! n'est-ce pas la politique, au meilleur sens d'ailleurs, qui montre là le bout de l'oreille ?

— Si la politique et la morale se rejoignent, je ne dis pas non... C'est pourquoi, dans leur rapport du 4 septembre 1936, établi au nom du Conseil fédéral suisse, à la suite de la demande d'*initiative populaire* tendant à interdire la Franc-Maçonnerie et les sociétés secrètes similaires, MM. Meyer et Bovel, respectivement Président et Chancelier de la Confédération, ont écrit du *Rotary* : on ne peut, semble-t-il, rien reprocher à ce club ». C'est bien le moins !... Et c'est pourquoi aussi, l'année suivante, quand les dirigeants du centre rotarien de Chicago sont venus en France, ils ont été invités à l'Elysée, où M. Albert Lebrun a rendu hommage à l'idéal de cette Société.

LE RECRUTEMENT DU GROUPE C.S.

Mon ami l'affilié du groupe C.S. m'a dit :

— Vous avez bien voulu, par amitié personnelle pour moi, et sur la demande que je vous en avais faite au nom du 1, faire paraître, d'abord dans un important hebdomadaire, puis dans vos *Petites Eglises de Paris*, un bref exposé sur le C.S. En des termes qui suivaient strictement les propos que je vous avais tenus au cours de cette révélation, vous y avez raconté l'origine de ce groupement philanthropique et l'histoire de sa fondation. Vous y avez donné quelques indications sommaires sur son recrutement.

— C'est cela.

— C'est, en effet, pour étendre à travers la France et les pays de culture française son recrutement, qui jusque-là s'était effectué de proche en proche dans la région parisienne, que cet exposé vous avait été demandé. Et vous avez accepté de nous transmettre les lettres que cet article ou ce chapitre devaient faire affluer pour vous au Secrétariat de cet hebdomadaire et chez votre éditeur.

— Je pouvais bien vous rendre ce petit service amical.

— C'est un service amical du même genre que je viens vous demander. Vous préparez en ce moment, m'avez-vous dit l'autre jour, un ouvrage sur les *Sociétés Secrètes de Paris*. Voulez-vous accepter d'y donner quelques indications nouvelles sur le recrutement du groupe C.S., sur l'esprit qu'il demande à ses affiliés, sur son procédé d'affiliation ?...

⁂

— Eh bien, voici. Il est nécessaire de rappeler que le C.S. est né de cette constatation que l'individu isolé ne peut pas grand'chose dans la société actuelle. Il est surclassé par ceux qui s'appuient sur un groupement — syndicat, maçonnerie, église, parti politique, etc., etc. Or, ces organisations soutiennent leurs adeptes parce qu'ils sont leurs adeptes, sans qu'ils soient nécessairement les plus méritants. C'est pourquoi le 1 a voulu créer un groupement qui pénètrerait tous ces groupements, qui utiliserait leur puissance, et qui n'aurait pas d'autre idéologie et d'autre morale que celles sur lesquelles tous les gens de bien, à quelque religion et à quelque parti qu'ils appartiennent, puissent unanimement se rallier. Le C.S. est ouvert à ceux qui pensent qu'il faut soutenir les gens en raison de leurs mérites ou pour des considérations humanitaires, *mais sans aucune acception de croyances religieuses ou politiques.*

— Cela a été précisé, déjà.

— Oui, mais il faut y insister. Car dans les centaines de lettres qui sont transmises au 1 chaque année, il s'en trouve encore quelques-unes qui demandent : « Mais ce groupe C.S. n'est-il pas d'inspiration maçonnique ? », ou bien : « Ne s'agit-il pas là d'un christianisme déguisé ? » Ni l'un, ni l'autre,... ni le reste, sauf ceci : *indifférence absolue à l'égard des convictions personnelles des affiliés et des convictions personnelles des secourus.* Le mouvement du C.S. est une sorte de croisade de philanthropie dans la neutralité, une chaîne d'union entre gens de bien qui sont tout prêts à donner peu ou prou de leur temps et de leurs efforts, *mais qui veulent être sûrs que ce don ne s'égare pas sur des bénéficiaires immméritants,* et qui sont heureux de voir leur efficience multipliée à une puissance incalculable grâce à notre organisation.

— J'ai pu voir, en effet, qu'il en est bien ainsi.

— Comment en serait-il autrement ? Le N° 1-7-4-3-8-2, par exemple (je cite ce chiffre au hasard, et je supplie son titulaire inconnu de ne pas s'en froisser) ne pourrait peut-être pas grand'chose, par lui-même, au profit de telle mère de famille nombreuse qui ne trouve pas d'emploi pour son fils aîné malgré ses diplômes, ou pour tel étudiant doué et sérieux qui est sur le point d'abandonner la Sorbonne faute de fonds. Mais, parmi ses affiliés, à savoir le 1-7-4-3-8-2-1, le 1-7-4-3-8-2-2, le 1-7-4-3-8-2-3, etc., et parmi les affiliés de ses affiliés, et parmi les affiliés des affiliés de ses affiliés, il pourra très rapidement, grâce au système que vous avez clairement exposé, alerter le bienfaiteur approprié. Et s'il ne le trouve pas dans la série des paliers descendants, il lui suffit d'aviser son affiliateur, le 1-7-4-3-8 qui dispose à son tour de plusieurs séries d'affiliés dans les paliers descendants, et qui, en cas d'échec, s'adressera au palier supérieur. Mais je ne reviens pas sur ce point, qui a été très bien compris de tous vos lecteurs.

— Ce système de numérotation n'en a-t-il pas surpris quelques-uns?

— Il est nécessaire pour maintenir le secret. Or, le secret lui-même permet d'éviter qu'une liste de gens de bien soit publiquement signalée aux importuns, aux aigrefins, aux parasites et aux profiteurs, qui sauraient à quelles portes il peut être avantageux de frapper. Avec ce système, chaque membre du C.S. n'est connu nommément que de son propre affiliateur et de celui ou ceux qu'il aura lui-même affiliés. Les autres membres de sa lignée, et seulement dans le sens ascendant, ne connaissent de lui que son numéro et une brève mention des diverses formes dans lesquelles il pense pouvoir le plus commodément se rendre utile.

— Est-ce que le groupe C. S. ne risque pas d'accueillir dans son sein des gens qui se proposent seulement d'utiliser sa puissance à leur profit personnel?

— Pour limiter ce risque, il a été décidé que les

affiliés ne pourraient rien demander à leur affiliateur et, par lui, aux membres des paliers ascendants, pendant la première année de leur affiliation, ni pour eux, ni pour d'autres : une sorte de stage. D'ailleurs, en fait, tous ceux qui ont demandé leur affiliation ont montré, à peu d'exceptions près, qu'ils ont compris que le C. S. était un groupe de philanthropie plus que d'entr'aide, et qu'on y donne bien plus qu'on n'y reçoit. Et voici comment on procède.

Un de vos lecteurs de Limoges, par exemple, veut-il proposer ses services?

Il rédige la formule suivante sur une feuille de papier à lettres :

Nom et prénom.

Adresse.

Profession.

Indication sommaire des formes sous lesquelles il pourra rendre service. Ex. : soins gratuits à des malades, — ou : démarches au profit de chômeurs, — ou : recommandations auprès des services publics, etc...

Et il ajoute :

Je demande mon affiliation au groupe C.S.

Je suis disposé, sans engagement de ma part, à rendre service à ceux qui me seront désignés par le groupe, étant entendu que le groupe s'engage absolument à ne me recommander jamais qui que ce soit pour des considérations étrangères au mérite ou à l'humanité.

Réciproquement, je m'engage à ne recommander jamais au groupe personne qui n'en soit digne.

Je m'engage à ne jamais révéler l'identité des membres du groupe.

Il n'y a aucune cotisation à verser. Aussi, pour limiter les frais — comme aussi les pertes de temps — est-il admis que la correspondance est limitée au strict minimum. Pas d'accusé de réception. Inutile de demander des renseignements complémentaires sur le groupe. Ne pas s'impatienter si au bout de quelques semaines ou de quelques mois, on n'a encore

reçu du groupe aucune mission : cela viendra quand il y en aura besoin.

En attendant, ce postulant, que je suppose résider à Limoges, recrute dans son entourage, avec beaucoup de prudence et de discernement, parmi des personnes tout à fait dignes de confiance, des affiliés au groupe C. S. Il prend, par rapport à eux, le n° 1. Son premier affilié est le 1-1, le deuxième est le 1-2, le troisième 1-3. Le 1-1 pourra recruter le 1-1-1, le 1-1-2, le 1-1-3, etc... Le 1 recueille, pour les transmettre, les fiches émanant de tous les affiliés qui relèvent de sa lignée, fiches qui ne mentionneront pas leurs noms et adresses (lesquels ne doivent être connus que de l'affiliateur immédiat), mais seulement le numéro et la mention des services proposés.

Lorsque le 1 du groupe C.S. le jugera à propos, le 1 provisoire de cette branche nouvelle de Limoges recevra soit une visite soit une lettre; et son intégration personnelle ainsi que l'intégration de toute sa lignée au groupe C.S. seront effectuées dans des conditions très simples, que je m'excuse de n'avoir pas à vous faire connaître ici.

— Mais dites-moi. Puisque le nom et l'adresse du 1-7-9-2, par exemple, ne sont connus que du 1-7-9, qu'arrive-t-il si ce dernier vient à disparaître, ou à n'avoir plus de relations avec son affilié? Comment le 1-7-9-2 et ses affiliés reprendront-ils contact avec le groupe C.S.?

— Le cas a été prévu et le procédé de « soudure » est indiqué en secret aux affiliés. D'ailleurs, d'autres difficultés peuvent se présenter à votre esprit. Ne me les formulez pas. Sachez seulement qu'elles ont déjà leur solution, et que le groupe C. S. fonctionne puissamment, sans bruit, et sans accroc.

Je vous demande seulement de vouloir bien, comme précédemment, me transmettre, pour que je les transmette moi-même de proche en proche au 1, les lettres que vous recevrez à l'occasion de ce nouvel article.

— C'est entendu.

AISSAOUAS DE PARIS

— Toutes ces recherches de critique historique, toutes ces spéculations philosophiques sont admirables de finesse. Mais cette *connaissance* par la raison reste en deçà de notre *illumination* mystique, à nous...

Ainsi me parlait souvent, dans les couloirs de l'Ecole des Hautes Etudes Religieuses, à la Sorbonne, mon ancien condisciple du lycée de Tunis, un musulman convaincu, Tahar ben L... L'identité du lieu d'origine (malgré la différence des races), puis la camaraderie scolaire, puis, en ce temps-là, à Paris, des études parallèles, et la création en commun de *l'Union des Etudiants de Tunisie*, que devaient présider S. A. le Bey et M. Lucien Saint, Résident Général, expliquaient ces très cordiaux et très confiants échanges de vues...

— Tu me surprends beaucoup, Tahar. Toi qui es formé aux méthodes de la science moderne, aurais-tu donc un faible pour les *Ansarieh* du Liban, qui se font initier aux mystères d'illumination par une sorte de messe musulmane où ils communient sous les espèces du vin?

— Peuh ! des hérétiques !

— Ou pour les *Akils*, chez les Druses, qui, avant d'être initiés, subissent trois terribles épreuves : la résistance à la faim, après plusieurs jours de jeûne, devant une table chargée des meilleurs plats; puis,

après trois jours de chevauchée dans le désert, la résistance à la soif, durant un redoutable tête-à-tête de toute une nuit avec une amphore d'eau fraîche à portée de la main; puis, pendant une nuit passée seul avec une belle femme nue experte aux blandices, la résistance à la volupté...

— Des hérétiques !

— Ou pour ceux qui survivent des Ismaïlites fumeurs de haschich? tu sais bien, ces *haschichin*, d'où vient notre mot d'*assassin*, qui jurent obéissance à leur *Cheik*, jusqu'au meurtre et au suicide inclusivement? Ils ont sept grades d'initiation, sept hiérarchies spirituelles, sept préceptes moraux, et ils adorent, en des rites étranges, le sexe de la femme...

— Des hérétiques ! Je suis, quant à moi, pour la pure orthodoxie musulmane. Les Sociétés Secrètes ne peuvent conférer la véritable initiation, si elles ne se rattachent pas à l'un des quatre rites de la religion du Prophète; *hanéballite* pour les Indes, *chaféite* pour l'Egypte et l'Yemen, *hanéfi* pour les Ottomans et *maléki* pour le Maghreb : c'est le mien.

⁂

Nous eûmes plusieurs entretiens sur ces Sociétés Secrètes, et il me communiqua quelques ouvrages qui en traitent, assez superficiellement d'ailleurs.

— Comment ces Sociétés sont-elles constituées, dans l'Afrique française?

— Très fortement centralisées. En haut, le *Cheik*, Supérieur général, Grand-Maître de l'Ordre. Il réside généralement à la *Zaouïa* mère, tout près du tombeau du saint fondateur de la Société. Il est le maître absolu : « Tu seras entre les mains de ton *Cheik* comme le cadavre entre les mains du laveur des morts. » Il est aidé de *mokaddem*, qu'il envoie dans les districts éloignés conférer l'*ouerd* (initiation) aux postulants. La liaison entre le *Cheik* et les *mokaddem* provinciaux est assurée par des *chaouch* (serviteurs), des

rekabh (courriers à pied) et des *nakib* (envoyés), qui transmettent les ordres secrets, *toujours verbaux*.

— Mais quel est le but de ces confréries?

— La plus grande gloire de Dieu et l'exaltation de la vraie foi. Les affiliés doivent s'efforcer de suivre la *trika*, la voie qui, par étapes, les mène à la perfection, grâce aux règles, pratiques, formules et signes spéciaux à chaque congrégation. Chacune constitue ce qu'on appelle le *Ahl-es-Selselal* (le clan de la chaîne). Cette chaîne commence généralement par l'ange Gabriel, celui-là même qui a transmis au prophète Mohammed la science de vérité. Elle se continue par le fondateur de l'Ordre jusqu'aux chefs actuels, en conservant les noms de tous leurs prédécesseurs. Certaines congrégations attribuent même la connaissance de la chaîne à la révélation directe. Le plus souvent, cette révélation a lieu par l'entremise de *Sidi-el-Khadir* (votre prophète Elie) qui, comme le prophète Idris (le Hénoch de votre Bible) a bu à la source de vie et fut ainsi exempté de la mort. Son corps astral est séparé de sa dépouille inerte. Ils ne se réunissent qu'une fois par an pour apporter aux *Khouan* la « parole » et conférer les dons de *Baraka* et surtout celui de *Tessarouf*. Celui-ci est le plus précieux de tous, car il dévoile les mystères de la nature et permet aux Saints de disposer de toutes les forces de la création et d'en changer à leur volonté l'ordre établi.

— Les congrégations ont-elles la même valeur, au point de vue initiatique?

— Je ne le pense pas. La meilleure, à mon avis, est celle que fonda à Meknès, en l'an 1500 de ton ère chrétienne, Notre-Seigneur M'Ahmed ben Aïssa, avec quarante disciples. C'est la confrérie des Aïssaouas.

— C'est la tienne, pas vrai?

— Oui.

— Mais ici, à Paris, tu dois te sentir bien isolé de tes frères? Les cérémonies de la Société doivent te manquer?

Il hésita un peu, puis, doucement :

— Nous nous réunissons de temps à autre entre Aïssaouas, pour la prière...

— Oh ! puis-je y assister?

— Hum !

— Comment avez-vous pu réussir à vous regrouper ?

— Le vendredi, quand j'allais à la Mosquée de Paris, pour la prière, je demandais parfois à tel ou tel fidèle dont la piété m'avait frappé : « Quelle rose portes-tu? » S'il n'était affilié à aucune Société, il me répondait : « Je ne porte aucune rose. Je suis simplement serviteur de Dieu. » Il est arrivé qu'on m'ait répondu : « Je porte la rose de M'Ahmed ben Aïssa. » Alors, pour vérifier, je récitais, avec l'intonation prescrite, les premiers mots d'un certain verset du Coran. Si mon interlocuteur achevait la phrase et commençait, en se mettant « à l'ordre », le verset suivant, j'achevais ce verset, et nous le reprenions tous deux avec les formules. La reconnaissance était faite entre nous et se terminait par l'enlacement rituel des doigts. Comme le mot de passe de chaque congrégation est tenu très secret, la supercherie est difficile, d'autant plus que des signes extérieurs imperceptibles du vêtement et de la coiffure (même quand on est vêtu à l'européenne) aident encore à renseigner les fidèles. Ce mot de reconnaissance nous suffit pour obtenir l'aide et la protection de tous nos frères, quels que soient leur rang et leur pays.

⁂

— Durant mon séjour au Caire, lui dis-je un autre jour, dans la petite île de Rodah où j'habitais, j'ai assisté à une hallucinante cérémonie. A deux pas de ma maison était un tombeau à coupole, le tombeau d'un Saint, chef d'une confrérie religieuse. Au jour anniversaire de sa mort, les frères, en robe noire,

vinrent tournoyer pendant des heures et des heures en hurlant d'effrayantes gutturalités.

— Des derviches.

— En Tunisie même, où, contrairement à ce qui se passe en Algérie et ailleurs, il n'est pas permis à des *roumis* d'entrer dans les mosquées (sauf celle de Kairouan), j'ai assisté, par les *moucharabieh* d'un musulman ami, aux rites des Aïssaouas qui se déroulaient dans la cour intérieure de la mosquée de Sidi-bou-Saïd.

— Tu risquais gros.

— C'est ce que m'avait dit mon ami. Il avait même congédié tous ses domestiques, pour éviter de révolter leur fanatisme. Eh bien, de là-haut, j'ai vu les Aïssaouas faire des bonds prodigieux, dévorer à belles dents des agneaux vivants, se perforer les joues de part en part avec de longues pointes d'acier, briser leurs chaînes de fer, avaler de la braise.

— Naturellement, nous ne faisons rien de tel à Paris, pour ne pas attirer l'attention.

— Je veux quand même assister à une de ces réunions. Tu réussiras bien à faire accepter ma présence.

— Ecoute... Puisque tu en as déjà vu, ce sera plus facile... Je m'y emploierai.

⁂

Une chambre d'hôtel, dans le quartier du Jardin des Plantes. Une chambre assez misérable. Trois lits. Je comprends. Pour réduire leurs frais, des Nord-Africains ont loué cette sorte de petit dortoir. Les lits ont été poussés vers les murs, pour ménager de la place.

Par la fenêtre ouverte, on voit se profiler, dans un ciel grisâtre qui n'est pas fait pour lui, le haut minaret de la Mosquée.

— C'est pour que l'esprit du Prophète vienne plus facilement à nous, me dit Tahar.

Il est là, debout près de moi. Sept de ses coreligionnaires sont déjà présents. Ils forment deux groupes, qui parlent en arabe, et que je sens un peu méfiants. Des étudiants et des marchands de peaux de lapins : la fraternité des Aïssaouas ne fait pas acception de l'état social.

— Tu vas assister au *Deker* de l'*Ager*. C'est celui qui se récite à quatre heures du soir. Dans les *Zaouïa*, les *Deker* s'échelonnent comme cela, de l'aube à la nuit, du *Doha* à l'*Acha*, en passant par le *Dohor*, l'*Ager* et le *Maghreb*. »

Voici que les musulmans, venus en chapeau mou, ou en casquette, se coiffent maintenant de la *chéchia* rouge à gland noir. Car il faut, pour la prière, être coiffé, mais d'une coiffure sans bord, qui permette de se prosterner, le front touchant le sol.

Un nouveau venu.

— *Slemalikoum !* (Salut sur vous !)

— *Slemalik, ïa khouïa !* (Salut sur toi, mon frère!)

Attouchement des mains et baiser sur l'index.

— Celui-ci, m'explique Tahar, avec respect, est déjà *Medjedoub*, c'est-à-dire « celui que Dieu a ravi à lui ».

— Et toi ?

— Moi, je ne suis que *Soufi*, c'est-à-dire « voyant ». Il y a ici (ses yeux se posent successivement sur chacun des assistants) un *Mourid* (aspirant) ; deux *Fakir* (pauvres, par détachement des biens de ce monde) ; deux *Salek* (celui qui marche dans la voie) ; et encore un *Soufi*, là-bas au fond. Chacun de ces degrés ne s'obtient qu'après des épreuves successives.

— Quel est le degré supérieur?

— Au-dessus, il y en a encore deux autres, auxquels ne parviennent que peu de fidèles : celui de *Mohammedi* (rempli par l'esprit du Prophète), et celui de *Touhidi* (anéanti dans la béatitude suprême). Alors seulement on devient *Ouali*, c'est-à-dire ami de Dieu, Saint, privilégié du don des miracles et de la connaissance de tous les secrets de la nature. »

Sur un appel du *Medjedoub*, le silence se fit. Je me plaçai dans un coin, debout. Les huit *Aïssaouas* se mirent à l'ordre : ils s'assirent, alignés, vers l'Orient, les jambes croisées, touchèrent de leur main droite l'extrémité de leur pied droit, puis leur bas-ventre, placèrent leurs mains ouvertes sur leurs genoux et prononcèrent le nom d'Allah d'une voix grave et prolongée, en allongeant la dernière syllabe.

Puis ils se levèrent, et le Medjedoub dit en arabe :

— Au nom du Dieu puissant et miséricordieux !

— Au nom du Dieu puissant et miséricordieux ! répondirent les sept assistants.

Et les huit voix graves reprirent :

— Au nom du Dieu puissant et miséricordieux !

Et les voix répétèrent, avec force, avec gravité, avec une exaltation croissante, cent fois :

— Au nom du Dieu puissant et miséricordieux !

Puis la voix un peu grêle du Medjedoub s'éleva :

— *La-illah-illalah-la-hou-â !*

(Non, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, que Lui !)

Tous reprirent :

— *La-illah-illalah-la-hou-â !*

Cent fois, les larges syllabes râclèrent les rudes gosiers, ouvrirent les bouches extasiées, dansèrent comme des feux follets devant les yeux devenus hagards.

— *La-illah-illalah-la-hou-â !*

Les fronts se faisaient moites. Les têtes dodelinaient d'avant en arrière, et parfois de gauche à droite, secouant comme des chasse-mouches les longs glands noirs...

— J'implore le pardon de Dieu et je proclame la louange de mon maître ! s'écria le Medjedoub.

— J'implore le pardon de Dieu et je proclame la louange de mon maître !

Répétée cent fois, la formule détraquait les têtes.

— Il n'y a de Dieu qu'Allah ! Le redoutable, le fort, l'irrésistible !

Les poitrines n'en pouvaient plus. C'était un mar-

monnement, parfois un râle doux, puis un gonflement sonore qui s'amenuisait vite... Les muscles s'énervaient, des bondissements s'amorçaient sous les épidermes en sueur. C'est dans cet état, que là-bas, dans les *Zaouïa*, les initiés se jettent aux tortures...

— O Allah! répands tes bénédictions sur Notre Seigneur M'Ahmed, en nombre aussi étendu que ta création, aussi grandes que le poids de ton trône, aussi abondantes que l'encre qui sert à transcrire ta parole, aussi infinies que ta science et tes prodiges...

C'était fini. Les membres harassés se détendirent. Comme un médium après sa transe, les adeptes revinrent doucement à soi...

⁂

— Quand nous sommes en cet état de prière, m'a dit Tahar, nous sommes vraiment comme un cadavre entre les mains des laveurs de morts... »

Oui. Quelle réceptivité à l'égard d'un ordre direct des *mokaddem*, ou d'une instruction secrète des *Cheik* transmise verbalement par le *courrier à pied !*

Au moment où des agitations se font sentir dans les territoires africains et jusque parmi certains indigènes groupés dans la métropole, qui saura mesurer la part de rôle assumée par les diverses Sociétés Secrètes musulmanes d'Afrique du Nord et de Paris?

UNE REUNION VAUDOU

Je ne m'attendais pas, en amorçant certaines recherches de folk-lore colonial pour un de mes amis de l'*Institut d'Ethnologie,* et pour moi-même, à être conduit, de fil en aiguille, au beau milieu d'une Société Secrète noire de Paris.

Il n'est pas utile que je dise ici tout au long comment ces enquêtes m'avaient mené à interroger les familiers des bals nègres de la rue Blomet et de la rue du Général-Beuret assez proches de mon domicile; ni comment, après divers essais infructueux, je fis la connaissance d'un noir à l'esprit fort éveillé, M. D., licencié en droit, simple employé aux écritures dans un garage; ni comment cette intéressante fréquentation, féconde en documents vécus, devait, par une digression fortuite, me faire connaître le livre de M. Milo Rigaud : *Legba ou Jésus,* sur les rites vaudou de Haïti, et les travaux du R. P. Tastevin sur les Sociétés Secrètes noires africaines.

— Mais ces Sociétés ont-elles essaimé à Paris, parmi les nègres immigrés?

— Non. J'ai bien connu ici un ancien adepte de la Société Secrète des Gé, chez les Ba-Koko. Mais lui et les autres affiliés de ces groupements occultes abandonnent toute pratique en arrivant à Paris.

— L'ambiance de la capitale, il est vrai, ne se prête pas à ces rites...

— Pourtant, on pratique encore à Paris, en secret, des cérémonies vaudou.

— Je l'ai entendu dire... A Montmartre, n'est-ce pas?

— Bah ! A Montmartre, ce ne sont que des cérémonies artificielles, sans conviction. On réunit dans un appartement privé des musiciens nègres et quelques filles blanches — les unes et les autres attirés par des cachets fabuleux — et on se livre à des parodies de culte vaudou devant de riches vicieux et de vieilles Américaines excitées... qui ont payé leur droit d'entrée à prix d'or, bien entendu.

⁂

C'est inouï, ce qu'il faut de patience, à un blanc, pour obtenir d'un noir qu'il vous révèle des secrets de noirs ! Mais enfin, rassuré par mon état d'esprit, où il serait bien difficile, en effet, de trouver quelque prévention contre les hommes de couleur, M. D... me promit de me faire assister à une vraie réunion religieuse vaudou.

— Ceux que vous y verrez, me dit-il pour répondre à mes questions, ne sont pas constitués en Société Secrète proprement dite, avec des grades initiatiques; l'autorité des organisateurs n'est plus guère, en dehors des réunions, qu'une autorité de prestige, d'ailleurs très réelle. Mais, pour éviter les indiscrétions des curieux, et aussi de la police (qui nous surveille je ne sais trop pourquoi : craint-elle de notre part une révolte politique?), nous ne faisons venir que des noirs triés sur le volet, toujours les mêmes. Peu de noirs d'Afrique; surtout des Antillais. Mais qu'importe? Une vraie fraternité, fondée sur le secret de nos réunions, s'est ainsi établie entre nous. J'ai fait accepter que vous soyez admis, exceptionnellement, à assister à une de nos cérémonies. Mais vous ne donnerez pas l'adresse précise du petit café de la rue Saint-Jacques où elle aura lieu, dans le

sous-sol. D'ailleurs, je ne vous la donnerai pas moi-même, pour le moment, et vous y conduirai, le jour venu...

⁂

« Le jour venu », je descendis, précédé de M. D..., les marches étroites. La salle de sous-sol apparut, embuée de fumée de cigarettes, à peine éclairée par une ampoule voilée de papier bleu, et grouillante de nègres. C'est étonnant comme une foule réussit à tenir, quand elle se tasse, dans une pièce relativement exiguë ! Les cheveux frisés, les chapeaux melon et les casquettes faisaient un moutonnement où perçait, parfois, la note claire d'une coiffure féminine. Les yeux et les dents ponctuaient d'éclairs blancs ce chaos de visages noirs riant et s'interpellant; on voyait luire déjà de la sueur, car les soupiraux avaient été fermés par précaution. Une odeur de nègre et de tabac commençait à me saisir la gorge et à me faire tousser, quand quatre coups vigoureux et sonores imposèrent silence. Et tous les regards se portèrent vers un angle de la salle.

Derrière une petite table où gisaient deux bouquets de fleurs autour d'un crâne, un noir, drapé d'un manteau rouge, s'était dressé.

— C'est le sorcier, me souffla D...; vous savez bien: le *papa-loa*, le *houngan*.

Le *houngan* fit un signe. Un tambourinement s'éleva, faible à dessein. Deux nègres, de part et d'autre de la table, tapotaient leur tam-tam avec une baguette mouchetée de cuir. Deux négresses, auprès d'eux, agitaient des calebasses où s'entre-choquaient des cailloux ronds. Puis une mélopée monta. Indistincte d'abord, comme un gargouillement de syllabes sans ordre, elle se précisa dès que les voix se furent disciplinées :

— *Legba ! Legba !*

Le même mot revenait, râlé par les voix des hommes, criaillé par les voix féminines :

— *Legba ! Legba !*
Legba papa-loa !

Le *papa-loa*, grave dans son manteau rouge, regardait ses fidèles saisis par l'invocation mystique :

— *Legba ! Legba !*
Legba houngan !

La prudence du début cédait sous l'énervement. Les voix s'enflaient, les gorges se gonflaient, les yeux dilatés roulaient dans des visages ruisselants, se faisaient féroces et lubriques.

— *Legba houngan !*
Legba papa-loa !

Les mains se cherchaient dans l'ombre, s'étreignaient, se griffaient; les jambes agacées piaffaient, les corps se déhanchaient, et les torses possédés épuisaient en contorsions leur frénésie...

Le sorcier, de ses lèvres lippues, lança un ordre. Sur la table, autel de fortune, une femme déposa la victime : une poule de plumage noir. Simple symbole, évidemment, des victimes humaines de jadis... Elle mit aussi un récipient, une sorte de grand bol de cuivre, et un grand couteau.

— *Legba !*
Papa Oumphor.
Legba !

Le *houngan* prit le coutelas de la main droite, éleva la poule noire dans sa main gauche, à hauteur de ses yeux, au-dessus du bol, et, d'un coup net, lui ouvrit le corps. Le sang gicla, puis, en nappe visqueuse, ruissela dans le récipient.

Un cri de femme jaillit, suivi de vociférations indistinctes. Sur les nerfs irrités, prêts à prendre feu, la vue du sang venait de mettre l'incendie.

Le sacrificateur trempa ses deux mains dans le bol, les retourna, les retira couvertes de sang et les éleva

Ces deux mains dégouttantes devant ce visage effrayant !... Puis, brusquement, il aspergea les fidèles du liquide chaud. Les gouttes noires s'éparpillèrent sur les visages, les mains et les vêtements.

Etrange affinité du sang et du désir, de la cruauté et du rut ! Ce sang d'animal, évocateur du sang des femmes suppliciées dans les antiques rites, fit renifler les bruyantes narines, se broyer les bras en suppliants enlacements...

Je regardai le sorcier. Son visage réfrénait avec peine des crispations. Sa main se leva, se posa sur l'épaule d'une mulâtresse coiffée d'un madras, l'attira vers lui.

Un ordre guttural sonna.

Et la lumière s'éteignit.

LA MAFIA A PARIS

— Puisque vous avez fait des enquêtes sur les Sociétés Secrètes de Paris, me dit un de mes amis, médecin dans le quartier de Charonne, vous devriez vous occuper un peu de la Mafia.

— Mais, dis-je, elle est morte de sa belle mort, depuis que le Préfet Cesare Mori a été chargé par Mussolini, en 1924, d'en purger la Sicile !

— Je le croyais aussi. Mais je suis assuré qu'elle subsiste encore, en cachette, dans son pays d'origine... et qu'elle compte même quelques transfuges à Paris !

— Vous êtes bien renseigné !

— Oui. Mes consultations me mettent en rapports avec des Italiens — ils sont nombreux dans le quartier — de tous milieux sociaux et de toutes opinions politiques. Parmi eux, il y a quelques *fuorisciti*, c'est-à-dire des gens qui ont quitté l'Italie pour fuir le régime. Ce sont en général des gens fort estimables. Mais il s'en trouve évidemment parmi eux qui avaient des raisons peu avouables de se dérober à la police, et qui se donnent, néanmoins, pour des réfugiés politiques.

— Tout naturel.

— Eh bien, l'un de mes clients, qui est venu me voir à diverses reprises, et avec qui j'ai pris plaisir à bavarder, m'a appris qu'un de ses amis, qui d'ail-

leurs doit quitter prochainement Paris pour Bruxelles, a été *initié* à la Mafia.

— *Initié !* m'écriai-je tout joyeux. Je veux le voir, et le plus tôt possible !

⁂

Il me fallut beaucoup de patience, d'obstination, d'entretiens préparatoires, avant d'aboutir. Mais le client de mon ami obtint de moi toutes assurances sur mes intentions; il fut ravi en outre d'apprendre que mes ancêtres maternels étaient originaires de *Biella*, comme lui-même, et que je sais quelques rudiments de la langue et de certains dialectes de l'Italie. Aussi prit-il à cœur de me ménager l'entrevue désirée.

Elle eut lieu dans une chambre d'un modeste hôtel de la rue Ménilmontant, au deuxième étage. J'avais tenu à m'y rendre seul : la présence d'une tierce personne, si bien disposée soit-elle, est néfaste aux confidences. L'inconnu m'attendait, assis sur son lit, les mains dans les poches de son pardessus, son feutre posé sur une malle fermée et étiquetée. C'était me signifier que la conversation devait être brève, et que je ne devais plus songer à la renouveler.

Je m'assis sur la chaise qu'il avait poussée devant lui, et, tout en lui disant je ne sais plus quelles phrases pour prendre contact, j'observai son visage méfiant. Une cinquantaine d'années. Une cicatrice à la pommette gauche. Du creux dans les joues. Un air d'intellectuel impécunieux.

— Je ne comprends pas bien votre curiosité, me dit-il.

— C'est bien simple. Je ne connais la Mafia que par quelques livres, et je voudrais...

— Lesquels ?

— Celui de Cutrera : *La Mafia e i Mafiosi*... Celui de Pitrè, sur les coutumes siciliennes... Celui qui a

un titre si expressif : *A couteaux tirés avec la Mafia*, par le Préfet Cesare Mori...

Il sourit.

— *Poil-sur-le-cœur ?*

— Je sais : c'était son surnom parmi les Mafieux.

— Il le méritait : une vraie bête sauvage.

— Nous n'allons pas polémiquer : mais il est incontestable que Mori a mis un terme à la Mafia.

Et, regardant mon interlocuteur dans les yeux, sûr de mon effet :

— *Cume finiu a Mafia ? A bruddu da ciceri !* (Comment s'est-elle terminée, la Mafia? En eau de boudin !)

Magie du dialecte natal ! En entendant cette expression (qui veut dire littéralement : *en consommé de pois chiches*, et qui n'est pas italienne, mais spécifiquement sicilienne), le Sicilien, touché au vif, éclata en coups de voix et en gesticulations. Partie gagnée : la glace était rompue.

— Mori a rétabli l'ordre en Sicile, dis-je pour revenir au sujet.

— L'ordre !... l'ordre ! Il a mis un certain ordre politique à la place de l'ordre mafieux. Celui-ci jouait son rôle aussi bien que celui-là !

Et comme je paraissais étonné :

— Mais oui ! reprit-il avec quelque animation. On ne veut pas comprendre que dans le désarroi moral, social et politique où se trouvait la Sicile depuis des siècles, il était bon que des hommes énergiques, au tempérament de chef, fissent régner une justice plus sûre et plus expéditive que celle des magistrats mous ou prévaricateurs !

— Une justice plus sûre?

— Ignorez-vous que les autorités administratives et judiciaires des régimes successifs se désintéressaient du bien public? que la méfiance de tous à leur égard était profonde? que le peuple préférait subir les cambriolages et les meurtres plutôt que de recourir aux gens de police, plus redoutables que les mal-

faiteurs? que la vertu sociale la plus répandue dans l'île était l'*omertà*, c'est-à-dire la solidarité de tous contre les magistrats, le refus absolu de leur dénoncer les agresseurs?

— C'est cela. J'ai entendu dans mon enfance le dicton sicilien :

« *Si campu, l'allampu,*
Si moru, ti pirdugnu. »
« Si j'en réchappe, je te tue,
Si je meurs, je te pardonne. »

— Soyez surpris après cela que des commissaires de police, des juges, des carabinieri, des podestats se soient mis de la Mafia !

— Vraiment ?

— Mais, Monsieur, j'étais moi-même conseiller municipal d'une petite ville des *Madonie*, cette région centrale de la Sicile. Je vous assure que la Mafia m'a permis de redresser bien des torts — un peu vigoureusement, il est vrai.

— C'est ce que vous entendez par les mots : *justice plus expéditive*.

— Mais c'est le peuple lui-même qui recourait aux chefs locaux de la Mafia pour trancher les litiges ! Et ce rôle d'arbitre était accompli gratuitement, rien que pour l'honneur et la renommée. Les sentences rendues étaient d'ailleurs sanctionnées énergiquement.

— Cet adverbe signifie...?

— Il signifie, me répondit-il, agacé, que les puits de la Conque d'Or savent garder leurs secrets... et que le poignard de Sicile n'a pas de rival.

— Vous le dites sur un ton !... Quoi ! vous avez pris part...?

Il hésita un moment, regarda sa malle, évocatrice d'un exode sans retour, se mit à rire et dit :

— Non.

Mais, se penchant vers moi, il ajouta, dans un laconisme effrayant :

— *U coddu.* (Le cou).

Et il leva son index, tourné en dedans. Ce signe voulait dire : une fois, une fois seulement.

Je regardai ses yeux froids. Je pris sur le lit sa main, sa main d'étrangleur. Il me laissa faire. C'était une large main de fils de paysan; mais les phalanges sans callosités avaient dû manier le livre plus que la charrue. Qu'elles eussent pu se crisper sur une gorge vive me parut inconcevable.

Je levai les yeux, de nouveau, vers les yeux calmes où s'allumait de l'ironie.

— Je n'ai rien dit, reprit-il. D'ailleurs la police italienne, maintenant, s'en *impipe* (*s'en fiche*). Et puis...

— *Ricottaro !*

C'est ainsi qu'on appelle, sur le littoral sicilien, les plus mauvais garçons de la Mafia. Gens de sac et de corde, souteneurs pour la plupart, ils étaient organisés en confrérie redoutable.

— Non, répondit-il simplement.

Piqué de curiosité, je demandai :

— Alors? de quelle secte?

— Je ne vous le dirai pas. Les journaux italiens ont parlé des *Fratuzzi*, des *Stoppaglieri*, des *Scaglioni*, de quelques autres fractions de la Mafia. Ils ne les ont pas toutes énumérées. Et qu'est-ce que cela ferait, d'ailleurs? Chaque Mafieux ne connaît que les membres de sa *dizaine* et son chef, le *onzième*. Il n'y a que les onzièmes qui connaissent le *capo in testa*, le commandant en chef; ils ne se connaissent pas entre eux. De sorte qu'une révélation n'a jamais une portée bien étendue. Mais je ne dirai rien, néanmoins.

— Vous me direz du moins par quelles cérémonies vous avez été initié.

— A quoi bon ?

— Eh bien, c'est moi qui vous le dirai. On vous a fait entrer dans une salle où vous attendaient les Mafieux de votre *Decina*. On vous a posé des ques-

tions rituelles, du genre de celles que l'on posait aux nouveaux adeptes des *Carbonari*. Vos compères étaient-ils masqués, comme les *Carbonari*, dans leurs *Ventes*, et comme, parfois, les *Camorristes?*

Il sourit, condescendant.

— Je vais vous répondre, allez. Vous êtes si inquisiteur ! Non, ceux de mon groupe ne se masquaient pas. Ils m'ont fait approcher d'une table. *Tu vois cette image de Notre-Dame de Trapani,* m'a dit le onzième. *Place la main droite au-dessus. Prends ce poinçon de la main gauche. Perce-toi la main droite pour que le sang s'égoutte sur l'image et la recouvre totalement.* Et pendant toute la durée de cette opération, je répétais le serment de fidélité absolue à la Mafia.

— Et puis l'image a été brûlée, n'est-ce pas?

— Non : elle a été divisée en deux. Une moitié a été consumée à la flamme d'une bougie. L'autre moitié, marquée de mon sang, m'a été donnée pour que je n'oublie jamais mon serment.

— Qu'en avez-vous fait ?

Sans répondre, il tira de sa poche un portefeuille, en compulsa par le bord les multiples papiers, et tira une sorte de fiche vieillie et fripée, toute jaune ou rousse de sang séché.

— La voici.

Je pris entre le pouce et l'index cette loque, précieuse relique. Sous les taches inégales de sang, apparaissait le bas de la robe de Notre-Dame de Trapani, surchargée des bijoux d'or, des montres, des bracelets, des anneaux, offerts par la population pieuse.

— Et puis? On vous a fait accomplir la cérémonie du baisement du derrière d'un petit chien, n'est-ce pas ?

Il parut mécontent de mon indiscrétion.

— Rien de gênant pour vous à le reconnaître, ajoutai-je tout de suite. Ce rite est traditionnel dans

beaucoup de sectes et s'appuie sur une haute antiquité.

— Ah ?

— On le retrouve par exemple dans quelques sectes de *Carbonari*. Pas chez toutes : j'ai chez moi le rituel de l'initiation subie par le *carbonaro* Louis-Napoléon Bonaparte, qui devait devenir Napoléon III; le baisement n'y figure pas. Mais les récits sabbatiques et palladistes parlent d'un bouc. Et — autre exemple — les Templiers, au cours du procès qu'ils subirent à l'instigation de Philippe-le-Bel, avouèrent que les récipiendaires de leur Ordre donnaient au Grand-Maître, Jacques Molay, trois baisers rituels : « sur la bouche, sur le nombril et... *in fine spinæ dorsi* ». Cela figure, en latin, dans les Actes du procès, et c'est mentionné, par exemple, dans la docte *Histoire de l'Eglise* de l'abbé Marion.

Il eut un peu l'air d'un réhabilité.

— Mais quels effets, demandai-je, ces épreuves d'initiation ont-elles produit au fond de vous-même?

— Quels effets? Je ne sais pas, moi... Un sentiment très vif de fraternité à l'égard de mes *compari*... un accroissement de dignité intime.

— De dignité intime !

— Mais oui ! Mais oui ! Mes compatriotes ne devraient pas oublier que Garibaldi n'aurait pu libérer la Sicile et préparer l'unité italienne si l'armée des Mafieux ne s'était pas jointe, patriotiquement, à ses mille chemises rouges ! Que Crispi n'a pu préparer la grandeur de la Nation que grâce à l'appui des parlementaires qu'il demandait à la Mafia d'élire et d'envoyer à Montecitorio ! Que...

— Comprenez aussi qu'elle n'oublie ni les exactions de vos *campieri*, qui pratiquaient *l'abigeato*, en volant les bestiaux des *latifondia* voisins de ceux dont ils avaient la garde; ni les séquestrations de personnes, en vue d'une forte rançon; ni les razzias...

— Il faut bien que tout le monde vive.

— Mais à Paris, la police vous inquiète-t-elle?

— Pourquoi le ferait-elle? D'abord elle nous ignore, et nous avons la prudence de ne nous rencontrer qu'à deux ou trois personnes, pour éviter d'attirer l'attention sur nous. Nous ne procédons plus à aucune initiation... sauf, à ma connaissance, une fois... dans cette chambre-ci, précisément... oh ! une cérémonie réduite au minimum... Et puis, nous sommes des gens fort paisibles. Nous attendons...

— Vous attendez quoi?

— La possibilité de retourner chez nous, où nous accueilleront ceux que Mori n'a pas déportés. Sachez-le : nous retrouverons là-bas des amis qui ont su se taire et garder leurs fonctions administratives, en attendant des jours meilleurs...

LE T. H. L.

Je me promenais délicieusement, par une limpide nuit de juin, dans le bois de Meudon. Comme il est, de tous les bois environnant Paris, le moins éloigné de mon domicile, c'est à lui de préférence que je demande parfois de répondre à mon amour de la nature et de la route. Et voici que l'intense déroulement des confidences, échangées tout au long de ma flânerie avec les étoiles familières, les branches aux aguets, l'ombre vivante et le sol gorgé de frémissements contenus, m'avait conduit près d'un retrait que j'aime : la clairière aux mégalithes.

Mais quoi ? Ces bruits étranges, que filtraient les feuillages, c'étaient bien des chuchotements et des chants...? Et ces lueurs, par delà les fourrés, c'étaient bien des flammes, comme dans les feux de camp que j'ai connus au fond des bois...? Je hâtai le pas. Dans une allée, des voitures automobiles étaient alignées. Et soudain, entre deux troncs noirs, cette étrange scène m'assaillit les yeux.

Secouant leurs aigrettes d'étincelles, des flammes dansaient et se déhanchaient, rouges et blanches, crépitantes et joyeuses, sur leur estrade de rondins et de braise. Des éclats blancs et fauves, par pans de lumière, giflaient les menhirs, s'accrochaient aux hautes ramures, frôlaient l'herbe en courant, fourrageaient entre les pierres rondes des dolmens, se rétractaient vite, et s'éparpillaient à nouveau. Et, immobile ou grouillante en ce décor hallucinant, une

petite foule s'agitait, par groupes, parlant, chantant, tournant en farandole... La flamme éclairait les visages d'hommes et de femmes, les vestons et les décolletés, les manchettes et les bracelets. Que venaient donc faire là, parmi ces pierres celtiques, ces citadins qui n'étaient ni des campeurs ni des fêtards?

Je questionnai l'un d'eux. Il fut d'abord évasif, puis, harcelé, me répondit :

— C'est pour la Saint-Jean... Mais nous préférerions être seuls...

Je ne partis pas : le bois est à tout le monde. Mais je restai à l'écart, pour ne pas déranger ces gens — une soixantaine, peut-être — qui célébraient ainsi, avec une certaine gravité, le rite solsticial du feu. Se tenant par la main, ils tournaient autour de la flamme, d'une allure lente, puis précipitée, en marmonnant je ne sais quoi. L'un d'eux, pareil aux chorèges antiques, lançait à haute voix les exclamations et les rythmes qui donnaient du regain aux tournoiements. Je dévisageai ces officiants de tous âges. Soudain, je reconnus l'un d'eux : un alchimiste rencontré quelques mois auparavant, au cours d'une enquête sur la magie contemporaine...

Et je me rappelai tout à coup qu'à chaque solstice, des Sociétés Secrètes de Paris se rassemblent précautionneusement, sur les collines boisées de Seine et de Seine-et-Oise, autour des pierres druidiques érigées çà et là. Elles reprennent, en ces phases cruciales de la vie du Soleil, les rites multimillénaires, préhistoriques, par quoi l'Homme aide l'Astre à doubler les caps d'angoisse, et se libère lui-même des esprits hostiles.

C'est ainsi qu'une innocente courtiserie nocturne de la nature me mit inopinément sur la piste d'une étonnante Société Secrète.

⁂

— Vous avez tort de vous en mêler, m'a dit un

Bruxellois qui les touche de très près. *Ils* sont très puissants et très dangereux.

— Très dangereux? De quelle manière?

— De toutes manières ! Par leurs pouvoirs magiques. Par leurs hautes relations politiques. Par leurs gens à tout faire, grassement payés...

— Je ne leur veux pas de mal : je veux seulement m'instruire. Je ne révélerai pas leurs noms, surtout pas à quelques amis que j'ai dans la P. J. et au Ministère de l'Intérieur. Mais, par contre, mes précautions sont prises. *Toutes* mes précautions : préventives, et, s'il y a lieu, répressives...

— Prenez garde...

∴

Le T. H. L. est une Société luciférienne. Oh ! pas une de ces Sociétés Secrètes érotiques de faible imagination, qui en sont restées à la messe noire, comme celles de la rue Buffon, de la rue Champollion, du quartier Saint-Sulpice ou de Vaugirard... Quelque chose de plus sérieux ! Il a choisi son centre à proximité de l'église Saint-Merri, parce que, sur le portail principal de cette église, à la place d'honneur, au sommet des voussures ornées de Martyrs, de Vierges et de Confesseurs, est accroupi, entre deux Anges qui l'encensent, un Baphomet. Un Baphomet, c'est-à-dire un Satan cornu aux oreilles de bouc, aux seins de femme, aux jambes velues croisées sur un crâne.

Le *Pape noir* de la secte est, comme les autres dirigeants, alchimiste; nul ne sait son adresse. Il y a là un éditeur de la rive gauche, un journaliste réputé, un banquier, un artiste-dessinateur, deux jeunes femmes; et bien d'autres encore, mais qui sont de simples exécutants.

Les néophytes reçoivent leur affiliation chez un chef de section, qui demeure près de la place d'Italie. Une des pièces de son appartement est aménagée en *occultum*, c'est-à-dire en loge secrète. Au deuxième

degré, les affiliés sont reçus chez un autre chef, rue de Crussol. Il y a là un petit oratoire luciférien, tendu de bleu, avec des broderies et des pentacles. Au troisième et dernier degré, les initiés se réunissent dans l'*occultum* principal, rue Chapon, précisément dans la paroisse Saint-Merri. La salle est tendue de rouge. Le Baphomet grimace derrière des rideaux rouges. Dans une cage, des crapauds, « animaux sataniques ». Là se fait l'enseignement suprême, basé sur les livres de Fulcanelli (*Les Mystères des Cathédrales*), de Swaller de Lubitcz (*Adam, l'Homme Rouge*), de Lotus de Païni (*La Magie et le Mystère de la Femme*) et de Crowley.

De Crowley ! Ce nom situera la secte qui s'en réclame, quand on saura qu'Aleister Crowley, appelé aussi Gregor, comte Svareff, cousin de Lord Crewe, mêlé à des affaires d'espionnage en Amérique et en Allemagne, expulsé d'Italie en 1923 pour « sorcellerie criminelle » pratiquée dans son « Abbaye » de Cefalù (Sicile), où il s'appelait apocalyptiquement *To Mega Therion 666* (la Grande Bête 666), s'intitule lui-même le « Très-Saint, Très-Illustre, Très-Illuminé et Très-Puissant Baphomet XI ». Il est d'ailleurs bien d'autres choses. Aidé de Sir George Macnie Cowie, « Très-Illustre et Très-Illuminé Pontife et Epopte de l'Aréopage du VIII° degré de l'Ordo Templi Orientalis, Grand Trésorier Général, Gardien du Livre d'Or », il se dit, quant à lui, « Rex Summus Sanctissimus des 33°, 90°, 95°, Souverain Grand-Maître des Etats-Unis d'Amérique, Grand-Maître d'Irlande, d'Ecosse et de Grande-Bretagne, Grand-Maître des Chevaliers du Saint-Esprit, Souverain Grand Commandeur de l'Ordre du Temple, Très-Sage Souverain de l'Ordre de la Rose+Croix, Grand Zérubbabel de l'Ordre du Saint Royal Arc d'Enoch », etc., etc., etc... Il est le fondateur de ces sociétés secrètes berlinoises que les Nazis ont récemment dissoutes : *Saturnus*, *Gnosis*.... Il est surtout « Grand-Maître Général National *ad vitam* de l'Ordo Templi Orientalis ». Il a été

expulsé de France en 1929 pour espionnage, et il s'est suicidé en mer, à Lisbonne, en 1930. (Du moins, c'est ce que disent ses amis. En réalité, il ne s'agissait que d'un suicide simulé. Depuis, Crowley s'est fait expulser d'Allemagne. Et, ces derniers temps, on l'a revu à Paris.)

Ainsi munis d'une doctrine, que font les adeptes du T. H. L.? De la haute magie. Dans l'*occultum* de la rue Chapon, parfois, ils effectuent de la magie cérémonielle en l'honneur de Lucifer. Ils sont alors revêtus de maillots noirs collants, échancrés en bas. (Le moment est venu de dire que T. H. L. signifie Très-Haut Lunaire; l'astre des nuits est, dit-on, lucifèrien.) Ils se prosternent ainsi devant le Baphomet. Ils réalisent des « éclatements de pierres magnétiques » et captent, à des fins merveilleuses, le fluide magique qui se dégage des accouplements.

⁂

C'est précisément à ces étranges pouvoirs que j'ai été en butte, paraît-il. Car, si certains éléments du T. H. L. étaient assez bien disposés à mon égard pour me renseigner — sous la promesse, que je tiendrai, de ne rien dire qui puisse faire du tort à qui que ce soit — d'autres se sont montrés violemment hostiles.

— Après tout, disaient-ils, *il* n'a qu'à se faire initier régulièrement.

Les menaces indirectes n'ayant pas refroidi ma curiosité, on recourut à l'envoûtement.

Pas à l'envoûtement vieille manière! Se procurer des cheveux, ou des rognures d'ongles, ou des fils de vêtement, ou une photographie de la future victime, l'incorporer à une sorte de poupée aussi ressemblante que possible (le *voult*, la *dagyde*), et larder cette image de coups d'épingles ou de canif en disant : « Crève! crève! » pour que meure au même moment celui qu'elle représente, c'est vieux jeu! Placer ce

voult dans une machine pneumatique, faire progressivement le vide, pour que la victime périsse de suffocation, c'est déjà mieux ! Mais le T. H. L. est plus puissant. Il sait utiliser les forces magiques étonnantes que déclanche, paraît-il — comment m'exprimer? — certain synchronisme physiologique. Il produit ces forces au cours de séances à participation collective, et le Pape Noir les capte et les dirige, soit bénéfiquement sur le voult d'un protégé, soit maléfiquement sur l'image d'un ennemi.

— Méfiez-vous, me disaient certains amis. Ne laissez pas traîner des spécimens de votre écriture... Chez le coiffeur, exigez que les bouts coupés de vos cheveux soient détruits sur-le-champ... Evitez qu'on s'approche trop de vous pour prélever une goutte de votre sang par une piqûre insensible, comme cela s'est pratiqué il y a quelques années, dans le Métro, vous vous en souvenez?

— Quoi? c'était pour des envoûtements?

— Oui, et aussi pour créer des êtres vivants. Le sang féminin ainsi prélevé, on le chauffait sur du feu de bois, parmi certains parfums secrets, dans une pièce obscure, et on le mélangeait magiquement à de la semence virile. Il en résultait de jolis êtres de volupté, les Éphialtes... Les tribunaux ont été saisis de l'affaire, en son temps. Mais quant à vous, méfiez-vous! Vous avez tort d'en rire! Mettez un morceau de charbon sous votre lit ! Et aussi constituez, dans votre chambre à coucher, un quadrilatère protecteur; tracez aux quatre murs, à l'encre bleue et à l'encre jaune, quatre sceaux de Salomon...

J'allais, de temps à autre, sous un prétexte quelconque, m'entretenir avec l'un ou l'autre de mes envoûteurs. Nous affections, eux et moi, de tout ignorer de leurs représailles. C'était délicieux. L'envoûtement par la chaîne magique, puis par le procédé spécial, (en présence de je ne sais quelle dagyde constituée à mon image), ne m'ayant pas ôté la vie, j'en profitais pour faire une visite de curiosité, en

alléguant je ne sais plus quoi, à celle qui s'était prêtée plus particulièrement à cet... exercice magique. Ce fut facile : elle ne m'avait jamais vu.

Nous ne parlâmes pas du T. H. L., évidemment.

C'est une brunette au teint mat, assez petite, au visage mince, aux traits réguliers, aux jolis yeux un peu mélancoliques. Elle est fort gentille et douce.

Ces envoûteurs ont bon goût.

L'A.R.O.T.

L'A.R.O.T. est un groupement ayant pour but l'étude et la mise en application des Sciences Initiatiques.

Il est, théoriquement, « ouvert à toute personne ayant le désir sincère de s'élever spirituellement ». Mais le Comité Directeur se réserve le droit — ce qui est tout naturel — de refuser l'admission ou de prononcer la radiation de toute personne dont les idées et les actes seraient contraires à l'esprit de l'A.R.O.T.

En quoi donc consiste cet esprit?

L'A.R.O.T. ne dépend d'aucune confession religieuse. Il pose en principe le « véritable Esotérisme qui est l'essence même des religions ». L'esprit sectaire est donc banni du groupement, qui professe la plus large tolérance et respecte toutes les croyances. Les affiliés sont invités — c'est donc si nécessaire que cela? et il y a donc, dans la « mise en application » des Sciences Initiatiques, de si épineuses occasions de discorde? — à appliquer entre eux les règles de la courtoisie la plus parfaite, et à pratiquer l'entr'aide effective.

Mais — et voici qui caractérise bien la Société Secrète — les affiliés s'engagent à « accepter les directives du Comité de l'A.R.O.T. ». C'est le serment d'obéissance. Et l'orientation du groupement est nettement *initiatique*. Après un enseignement général d'une durée plus ou moins longue (selon les déci-

sions discrétionnaires du Comité), et après des épreuves probatoires « réellement sérieuses », les membres de l'A.R.O.T. pourront, en se conformant aux directives, choisir une branche déterminée de l'enseignement qui leur est donné et s'y spécialiser.

Quel enseignement?

Les investigations et les leçons portent sur :

1° Les Religions comparées, l'Esotérisme;

2° Les Doctrines Hindoues, le Yoga;

3° L'Alchimie, la Spagyrie, l'Hermétisme;

4° L'Astrologie judiciaire et cabalistique;

5° Les Méthodes de développement psychique;

6° La Radiesthésie, la Voyance;

7° La Magie, l'Hypnotisme, le Magnétisme.

Evidemment, il y a place, là, pour une « mise en application » large et variée. Je n'ai pu arriver à savoir en quoi précisément elle consiste. Ceux des membres de l'A.R.O.T. qui m'en ont parlé n'étaient pas assez avancés, ou devaient se taire.

L'un d'eux m'a montré le symbole de l'A.R.O.T.

— « Voyez, Les Trois Cercles sont l'image de la protection magique traditionnelle.

Les lettres A. R. O. T. sont disposées de manière à pouvoir être lues en cercle, en commençant par l'une quelconque d'elles.

Ainsi : T. A. R. O. Le Tarot. Les Arcanes Initiatiques. Voyez : l'épée et le bâton, au centre, la Coupe et le Denier, symbolisés par le Cercle.

L'Epée correspond au Feu; le Bâton à l'Air; la Coupe à l'Eau; le Denier à la Terre.

Cabalistiquement, les quatre lettres A.R.O.T. correspondent : A au feu, R à l'Air, O à l'Eau, T à la Terre.

Puis R.O.T.A. En latin, la Roue. C'est la Roue du Devenir. A et O, c'est l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin.

Au centre, le Glaive et la Baguette sont les attributs du Mage. Ils correspondent aux deux pôles actif et

passif, à l'attraction et à la répulsion. Au « COAGULA, SOLVE ».

La Baguette concentre et condense les fluides et le Glaive disperse et dissout.

Le Cercle est la protection du Mage, c'est l'affirmation de sa volonté.

Maintenant, lisons comme ceci : T.O.R.A. En hébreu Thora veut dire la *Loi*. C'est la Loi de l'Evolution. Au centre, la Croix de Saint-André, l'X est la lettre grecque *khi*, initiale des mots *Koné*, *Krusos* et *Kronos*, le Creuset, l'Or et le Temps, triple inconnue du Grand Œuvre.

La Croix de Saint-André est l'hiéroglyphe, réduit à sa plus simple expression, des radiations lumineuses émanées d'un foyer unique.

Enfin, A.R.O.T. C'est la synthèse des trois cercles magiques protecteurs. Les deux Rose+Croix placées dans le cercle sont inversées, l'une est noire et l'autre blanche, elles sont le symbole de l'Involution et de l'Evolution, tout comme le Sceau de Salomon, étoile à six pointes, qui figure dans le second cercle. A.R.O.T. veut dire : Association pour la Rénovation de l'Occultisme Traditionnel ».

Mais de quels personnages mystérieux se compose le Comité Directeur?

Je ne sais pas. Je sais seulement que l'A.R.O.T. a été fondé 15, rue Lord Byron, par Mme Maryse Choisy et par le petit J. B. (Ce J. B., que je connais un peu, et qui est un occultiste remarquablement doué, a fondé bien d'autres choses. Il est le seul membre agissant — sinon le seul membre tout court — du groupe J. B., où son porte-parole Léo Ruber (pourquoi *le Lion Rouge?*) lui ressemble comme un frère; il cède sa plume de critique des livres et son style, sans la moindre modification, à Julius Bellifer (pourquoi *Jules Porteur-de-Guerre?*). Mais puisqu'il préfère se cacher derrière ses initiales comme derrière les deux

colonnes initiatiques de même désignation, je ne révèlerai pas son identité.)

— Et que sont les « épreuves probatoires réellement sérieuses? » ai-je demandé.

— J'en sais très peu de chose, car je n'ai pas encore reçu le *baptême du Feu*. Et je ne pourrai rien vous en dire, car j'ai promis le secret.

L' « ORDRE INDEPENDANT DES COMPAGNONS-BIZARRES »

Je l'avais accompagné, en bavardant, jusqu'à la porte de sa Loge.

— Je le regrette, cher Monsieur, me dit-il aimablement. Dans aucun cas, il ne me sera possible de vous la faire visiter. Une Société Secrète est une Société Secrète ! D'ailleurs, notre local ressemble assez à ceux que vous avez vus ailleurs...

— D'où vous vient votre dénomination quelque peu... bizarre?

Il tourna vers moi ses yeux élargis. Sa moustache poivre et sel me parut frémir doucement. Mais il mit avec indifférence sa main dans la poche de son veston et répondit :

— Notre Société s'appelle l'*Indépendent Order of Odd Fellows*. Bien sûr, cela veut dire, littéralement, l'*Ordre Indépendant des Compagnons-Bizarres*...

— Savez-vous que, lorsque le Saint-Office a condamné votre Société Secrète, par son décret du 20 juin 1894 (rédigé, selon l'usage, en latin), il a été quelque peu embarrassé pour traduire votre titre? Il vous appelle la Société *Sociorum Singularium* : « des associés singuliers », si vous voulez.

— Pas mal traduit. Nous avons pourtant moins de singularité, moins de bizarrerie, si l'on y tient, que telle Société de dénomination moins excentrique... Je

pense à la *Schlaraffia* dont un de mes amis est membre.

— La... quoi?

— La *Schlaraffia*. Elle a été fondée, en 1859, à Prague, mais elle a des affiliés français. Elle observe des rites cérémoniels empruntés à la chevalerie, ce qui est très bien. Mais son but est de cultiver la concorde, l'art et... la gaieté. Je ne trouve pas cela bien sérieux.

— Et vos *Odd Fellows* de Paris sont-ils Français?

— Bien sûr ! Nous avons aussi une Loge à Strasbourg. Mais nous ne sommes pas très nombreux : moins d'un millier, alors qu'il y a deux millions six cent mille *Odd Fellows* dans le monde.

— Les *Odd Fellows !* Vous ne m'avez pas dit l'origine de leur appellation.

— Il y avait en Angleterre, au XVIII° siècle, des ouvriers auxiliaires de l'industrie du bâtiment, des *surnuméraires*, en quelque sorte... (C'est d'ailleurs ainsi qu'il conviendrait de traduire notre titre). Ils ne jouissaient d'aucun des privilèges conférés à leur corps de métier. Ils fondèrent des Loges. En 1817, Thomas Wildey passa d'Angleterre aux Etats-Unis, où, muni d'une charte de la Grande Loge anglaise, il fonda d'autres Loges. Celles-ci constituèrent ensemble une Grande Loge en 1825. Des Etats-Unis, l'Ordre Indépendant fut introduit en Allemagne, en 1870, puis en Suisse, au Danemark, en Suède, en Norvège, en Hollande, en Belgique, et en France. Il a, depuis, essaimé en Autriche, en Pologne et en Tchécoslovaquie.

— Comment êtes-vous organisés?

— Je peux vous le dire.

« Il n'y a chez nous que des hommes, sauf dans de rares Loges étrangères, appelées Loges de Rebecca, qui admettent les femmes.

« Nous avons trois grades : Amitié, Fraternité, Vérité. Il existe aussi trois grades supérieurs : grade de Patriarche, grade de la Vie d'Or, grade de la

Pompe Royale. Mais ils sont décernés par des « Camps »; et, en France, leurs titulaires ne portent pas les beaux uniformes, comme en Amérique, où ils sont organisés militairement.

— Mais quel est votre but?

— Visiter les malades, aider les nécessiteux, élever les orphelins, ennoblir les mœurs en cultivant l'amitié, la fraternité, la vérité. Quant à ce qui se décide dans les séances de nos Loges (où nous avons des réunions hebdomadaires) et quant à nos rites, présidés par notre Maître, assisté du Sous-Maître et de ses Officiers, je suis tenu, par serment, au secret.

LES MARTINISTES

Le Martinisme comporte trois degrés: *Associé, Initié, Supérieur Inconnu.* Bien que je compte plusieurs amis dans cet Ordre, je n'ai jamais pu assister à une initiation. Mais il m'a été donné de prendre copie du rituel, au complet. Je ne décrirai ici que l'affiliation au premier grade.

Pour y accéder, il faut, dans certaines obédiences, avoir atteint le troisième degré de la Maçonnerie (Maître).

Le Maître, qui est appelé *Philosophe Inconnu,* s'installe dans son fauteuil, situé à l'Orient, devant une table recouverte d'une étoffe noire. Il est masqué de noir. Il porte, s'il est dignitaire de l'Ordre, le cordon camail, blanc et or. Le récipiendaire s'assied en face de lui, isolé du sol par un tapis de laine. Autour de la Loge, les Frères sont assis, en robes noires, coiffés d'un bonnet de soie noire, le visage caché par un masque de soie noire.

On dispose sur la nappe noire de la table un triangle d'étoffe rouge, dont la pointe regarde le récipiendaire. A chaque sommet du triangle, on pose un luminaire.

Le Philosophe Inconnu frappe un coup et dit:

— Garde, approchez-vous et donnez le mot de passe semestriel... Bien. Allez prendre votre place en dehors de la porte de la Chambre d'Instruction et recueillez le mot de passe.

Il frappe trois coups. Les Frères se lèvent. Une musique douce se fait entendre.

— Mes Frères, au nom du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, je déclare la Loge... N°... ouverte en due forme.

Le Philosophe Inconnu interroge alors le néophyte sur la nature, l'homme et Dieu. D'après ses réponses, il le classe dans la série des *physiciens*, des *psychologues*, des *physiologues* ou des *métaphysiciens*.

— Prêtez le serment.

Le récipiendaire étend la main droite.

— Je promets solennellement et jure de ne jamais révéler le nom de mon initiateur, ni aucune des cérémonies secrètes, ni aucun des rites, symboles, mots sacrés, mots de passe, signes, ni aucun des secrets ou mystères de l'Ordre martiniste.

Alors, l'Initiateur s'approche du candidat, lui pose le masque sur la figure, le revêt du manteau, et lui explique le sens des symboles.

— Souviens-toi de la situation des Luminaires sur des couches de couleurs différentes.

Par là t'apparaît en premier lieu le Principe de la hiérarchie qui doit se trouver à l'origine de toute organisation.

La Hiérarchie est ici terminée par l'échelon de *Lumière* et la couleur est d'autant moins lumineuse qu'elle descend plus bas.

Telle doit être la base de toute véritable et sûre organisation, qu'elle soit sociale, scientifique ou religieuse.

En l'homme, tu retrouves cette organisation dans les trois parties constituant le tronc humain : le Ventre, la Poitrine, la Tête, qui donnent respectivement naissance, le Ventre au corps qu'il constitue, la Poitrine à la vie qu'elle entretient, la Tête à la pensée qu'elle manifeste. La Pensée, image des Luminaires, est l'échelon de *Lumière*, la Vie est l'échelon de *Pénombre* et le Corps l'échelon d'*Ombre*.

En la Nature comme en Dieu tu pourras retrouver, si tu le veux, cette mystérieuse organisation.

De grands et féconds enseignements peuvent encore sortir de la contemplation de cette mystérieuse disposition des Luminaires. Mais tu dois te développer après avoir aperçu la route. Médite cela de tout ton cœur, et la Providence te sanctifiera.

Le masque, maintenant. Par ce masque ta personnalité mondaine disparaît. Tu deviens un Inconnu, au milieu d'autres inconnus, tu n'as plus à redouter les susceptibilités mesquines auxquelles est astreinte la vie quotidienne au milieu des gens qui te guettent sans cesse.

Inspire-toi bien du profond symbolisme de cette pratique en apparence inutile. Te trouvant *seul* en face de gens qui tu ne connais pas, tu n'as rien à leur demander. C'est de toi-même, *dans tout ton isolement*, que tu dois tirer les principes de ton avancement.

N'attends rien des autres qu'en cas de suprême besoin, autrement dit, apprends à toujours être TOI-MÊME.

Inconnu, tu n'as d'ordres à recevoir de personne. Seul tu es responsable de tes actes devant toi-même, et ta conscience est le maître redouté de qui tu dois toujours prendre conseil, le juge sévère et inflexible à qui tu dois rendre compte de tes actes.

Ce masque, qui t'isole du reste de tes semblables pendant la période de travail, te montre le prix que tu dois attacher à la *Liberté* toute puissante par la Volonté devant le Destin et devant la Providence.

Personne au monde n'a le droit de te la prendre, seul tu en es le maître absolu, seul tu répondras devant ta conscience des erreurs et des fautes qu'elle t'aura fait commettre.

Sache être un inconnu pour ceux que tu as tiré du malheur ou de l'ignorance, sache sacrifier ta personnalité toutes les fois qu'il le faut pour le Bien de la Collectivité.

Ce sont là les données principales fournies par le symbole si profond du *Masque* de notre ordre.

D'autres sens te seront révélés si *ton cœur* sait LES DÉSIRER.

Et quant au *manteau*, je vais te l'expliquer.

Isolé dans l'étude de lui-même, l'Homme est parvenu *par la méditation* à créer sa personnalité.

Il peut maintenant affronter sans crainte les autres hommes, mais il faut qu'il prenne bien garde.

Toutes les forces fatales, déchaînées contre cette Volonté calme et puissante qui naît à la lumière du jour nouveau, vont se ruer à l'envi contre le nouvel élu.

Qu'il sache alors replier sur lui le *mystérieux manteau* qui rend insensible aux attaques de l'ignorance. Que la Prudence ne cesse jamais de conseiller l'*Inconnu* qui sait *s'isoler* dans le calme de sa conscience.

Ce manteau, qui dérobe celui qui connaît ses usages multiples aux yeux des MÉCHANTS et des profanes, doit toujours couvrir l'initié de ses plis protecteurs.

C'est peut-être le symbole le plus profond que l'ordre ait mis devant les yeux de l'Inconnu. Aussi, son étude doit-elle être laissée aux soins de la persévérance et du travail personnel du nouvel initié.

Après quoi, l'initiateur signe un diplôme ainsi conçu :

A∴ L∴ G∴ D∴ G∴

A∴ D∴ L∴ U∴

S∴ L∴ A∴ D∴ P∴

I∴ N∴ V∴ M∴

(*c'est-à-dire* :

A la Gloire de Grand Architecte de l'Univers.

Sous les Auspices du Philosophe Inconnu Notre Vénérable Maître).

L'Initiateur soussigné (nom ésotérique),

Agissant d'après les pouvoirs qui lui ont été régulièrement conférés par son initiateur en S∴ S∴

Déclare avoir transmis le grade de... au F∴ (ici, le nom complet).

Et invite tous les S∴ I∴ et tous les membres des fraternités affiliées à notre Ordre vénérable à accueillir ce F∴ dès qu'il se fera connaître par les signes habituels.

Signature (ésotérique)...

⁂

Ainsi, dans l'affiliation au premier grade, quelques symboles à peine expliqués ont appris au profane des Vérités dont il ne manquera pas d'apprécier plus tard toute la portée.

Les luminaires et leur disposition ont enseigné:

L'existence du *Symbolisme;*

La doctrine ésotérique de l'UNITÉ;

Le principe de la *Hiérarchie;*

La loi du Ternaire et ses rapports.

Le masque instruit le profane sur:

L'auto-création de la Personnalité par l'Isolement et la Méditation.

Le manteau a laissé entrevoir:

La nécessité de *Prudence* servie par la *Volonté* pour détruire les mauvais effets de l'*Ignorance.*

De même, au deuxième degré, par le symbolisme des Deux Colonnes, qui sont de couleurs différentes (blanche et noire) quoique d'essence identique, l'associé, devenu *initié* et doté d'un nom mystique et d'un numéro d'ordre, acquiert les connaissances suivantes:

Unité de l'Humanité donnant la raison d'être de la Fraternité;

La Chute et la Réhabilitation de l'Adam-Eve;

Le terme équilibrant du Ternaire et l'existence de la Force universelle;

L'Homme de désir;

Le grade du deuxième degré acquis donne le titre d'*Initié.*

Enfin, au troisième degré, l'initié, devenu *Supérieur Inconnu,* reçoit, devant les luminaires, les colonnes et une épée, les explications suprêmes.

La signature distinctive de l'ordre

S∴ I∴

indique à elle seule tous les développements du rituel symbolique.

Les points disposés en deux triangles opposés figurent la disposition des luminaires et leur situation symbolisant le Ternaire dans les trois mondes.

La lettre I, première du mot *Inconnu,* représente le symbole du Masque dans toutes ses significations.

Enfin, la lettre S, première du mot *Silence* et *Supérieur,* représente le manteau symbolique dont est recouvert tout initié.

L'opposition des deux lettres, et l'opposition des deux triangles, montre à tout œil perspicace *les deux colonnes* dans leur opposition active (lettres) et passive (points), opposition verticale et opposition horizontale, clef du symbolisme de la Croix.

∴

Il y a dans l'histoire de cette importante société secrète plusieurs phases nettement distinctes.

C'est Martinez de Pasqually, ou Pascalis — un juif portugais — qui a établi la secte en 1754. Il avait créé l'Ordre des Elus Coëns, et, dans les chambres vertes, noires, astrales et rouges, après avoir tracé les cercles rituéliques, disposé les luminaires, et transcrit les mots sacrés, il conversait avec les sept anges planétaires: Michaël, Gabriel, Ouriel, Zerachiel,

Chamaliel, Raphaël, Tsaphiel, et avec Ardarel, ange du feu, Casmaron, ange de l'air, Talliud, ange de l'eau, et Furlac, ange de la terre. Mais c'est son disciple Claude de Saint-Martin qui a donné au Martinisme sa constitution, sa vitalité, son nom.

Ce Saint-Martin est un homme étrange. Sous l'inspiration et la dictée d'un esprit dit « le Philosophe inconnu », il a écrit des livres qui sont très profonds, paraît-il, mais qui ne m'ont pas paru fort aisés à comprendre: *Les Erreurs* et *la Vérité* (1), le *Tableau Naturel, l'Homme de désir, Le Crocodile* (ce dernier contient une curieuse théorie de la lumière astrale). On y trouve, en résumé, les idées suivantes:

L'homme est naturellement parfait, au point que la divinité prend sa source dans l'humanité. La chute, la déchéance proviennent de la soumission aux pouvoirs religieux et politiques. La rédemption consiste donc à briser tous les jougs.

Ces idées — ne dirait-on pas du Rousseau, mais du Rousseau bariolé d'occultisme? — incitèrent Claude de Saint-Martin à mettre un peu de réglementation dans la Maçonnerie française, considérée comme une organisation libératrice. Elle souffrait alors, depuis

---

(1) En voici un échantillon, qui n'est intelligible que par la gémantrie (transposition des lettres d'un mot en nombres pourvus de signification), ou par la thémurie (interversion des lettres) :

« Autrefois, l'homme avait une armure impénétrable, et il était muni d'une lance composée de quatre métaux, qui frappait toujours en deux endroits à la fois. Il devait combattre dans une forêt formée de sept arbres dont chacun avait seize racines et quatre cent quatre-vingt-dix branches; il devait occuper le centre de ce pays; mais, s'en étant éloigné, il perdit sa bonne armure pour une autre qui ne valait rien. Il s'était égaré en allant de quatre à neuf et il ne pouvait se retrouver qu'en allant de neuf à quatre. Cette loi terrible était imposée à tous ceux qui habitaient la région des pères et des mères, mais elle n'était point comparable à l'effrayante et épouvantable loi du nombre cinquante-six, et ceux qui s'exposaient à celle-ci ne pouvaient arriver à soixante-quatre qu'après l'avoir subie dans toute sa rigueur ».

1760, d'une sorte d'anarchie, étant divisée en neuf obédiences. Saint-Martin les fit fusionner, et même, à en croire les Martinistes, fut le véritable créateur, en 1772, du Grand-Orient (qui, pourtant, affecte aujourd'hui de ne pas reconnaître le Martinisme).

Vint la Révolution de 1789. Le rôle des Loges maçonniques dans cette affaire n'est plus contesté: il est même parfois un peu surfait. Mais l'action des Martinistes est moins connue. Il peut ne pas être inutile de savoir que Mirabeau, Condorcet, Mesmer, Duport, André Chénier étaient Martinistes, et que le Grand-Maître, Cazotte, fut exécuté sous la Terreur.

Sous l'Empire, et jusqu'à 1889, le Martinisme ne compte plus que de petits groupes épars. La première phase est close. Mais, cette année-là, le Grand-Maître de l'Ordre, marquis de Saint-Yves d'Alveydre, ancien élève d'un Parsi de l'Inde qui lui avait enseigné la Kabbale, époux de la veuve morganatique d'Alexandre II, auteur de la *Mission des Juifs* et de la *Mission des Souverains, par l'un d'eux,* fait la connaissance de Papus.

Papus (de son vrai nom Gérard Encausse) était né dans la roulotte d'une Gitane, à la Corogne. Devenu docteur en médecine, il devait se vouer à l'occultisme, à la théosophie et à la Franc-Maçonnerie (il était 33°), fonder, avec Chamuel, rue de Trévise, la *Librairie du Merveilleux* (qui donna aux sciences secrètes un surprenant regain avec ses revues l'*Initiation* et le *Voile d'Isis*), contribuer, avec Jules Doinel, à la création de l'Église Gnostique, constituer l'*Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix,* induire Anatole France à hermétiser et à écrire sa *Rôtisserie de la Reine Pédauque,* verser enfin dans la thaumaturgie, et mourir, selon sa prédiction, à cinquante-trois ans. Un homme étonnant, que ce gros garçon aux rondes pommettes souriantes sous des yeux sombres et malicieux!

Créateur-né, Papus réorganise le Martinisme. Les Loges se multiplient. A côté des trois degrés d'initia-

tion, Papus constitue une sorte de tiers-ordre martiniste: par « l'initiation d'honneur ». Les membres honoraires forment la réserve mondaine du Martinisme. Ils se recrutent dans les salons, l'Université, parmi des amis de seconde zone, qui ne veulent pas ou n'osent pas entrer dans les cadres, mais qui sont tout prêts à rendre service au Martinisme, à lui créer des entrées dans les revues et les journaux, à établir son influence.

En mars 1891, les Initiateurs, réunis en congrès, 29, rue de Trévise, votent l'établissement de Loges régulières sous l'intitulé et la juridiction d'un *Suprême Conseil* dont les membres sont élus à perpétuité, et qui a pour fonction de délivrer des chartes constitutives de Loges, d'exercer l'arbitrage sans appel entre toutes les Loges fédérées, de choisir le mot de semestre et de l'envoyer aux présidents des groupes. Papus est élu à l'unanimité Grand-Maître *ad vitam*. A ce moment, les Martinistes forment une élite intellectuelle des plus rares, une sélection très distinguée.

Il est certain que, sans le Martinisme, l'Eglise Gnostique, cette aristocratie de la pensée religieuse (1) n'aurait pu se constituer. Le Patriarche, les Evêques et la Sophia Gnostiques étaient Martinistes. C'est en s'adjoignant les S∴ I∴ sous le vocable, propre à la Gnose, de *Pneumatiques*, que l'Eglise fondée par le Martiniste Jules Doinel s'est assurée une hiérarchie fidèle et intelligente.

Et même, plus tard, en 1911, après qu'une scission fut née dans la Gnose, un traité secret d'alliance et de réciprocité devait être conclu entre l'Ordre Martiniste et une branche de la Gnose, l'*Eglise Gnostique Universelle*, ayant pour patriarche Sa Béatitude Jean II Bricaud, avec siège à Lyon.

A Papus, mort pendant la guerre, succéda le T∴ Ill∴ F∴ Teder (pseudonyme de Charles Détré), 33∴

(1) V. *Les Petites Eglises de Paris.*

90.˙. 95.˙., Directeur du Secrétariat général de la Fédérat.˙. Maç.˙. Univ.˙. siégeant au zénith de Paris. Il retoucha le rituel Martiniste. (Ou, du moins, le fit retoucher. Car, ce que beaucoup de Martinistes ignorent, c'est que le véritable auteur du Rituel n'est pas Teder, mais Henri Delage). Il donna au mouvement une orientation un peu particulière. Par exemple, dès avant son élection, en 1912, il donnait un cours d'hermétisme dans la Loge Osiris, N° 318, dont les membres se réunissaient tous les vendredis soirs, 15, rue Séguier. Par exemple encore, en avril 1913, il avait encouragé la Loge Vesta, N° 315, désireuse de participer aux essais de la Loge Hermanubis de Paris, à soumettre aux Frères Martinistes le projet suivant:

« Le dimanche, de 2 à 3 heures, et le jeudi, de 10 à 11 heures du soir, les Frères Martinistes, après avoir aimanté le plan supérieur par une ardente prière, sont invités à concentrer leur pensée illuminée par la force suprême, l'*Amour*, en demandant à notre maître, le Christ, le soulagement ou la guérison des malades. »

Avant de mourir, le Grand-Maître Teder désigna son successeur: le très illustre frère Jean II Bricaud (dans la vie profane, employé au Crédit Lyonnais). A ce dernier, mort récemment, a succédé M. C..., un homme de lettres fort affable.

∴

— La puissance de notre Ordre, m'a dit un Martiniste éminent, Supérieur Inconnu, qui est légitimement fier de compter parmi les ascendants de sa lignée martiniste le romancier Balzac, réside surtout en ceci que l'initiateur peut n'être connu que de deux personnes : celui qui l'a initié lui-même et celui qu'il initie. Tout initiateur a un numéro d'ordre. Dans les séances, il n'est connu que par ce numéro. Mais, outre ce numéro, il en reçoit un second, qui est formé du nombre qui suit le sien et qu'il transmettra

à tout initiateur qu'il aura initié. Comment cette précaution ne contribuerait-elle pas puissamment à assurer le secret?

Et comment atteindre une société dont les membres peuvent s'ignorer mutuellement ? Un initié ne peut livrer que le nom de son initiateur. Il peut, à la rigueur, briser un groupe. Mais il ne peut rien contre les groupes qui lui sont inconnus.

La diffusion de l'Ordre est ainsi semblable à la diffusion cellulaire par scissiparité. Une cellule ne renferme une autre cellule que pour un temps très court. La cellule-mère se divise, ou plutôt donne naissance à des cellules qui deviennent elles-mêmes des cellules-mères très rapidement. Chaque initiateur a pour devoir de ne pas perdre de vue celui ou ceux qu'il a initiés. Il est un point intersectionnel entre deux chaînons de la chaîne de l'Ordre. Il est l'organe vivant et central de la cohésion.

∴

Que se propose donc cet Ordre mystérieux?

La réintégration de l'homme dans sa pureté primitive, son rapprochement de la divinité, la spiritualisation de l'humanité. Et aussi, comme moyens, l'union de tous les cultes, la solidarité universelle, la fédération de tous les peuples.

Par là, le Martinisme peut être appelé à jouer un rôle politique. Les Martinistes que je connais personnellement me paraissent assez peu portés à la subversion: ils ont cherché — et trouvé — dans le Martinisme un ferment de vie spirituelle. Mais n'y existe-t-il que cela? Par exemple, dans les Loges martinistes qui s'étaient multipliées avant la guerre dans la haute aristocratie russe, autour du Tsar, on avait étudié la doctrine et le plan d'une Révolution. Et peu de temps avant sa mort, Papus avait mis à l'ordre des Loges un programme social et politique qui

devait faire parler de lui plus tard: le Service civil obligatoire...

— Navachine, l'économiste russe assassiné au Bois de Boulogne, était des nôtres, m'a dit un S∴ I∴, et Aristide Briand également...; et aussi le Tzar Nicolas II, et le généralissime Grand-Duc Nicolas... et de même, la plupart des Souverains balkaniques en 1914...

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

Ils se sont réunis dans le magnifique immeuble du Square Rapp, n° 4, où siège la section française de la *Société de Théosophie*. Ils sont montés au premier étage par le bel escalier à rampe de croix gammées. Et les voici rassemblés dans une salle assez spacieuse; les murs sont tapissés de schémas colorés qui figurent les *auras*, fluorescences (variées selon les états d'âme) dont notre corps est enveloppé; une banquette longe la cloison principale. Mais ils sont trop remuants pour y prendre place ou pour s'asseoir sur les chaises disposées au milieu de la pièce. Et les voici, tous en tenue rituelle, avec leurs longues robes jaune clair et l'écusson d'azur croisé de blanc, et ponctué, à son canton du chef senestre, d'une étoile à cinq branches : les Pages de sept à douze ans, reconnaissables à leur col et à leurs revers de couleur verte; et les Ecuyers, bruyants garçons de treize et quatorze ans, aux cols et revers bleus; et les Chevaliers-Servants, adolescents fiers de leur écharpe rouge. Les Chevaliers-Dirigeants sont plus sérieux : ils ont atteint leur majorité. Et il y a là aussi quelques Chevaliers-Voyageants, qui ont dépassé la trentaine, et qui ont conscience de la gravité de leur rôle, qui est de visiter les *Tables* existantes et d'en inaugurer, s'il se peut, de nouvelles.

Mais c'est un mandataire du Chevalier-Chef qui

préside la cérémonie. Il est debout derrière une petite table carrée.

— Chevaliers, Ecuyers et Pages, dit-il, nous sommes rassemblés, dans cette salle qui n'est pas le lieu habituel de nos réunions, pour l'initiation de trois Ecuyers au grade de Chevalier. Les Récipiendaires, approchez. »

Trois garçons d'une quinzaine d'années, en longue chemise jaune à parements bleus se placent debout devant la table, l'air grave et réfléchi.

— Notre cérémonial est libre, reprend le Président. Vous savez que notre Chef, le Chevalier Ancien, l'évêque Leadbeater, lorsqu'il eut succédé à notre fondateur, l'officier anglais White, tué pendant la guerre, a complété le rituel, en s'inspirant des rites initiatiques du grade d'Apprenti dans la Franc-Maçonnerie dont il est membre. Vous savez aussi que ce rituel symbolise un idéalisme pratique se rattachant aux chansons de geste du cycle du Roi Arthur et des Chevaliers médiévaux de la Table Ronde. Ce rituel, vous l'avez goûté, vous en avez apprécié l'évocatrice liturgie aux principales fêtes de notre Chevalerie, celles de la Lumière, de la Fleur, du Salut, du Pain, du Sel, et surtout aux cérémonies de la Consécration de la Lumière et de la Consécration de l'Epée. Mais, aujourd'hui, comme notre temps est limité par la séance qui suivra, notre cérémonial sera réduit à l'essentiel.

« Pages, renouvelez votre promesse ! »

Les voix claires des garçonnets s'élèvent :

— Je tâcherai d'être bon et fidèle Page de la Table Ronde. Je penserai chaque jour à notre devise : Suis le Roi.

— Ecuyers, renouvelez votre promesse !

— Je promets d'obéir aux règles de la Table Ronde en fidèle Ecuyer et de vivre selon notre devise : Vis proprement, sois franc, combats l'injustice, et suis le Roi !

Et vous trois, Ecuyers qui allez être initiés Chevaliers, faites le serment des Chevaliers !

— Je fais le serment de travailler au service de la Table Ronde et de vivre dans la pureté, dans la vérité, dans la justice et dans la résignation. Je veux apprendre à m'oublier moi-même pour le bien du monde. Je veux aimer toutes les créatures comme Dieu les aime toutes.

— Bien. Réfléchissez fortement à votre future mission. Le Roi que vous avez à servir, c'est le Maître divin. Leadbeater l'a dit : « Le respect nous retient de donner beaucoup de détails sur ce Grand Chef de la Hiérarchie des Grandes Ames qui détient la destinée des continents et au nom de qui se font toutes les initiations. Ce Grand Chef est l'un des Grands Etres qui descendirent de la planète Vénus il y a environ dix-huit millions d'années, pour aider et guider l'évolution humaine de notre chaîne. »

C'est pour Sa venue que la Table Ronde a été créée en 1908, en se rattachant à l'Ordre de Service fondé par Annie Besant. (Vous le savez, notre Ordre International, notre Société Initiatique d'enfants et d'adolescents dont le siège est à Londres, compte, en dehors de l'Angleterre, dix-neuf branches nationales, dirigée chacune par un Conseil National de sept Chevaliers.) C'est pour Sa venue que chaque mois il vous est désigné une vertu à pratiquer plus particulièrement. Dans chacune de vos Tables, qui se compose de douze Chevaliers au maximum, et où chaque Chevalier doit recruter un ou deux pages, il faut que se poursuive un effort collectif de vos jeunes volontés pour hâter cette venue. Car l'heure approche. En effet, Annie Besant l'a dit : « En ce moment, nous assistons à la naissance d'une nouvelle sous-race; les nations latines viennent de la quatrième sous-race; les nations teutoniques viennent de la cinquième; la sixième commence à apparaître sur la terre. C'est de cette sous-race que sera choisie dans l'avenir la sixième grande race... »

Ne croyez pas que la doctrine exotérique de la Théosophie suffise, avec ses quatre vérités — la Réincarnation, le Karma, le Sentier, l'existence des Instructeurs — à préparer cette venue. Il y faut aussi la Théosophie ésotérique. Or, Blavatsky a dit, de cette *Doctrine Secrète* : « Aucun théosophiste, pas même un chélâ accepté, ne peut espérer recevoir l'enseignement secret, avec explication secrète, avant de s'être irrévocablement lié par serment à la Fraternité, et avoir passé par une Initiation au moins. Car on ne peut donner au public ni les chiffres, ni les nombres, qui sont la clef du système ésotérique. »

Mais, pour que le Maître se révèle, « apprenez graduellement, a dit Annie Besant, le contrôle du mental, la méditation et l'édification du caractère. Alors, vous aurez prononcé le triple mot qui permet au Maître de se révéler. Lorsque le triple mot est prononcé dans le silence de l'âme, le Maître lui apparaît, elle est aux pieds de son Gourou, c'est-à-dire de son Maître vivant, enfin trouvé ».

Et ce triple mot, ou plutôt ce mot de trois lettres, c'est AUM. Ecoutez ce passage de Blavatsky, extrait de la *Doctrine Secrète*, que je vais vous lire :

> Le mot AUM ou OM, qui correspond au triangle supérieur, attire et éveille, s'il est émis par un homme très sanctifié et très pur, non seulement les puissances moins élevées qui résident dans les espaces planétaires et les éléments, mais encore le Soi Supérieur, ou Atmâ, de celui qui l'articule, ou le « Père » qui est en lui. Prononcé correctement par un homme ordinaire, il contribuera encore à le fortifier moralement, surtout si, entre deux « AUM », il médite avec force sur l'AUM qui est en lui, en concentrant toute son attention sur la gloire ineffable. Mais malheur à l'homme qui le profère après s'être rendu coupable d'une faute grave; il ne réussira qu'à attirer vers son impure ambiance des êtres et des forces invisibles...
>
> C'est ainsi que la phrase mystique OM MANI PADME HUM, lorsqu'on la comprend correctement, au lieu d'être composée de ces mots presque dépourvus de sens : « Oh! le Joyau dans le Lotus! », renferme une allusion à l'union indissoluble qui existe entre l'Homme et l'Univers, exprimée de sept façons différentes et susceptible de recevoir

sept applications différentes, se rapportant à sept plans de pensée et d'action.

Sous quelque forme que nous l'examinions, cette phrase veut dire : « Je suis ce que je suis »; « Je suis en toi et tu es en moi ». Dans cette conjonction, dans cette union étroite, l'homme pur et bon devient un Dieu. »

Ce sont des choses difficiles à comprendre à votre âge, mais il n'importe. Il faut que, dès maintenant, vos âmes de Chevaliers de la Table Ronde en soient ensemencées, pour le Service du Roi. »

LES ANTHROPOSOPHES

— Je rentre de Dornach, m'a dit mon ami l'anthroposophe.

— Dornach ?

— Oui, Dornach, en Suisse : notre Mecque, notre Compostelle, notre Rome, notre Jérusalem : Dornach, où se trouve le *Gœtheanum* de notre maître Rudolf Steiner.

— Ah ! ah ! Décrivez-moi cet étrange palais-musée-église...

— Oh ! vous savez : celui d'aujourd'hui ne ressemble pas beaucoup à celui que Steiner a bâti en 1913. C'était alors un édifice symbolique, dont toutes les parties évoquaient les principes de la métamorphose. Ses verrières étaient gravées selon un système steinérien. Mais des incendiaires l'ont détruit, le 31 décembre 1922. Alors, sans se décourager, Rudolf Steiner a dressé la maquette d'un deuxième *Gœtheanum*, que l'on a construit de 1925 à 1928. C'est maintenant une construction de près de cent mètres de long, de quatre-vingt mètres de large, de trente-sept mètres de haut.

— Qu'y fait-on ?

— Il y a là une salle de conférences, un théâtre (autant dire une église, car l'art est religieux), un salon d'exposition de peintures d'inspiration steinérienne, et des salles des diverses sciences. Mais les lignes en sont étudiées selon leur valeur initiatique :

la porte est pentagonale, et les vitraux de couleurs symbolisent l'esprit de la pesanteur, la marche des morts vers la vie, ou l'élargissement du moi jusqu'à la fusion avec l'univers. Car vous savez, puisque je vous ai prêté les ouvrages de Steiner, que l'anthroposophie est un chemin de connaissance qui conduit du spirituel qui vit dans l'être humain au spirituel qui vit dans l'univers.

— Avez-vous rencontré Mme Vve Rudolf Steiner?

— Oui. Elle poursuit admirablement l'œuvre géniale de son mari, de ce fils d'un ancien chef de gare autrichien qui a su élever jusqu'au plan de l'occulte la philosophie de Gœthe, de Fichte et de Schelling.

⁂

C'est en 1913 que Rudolf Steiner, ayant rompu avec la Théosophie d'Annie Besant, constitua son Anthroposophie. *Anthropos* au lieu de *Theos* : connaître l'homme avant de connaître Dieu. Un *Conseil fondateur* provisoire se forma, qui élut dans son sein un Comité fondateur composé de trois personnes : M. le Dr Unger, Mlle Marie de Sivers et M. Michel Bauer.

Ce Comité fondateur nomma des *répondants* chargés de recevoir les adhésions de nouveaux membres, sous leur responsabilité. Au début, il se réserva d'admettre en dernier ressort les nouveaux affiliés.

Le travail de la Société Anthroposophique s'organisa par groupes libres, suivant les circonstances et les pays. Les membres admis peuvent seuls avoir accès à certains écrits réservés, et « à d'autres prérogatives de ce genre ».

A Paris, la Société Anthroposophique Universelle compte des adeptes convaincus. On peut en voir quelques-uns aux conférences « exotériques », c'est-à-dire ouvertes et adaptées au public, qui se tiennent dans une salle du rez-de-chaussée (un ancien atelier d'artiste, m'a-t-on dit), 6, rue Huyghens. M. P. C.,

avocat à la Cour, et M. M..., ancien élève de l'Ecole Polytechnique, Directeur d'une Compagnie du Gaz de province, y donnent un enseignement approprié aux « Amis de Rudolf Steiner ». Mais Mme S. R.-C...., femme de M. P. C..., y fait les cours réservés aux adeptes, aux membres de la Société Anthroposophique Universelle. Et il y a des réunions plus fermées, ailleurs, dans un appartement privé.

Parfois, les adeptes se rendent dans une propriété sise en un coin charmant de la banlieue parisienne; elle est pour eux un terrain d'expériences anthroposophiques. Car ils la cultivent non point, comme le vulgaire, avec les absurdes engrais chimiques, mais par la méthode steinérienne. Ils y répandent quelques produits végétaux qu'ils ont fait venir du Gœtheanum; et les forces insoupçonnées de la Terre, qui est un véritable être vivant, agissent et donnent au domaine une fécondité merveilleuse. Les principes de cette méthode de culture sont exposés dans le beau livre *Fécondité de la Terre,* qu'a écrit M. E. Pfeiffer, Directeur du Laboratoire biochimique du Gœtheanum de Dornach.

Il y a aussi, mais très rarement, d'éclatantes manifestations anthroposophiques. Ainsi, à l'occasion de l'Exposition Internationale, en octobre 1937, le Gœtheanum de Dornach a organisé avec beaucoup de succès, au théâtre des Champs-Elysées, la représentation d'une tragédie en sept tableaux, *Hiram et Salomon,* d'Albert Steffen. Une tragédie? Un office symbolique, tout autant, avec des psalmodies, des chants et des allusions mystiques qui ne se révèlent qu'aux Anthroposophes.

⁂

Mais que se propose donc cette Société? C'est ce que j'ai demandé à un de ses adeptes, M. T...

— Elle donne la connaissance des mondes supérieurs. Et elle la donne par la méthode initiatique.

— En quoi consiste-t-elle?

— Comme l'indique Rudolf Steiner dans son livre: *La Science Occulte*, traduit par Jules Sauerwein, — voyez, c'est ici, page 336 — cette méthode se divise en sept étapes :

1° L'*étude* de l'occultisme, au moyen des forces logiques évoluées dans le monde physique;

2° L'acquisition de la connaissance *imaginative* ;

3° La lecture de l'*écriture cachée* ;

4° Le travail par la *pierre philosophale* ;

5° La connaissance des *correspondances entre le macrocosme et le microcosme* ;

6° L'*Union* avec le macrocosme ;

7° La *béatitude* en Dieu. »

Il n'a pas voulu m'en dire davantage.

⁂

Mais un autre, M. R., m'a fait connaître, en se basant aussi sur un livre de Steiner, qu'il y a trois degrés dans l'initiation : la *Préparation*, qui développe les sens spirituels ; l'*Illumination*, qui allume la lumière spirituelle et l'*Initiation* proprement dite, qui permet d'entrer en relation avec les hautes entités spirituelles.

— A quel degré en êtes-vous?

— Au second : à l'*Illumination*.

Et j'ai fini par obtenir qu'il me fît assister à ses exercices de développement des sens spirituels.

C'était chez lui. Nous étions assis tous deux à sa table, en vis-à-vis. Sur cette table, entre nous deux, il plaça une graine de plante.

— Ne parlez pas, me demanda-t-il.

Il fixa son regard sur la graine, immobile d'abord. Puis, insensiblement, il se pencha, son visage se rapprocha. Ses yeux gardaient une surprenante fixité.

— Je vois, dit-il enfin à voix très basse et comme se parlant à lui-même, la forme de cette graine. Elle

est oblongue... J'en vois la couleur... J'en vois tous les autres attributs...

Il se tut pendant plusieurs minutes, puis reprit :

— Si on sème cette graine dans la terre, il en sortirà un organisme complet : c'est prodigieux !... Dans mon imagination, je dessine ce que les forces de la terre et de la lumière feront véritablement jaillir plus tard de cette semence... Dans cette graine existe déjà, à l'état latent, à l'état de force, l'organisme qui en sortira plus tard. C'est effrayant... J'ai conscience de cette force... J'en ai conscience intensément... Ah ! je vois... je vois cette force... La graine est environnée d'un léger nuage lumineux... Au milieu de ce nuage, il y a une sorte de flamme... Elle est teintée de lilas dans son milieu et de bleu sur ses bords... »

Sa voix était extraordinairement calme. Il leva les yeux vers moi.

— Vous avez vu, de vos yeux vu, cette flamme? demandai-je.

— Non. Pas de mes yeux : de mes sens spirituels.

⁂

Un autre jour, il pratiqua devant moi un exercice analogue, mais avec une plante en état de plein épanouissement.

— Je vois, murmurait-il, les forces que cette plante porte en elle et qui luttent contre son dépérissement...

Et au bout de vingt minutes de contemplation :

— Il sort de cette plante une sorte de flamme. Elle est grande... Elle est bleu vert en son milieu... jaune rouge en sa bordure extérieure... Je ressens, par perception spirituelle, quelque chose d'analogue à ce que j'éprouve quand mon œil physique perçoit la couleur bleue...

Il se détendit, un peu comme on s'ébroue mentalement après un dur travail intellectuel, s'entretint avec moi de choses indifférentes, puis, brusquement:

— Avez-vous un désir?

— Pardon ?

— Non ! un projet intense, une ambition quelconque.

— A revendre !

— Bon. Ne bougez pas.

Il fixa ses regards sur mon front. Long, très long silence.

— Intensifiez votre désir... Pensez-y fortement...

Nouveau silence.

— Je vois, par mes sens spirituels, une flamme émaner de vous... C'est une flamme rouge jaune dans le centre... rouge bleu, ou peut-être lilas, à la périphérie...

— Qu'est-ce que c'était que cette flamme? demandai-je, dès que je pus placer un mot.

— Le désir. Par contre, le désir réalisé, le succès, est une flamme jaune au centre et verte à la périphérie. Le désir sensuel revêt l'aspect d'émanations lumineuses d'un rouge sombre et d'une forme déterminée. Une pensée noble et pure s'exprime par une émanation d'un rouge violet. Le concept exact, précis, logique, apparaît comme une forme jaune aux contours nettement accusés. Le corps astral luimême devient perceptible au clairvoyant. Je vois le vôtre : c'est un nuage à demi lumineux qui entoure votre corps physique.

⁂

— Il est très difficile, m'a dit un autre anthroposophe (qui a atteint, lui, le troisième grade, l'*Initiation*) de devenir *un initié*. Celui qui s'avancerait vers l'initiation sans être suffisamment préparé, sans avoir atteint le degré requis d'évolution spirituelle risquerait d'en être écrasé.

— Que lui révèle-t-on donc ?

— Une loi sévère interdit à l'initié de livrer une parcelle quelconque de la science occulte à ceux qui

n'en sont pas dignes. Vous pouvez être l'intime ami d'un initié : ce rempart vous séparera de lui aussi longtemps que vous ne serez pas initié vous-même. Vous pouvez posséder tout son cœur, toute son affection : il ne vous confiera son secret que quand vous serez mûr pour le recevoir.

— Du moins, comment le futur initié peut-il savoir s'il a atteint le degré requis d'évolution ?

— Par les *épreuves*.

— Quelles épreuves?

⁂

Plusieurs mois après, l'*Initié* a fini par me parler un peu de ces épreuves. Oh ! avec tant d'obscurités, tant de réticences aussi...

— La première est l'*épreuve du feu*. L'Initiateur révèle au candidat comment les êtres inanimés et vivants se manifestent à l'œil et à l'oreille spirituels. Le voile des phénomènes physiques tombe devant le candidat en vertu d'un procédé que l'on appelle : consomption par le feu spirituel.

— A quoi cela sert-il ?

— C'est seulement lorsqu'il a subi avec succès l'épreuve du feu, que le candidat peut être admis aux leçons qui lui enseigneront le système d'écriture en usage dans les écoles secrètes. La véritable doctrine occulte est rédigée dans cette écriture, car ce qui, dans les choses, constitue leur caractère secret ou occulte est par définition impossible à exprimer soit par les mots de la langue commune, soit par les caractères de l'écriture courante... Les signes de l'écriture occulte ne sont ni arbitraires ni artificiels...

— Mais à quoi cela sert-il?

— Par le moyen de cette langue secrète, le candidat arrive à connaître un certain nombre de règles de conduite. Dès lors, il peut accomplir des actions d'une importance telle qu'elles dépassent de beau-

coup les actions d'un homme qui ne serait pas initié. Il agit du haut des mondes supérieurs.

— Que peut-il y avoir au-delà ?

— Il y a plus haut. Mais il faut d'abord subir la deuxième épreuve, l'*épreuve de l'eau*... L'instructeur fixe au candidat un certain travail à accomplir. Il doit s'aider au cours de ce travail des constatations effectuées grâce aux facultés qu'il a acquises pendant la période de *Préparation* et pendant celle d'*Illumination*. Quant au plan même de son travail, il lui est communiqué dans la langue secrète. S'il sait reconnaître son devoir et agir en conséquence malgré sa mentalité intérieure, ses habitudes, ses répugnances, s'il s'avance dans cette *eau* profonde malgré le défaut de tout appui terrestre, il a subi victorieusement l'épreuve. On reconnaît le succès de son action au changement qu'elle amène dans les figures, les couleurs et les sons que perçoivent les sens spirituels...

— Et au delà ?

— Au delà, il y a la troisième épreuve, l'*épreuve de l'air*. Là, le candidat se trouve privé non seulement de l'appui extérieur des impulsions venues du monde physique, mais même de l'aide des perceptions spirituelles, formes et couleurs, qu'il tient des phases antérieures de sa discipline. Il est réduit strictement à ses propres forces. Il doit, sans une seconde d'hésitation, avec une pleine présence d'esprit, se tirer d'affaire par un simple appel au *soi supérieur*...

Le visage de mon interlocuteur s'éclaira. Avec gravité, ces mots suivirent, lentement :

— Alors seulement le disciple possède le droit de pénétrer dans le « Temple de la connaissance supérieure ». Au sujet des événements qui suivent, je ne peux faire que des allusions très discrètes... Il y a le *serment*, qui n'est pas ce qu'on entend ordinairement par ce mot, mais quelque chose de plus grave

et de plus haut : le disciple assume une responsabilité.

Lorsqu'il a été reconnu digne de cette confiance, il reçoit la symbolique *boisson d'oubli* : on lui communique le secret grâce auquel il pourra agir sans être à tout instant encombré et troublé par la mémoire inférieure.

Puis on lui offre la *boisson du souvenir*. Grâce à elle, il acquiert la possibilité d'avoir toujours présentes à l'esprit les vérités supérieures.

— Et cette initiation, que donne-t-elle?

— Elle confirme, en les décuplant et en les élevant sur le plan supérieur, les qualités de caractère requises du candidat ; et elle confère la connaissance et l'empire des mondes supérieurs.

— Mais que voyez-vous donc de ces mondes supérieurs?

— Il m'est interdit de vous le dire. Mais, par exemple, je vois le corps astral. En ce moment même, je perçois *votre* corps astral.

— Qu'y voyez-vous ?

— Je vois (comme chez les autres êtres peu développés, faute d'initiation), un organisme qui s'étend de l'intérieur du crâne jusqu'au milieu du corps physique. Il est pourvu d'organes, appelés « roues », ou encore « fleurs de lotus », à cause de leur apparence. Chez vous, ces fleurs de lotus sont colorées de teintes mates, et elles sont fixes, tandis que chez l'initié, elles sont en rotation et nuancées de couleurs brillantes.

— Où sont-elles situées ?

— La première fleur de lotus est entre les deux yeux.

La deuxième, près du larynx, a seize pétales. Elle sert à voir la manière de penser d'autrui.

La troisième, dans la région du cœur, a douze

pétales. Elle fait connaître les états d'âmes des autres hommes.

La quatrième est située près du creux de l'estomac. Elle a dix pétales. Elle fait découvrir le sens profond de la nature.

Enfin, la cinquième et la sixième ont leur siège près de l'abdomen.

L'initié développe ces fleurs de lotus, qui acquièrent une rotation de plus en plus rapide... Et c'est ainsi que s'accroît merveilleusement son pouvoir sur le monde ».

UN MARIAGE MYSTIQUE
A L'ORDRE DU LYS ET DE L'AIGLE

Ils se sont assis juste en face du Naos. Elle, jeune mariée un peu gauche, un peu timide, dans son costume de ville. Lui, M. R..., très à l'aise, ou affectant trop de l'être. Dans la petite salle toute peinte de bleu, décorée d'Aigles bicéphales sommés de trois Lys, le bruit extérieur de la tranquille rue Emile-Augier, au Pré-Saint-Gervais, expire au vitrail de la grande baie. On a poussé dans les coins les petites tables, où se font ordinairement les travaux des « Collèges » de l'Ordre, et où traînent encore quelques bulletins *Justice et Vérité;* on a démonté le tableau noir. De la pièce contiguë, qui est la salle à manger, on a apporté des chaises supplémentaires. Et tous, qu'ils soient Chevaliers ou Dames, Commandeurs ou Maîtresses, voire Grands Commandeurs ou Grandes Maîtresses, ont pris place, en attendant la cérémonie. Il y a, assise sous le grand portrait à l'huile de Déa qui fut sa mère, celle que j'ai connue enfant sous le nom de Jeannette Dupré, et qui, maintenant, mariée à un instituteur Grand Commandeur, est Grande Maîtresse, et directrice de l'un des Collèges d'occultisme. Mais M. Dupré, Souverain Grand Commandeur de l'Ordre du Lys et de l'Aigle depuis la mort de Déon, est absent.

— Levons-nous ! dit M. F..., Grand Commandeur.

Tous se lèvent et regardent le Naos. C'est, sur la

cheminée de marbre, une sorte de tabernacle enfermant le portrait, lumineux par transparence, de Déa, grave et inspirée sous ses longs voiles bleu sombre.

— Frères et Chevaliers, saluez !

Toutes les mains gauches, d'un brusque envol, s'élèvent aux fronts, toutes les voix disent :

— Pour l'Amour...

Toutes les mains droites se portent au cœur :

... de l'Humanité...

Les avant-bras gauches se rabattent sur les poitrines, en croix avec les avant-bras droits:

— ... que Ton Œuvre...

Et les bras détendus pendent le long des corps :

— ... vive !

— Asseyez-vous, dit M. F...

Heurts de chaises, frou-frous, moutonnement. Le silence revient. M. F... s'adresse aux conjoints:

— Vous avez tenu à compléter votre mariage civil par le mariage mystique. Vous avez voulu, au seuil de votre vie conjugale, bénéficier des forces supérieures que notre Ordre sait asservir à de nobles fins.

« Comprenez d'abord, avec des vues élevées, ce qu'est le mariage. Vous êtes homme et femme. Or, ainsi que nous l'a enseigné Déon, l'Être, l'Essence éternelle, possède deux vertus, deux aspects de lui-même : le Tropos, qui est le principe actif, sage, mâle, pénétrant, et qui, par sa pénétration, a créé l'espace; et le Pathos, qui est le principe passif, émotif, femelle, enveloppant, et qui, par son enveloppement, a créé le temps.

« Ainsi, par votre masculinité et votre féminité, vous êtes la faible copie de l'Etre. Méditez sur cet enseignement, et méditez aussi sur ce qui vous a été dit, dans votre Collège, des Générateurs éoniens, grâce à qui Noûs, Voulos, Romos, Noïmon, Logos, Mimitis et Thymos, attributs inconscients, ont pris conscience.

« Levez-vous ! »

Il se tourne vers le Naos et récite les formules secrètes, lentement, avec précaution.

Puis sa voix traînante prononce le nom ésotérique du Vénérable Maître :

— Déon !

Tous reprennent l'invocation :

— Déon !

— Prenez-vous tous par la main pour former la chaîne magique, et accroître la captation des forces !

Les mains fourragent, se retrouvent, se serrent.

— Déon !... Déon !... Déon !...

Avec une lenteur grave, en gémissant sur chacune des syllabes, les assistants reprennent :

— Déon !... Déon !... Déon !...

Un immense portrait de Déon est au mur. Les yeux sont profonds sous la chevelure noire. Mais rares sont, parmi les initiés, ceux qui ont connu, comme moi, cet extraordinaire Grec d'Alexandrie, nommé Démétrius-Platon Sémélas, en qui a pris corps le Générateur éonien Déon, et qui, avec Mme Dupré, incarnation de la Génératrice éonienne Déa, a fondé l'Ordre du Lys et de l'Aigle après des péripéties diverses et d'étranges voyages intersidéraux (1).

— Déon !... Déon !... Déon !...

Les forces magiques emplissent la salle, l'Egrégore se forme, les âmes sont lourdes des afflux supérieurs.

— Cessez les incantations ! dit M. F...

Il s'approche des deux conjoints. Avec un stylet, il fait sur leurs deux mains droites étendues une légère incision, transfère du sang de l'homme dans le sang de la femme et prélève du sang de la femme pour le mélanger au sang de l'homme. Et il dépose sur la tête de Mme R... une couronne de papier rose, d'où pend un cordon rose, et sur le front de M. R... une couronne de papier bleu, où est fixé un cordon bleu. Et il noue les deux cordons.

— Le mariage est consommé, dit-il simplement.

(1) Cf. *Les Petites Eglises de Paris*, p. 194.

L'ORDRE DU CHRIST-ROI

Un Chevalier du Saint-Esprit m'a demandé :

— Voulez-vous résoudre le problème essentiel de votre existence, qui est, comme pour tout homme, la recherche du bonheur vrai ? Voulez-vous comprendre d'abord que le bonheur c'est, au fond, la vérité, c'est-à-dire la découverte de l'Etre, de l'Etre en nous, et de nous en Lui ? que, sous un autre angle, le bonheur vrai n'est que la satisfaction de l'amour vrai; la réponse du vrai à l'esprit, celle du beau au cœur, celle du bien au corps; et les trois ensemble, pour qui vit intégralement... ? Alors, faites-vous agréer dans la *Communauté de la Lumière,* demandez votre admission à l'*Ordre du Christ-Roi,* pour devenir un des *Constructeurs,* et peut-être un *Chevalier du Saint-Esprit.* »

Cet Ordre du Christ-Roi a pour fondateur et pour Suprême Chevalier M. Paul Mailley. Quelqu'un de remarquable. Ayant, comme le dit une petite brochure dont le frontispice représente son portrait pensif, scrutateur et résolu, « consacré sa vie, depuis plus de vingt ans, à la recherche de la Vérité », il a recréé en une synthèse personnelle ce qu'il a puisé et puise encore dans les fécondes spiritualités des différents Ordres Religieux, et plus particulièrement ceux de la Trappe, de la Chartreuse et du Carmel (où il fait souvent retraite) qu'il a reliées à l'ésotérisme du Martinisme (dont il est S ∴ I ∴) et à

l'Eglise Gnostique (il en est évêque), pour reconstituer, adapté à notre temps, « le véritable hermétisme Rosicrucien ». Ni ses ouvrages ni ses entretiens ne m'ont permis de saisir à fond la formule intime de sa riche et complexe personnalité.

— Celui qui veut vraiment reconnaître la vérité, me dit-il, doit lui consacrer sa vie entière, sans esprit de retour; vouer tout son être à son culte; être pur, franc, bon, fraternel, persévérant, humble.

« Alors, ayant développé son sensorium intérieur, ayant acquis une connaissance substantielle à la fois subjective et objective du monde spirituel, il entre dans la *Communauté de la Lumière*, dans le Temple du Saint-Esprit. Il s'agit là de la Grande Fraternité des Esprits Célestes. Elle compte des membres de plus d'un monde; quelques-uns d'entre eux sont venus fonder sur la terre, au moment voulu de l'évolution humaine, les différentes religions qui rayonnent la vie divine, chacune dans la forme appropriée à l'usage de ses moyens.

« Ainsi, tous ceux qui ne se laissent plus aveugler par l'illusion de leur individualité, qui ont développé leurs sens spirituels, peuvent, en vertu des mérites de N.-S. Jésus-Christ et avec l'aide de la Grâce, entrer dans la Grande Communauté des Elus Glorieux et régénérés, disséminés en notre monde et en d'autres.

« Ils ne font alors plus qu'un avec la volonté divine. Ils sont les piliers du Temple. A ceux qui, étant prêts, sont admis dans le sanctuaire de ce Temple, ils procurent l'épanouissement des facultés divines contenues dans chaque homme, afin de réaliser le royaume de Dieu. »

Et c'est pourquoi M. Paul Mailley a fondé l'*Ordre du Christ-Roi*.

L'Ordre du Christ-Roi, en effet, a pour rôle de former des « Collaborateurs conscients du Logos ». Il est régi par un *Directoire*. Ses Travaux sont réglés selon les rituels approuvés par le *Consulat des Rites*.

Il se compose de trois Ordres :

1° *L'Ordre des Constructeurs* opère dans le Monde naturel, Il est le *corps* de l'Ordre du Christ-Roi. Il est régi par le *Conseil de l'Ordre*. Il est composé de *Pages*, dont le grade confère la connaissance complète du magnétisme, de la radiesthésie et de la métaphysique, et le pouvoir disciplinaire sur le corps physique et le double éthérique; de *Pages Secrets*, qui possèdent la connaissance du Yoga, et la puissance sur le corps astral; et de *Pages Parfaits*, qui connaissent le corps mental et savent le discipliner.

Cet Ordre comporte certaines observances progressives, une ascèse secrète.

Le Page Parfait peut, après épreuves, solliciter son admission dans le deuxième Ordre.

2° *L'Ordre de la Table Ronde* agit dans le Monde préternaturel. Il est l'*âme* de l'Ordre du Christ-Roi. Il est régi par le *Grand Conseil*. Il se compose de *Compagnons*, d'*Ecuyers* et de *Chevaliers*.

Le Chevalier sait ce que sont véritablement l'Occultisme et la Magie; il possède les lois universelles.

Le principe vital de l'Ordre de la Table Ronde est la pratique secrète de la *Cérémonie des Chevaliers*.

3° Le *Collège d'Elie* opère dans le monde surnaturel, domaine de la Grâce. Il est l'*Esprit* de l'Ordre du Christ-Roi. Il est régi par le *Suprême Conseil*. Il assume la formation de serviteurs missionnés au service de l'Esprit, telle que l'ont toujours pratiquée les écoles de prophètes. Mais on est loyalement averti qu'il ne suffit pas d'en être membre pour devenir missionné ou prophète. On devient un « véhicule sélectionné désireux de s'offrir au service de l'Esprit Saint en vue d'être employé ou non par ce dernier, selon le vouloir de la Sainte Trinité. »

J'ai visité, dans l'ancien appartement de M. Paul Mailley, 40, rue Pascal, la chapelle de l'*Ordre du Christ-Roi;* c'était aussi le sanctuaire d'une autre Société initiatique, l'*Ordre de Melchissedec et de Saint-Jean*, dont le Grand-Maître est un de mes amis. Au centre, le maître-autel, revêtu des nappes litur-

giques. A droite et à gauche, la crosse épiscopale de Sa Grâce T Apollonios (c'est le nom épiscopal de M. Paul Mailley), l'encensoir et sa navette. Dans un angle, un petit autel supplémentaire.

Car, suivant un cérémonial minutieux — inspiré des rituels gnostique et catholique, et où l'*Amen*, par exemple, est remplacé par l'*Aum*, — dans la fumée odorante de l'encens et les chants enregistrés des Bénédictins de Solesmes, Sa Grâce T Apollonios, devant les Pages, les Compagnons, les Ecuyers, les Chevaliers et le Collège d'Elie, assisté de ses Prêtres en chasuble jaune et de ses jeunes Evêques en chasuble violette, célèbre le Saint Sacrifice. Ses dons de voyance lui permettent, en des circonstances privilégiées, d'apercevoir les auras colorées qui débordent le Calice et l'Hostie consacrée, et attestent la divine Présence.

C'est ainsi qu'une initiation graduée, tenue rigoureusement fermée aux profanes, révèle progressivement aux adeptes le secret de leur personne, les élève à mesure, les sanctifie et les rend aptes à s'intégrer à la prochaine Eglise, celle de l'ère où le Soleil entrera dans le Verseau, celle où va continuer à s'épanouir la Troisième Personne de la Trinité, le Consolateur annoncé par le Fils selon la Promesse du Père.

UNE SOCIETE SECRETE JUIVE

Je n'ai presque rien pu savoir de l'activité réelle de cette Loge, qui est sise à proximité du lycée Charlemagne, dans le quartier où se retrouvent les immigrants juifs venus de tous les coins de l'Europe. Et je n'ai même pas pu savoir exactement où est située — c'est dans un quartier plus aisé de Paris — une autre Loge de la même Fraternité : l'*Ordre B'nai B'rith indépendant.*

Cette Société Secrète a ceci de caractéristique qu'elle n'admet que des Juifs.

— Après tout, m'a dit celui de qui je tiens ces renseignements sommaires, n'y a-t-il pas des Sociétés initiatiques qui *n'excluent* que les Juifs ? La Franc-Maçonnerie du Rite Ecossais Rectifié, par exemple...

C'est précisément de la Franc-Maçonnerie que s'est inspirée cette curieuse Fraternité juive. Fondée à New-York, en 1843, par des Juifs Allemands, elle a essaimé en Allemagne, en Suisse (il est question d'elle dans le Rapport du 4 septembre 1936, établi par le Conseil Fédéral suisse sur les Sociétés Secrètes helvétiques), et en France.

Je sais avec certitude qu'elle pratique activement la bienfaisance. Mais je n'ai pas pu obtenir de précision sur ses mots de passe, ses rubans cérémoniels, ses rites secrets, ses desseins politiques (si elle en a, ce dont je doute).

UNE SOCIETE SECRETE CATHOLIQUE ANTICLERICALE

L'accession du parti national-socialiste au pouvoir a déterminé l'exode, hors d'Allemagne, d'un nombre assez considérable de réfractaires. La France a vu venir à elle, depuis quelques années, non seulement des israélites et des communistes, mais aussi des catholiques intellectuels du *Centrum*.

C'est ainsi que le hasard d'une réunion entre professeurs français et étrangers me fit connaître « M. le docteur K..., de Münster, en Westphalie ».

— Ah ? Münster en Westphalie ? remarquai-je, intéressé.

Le visage un peu gras et rose du quinquagénaire, au menton bleuté par le rasoir, s'éclaira de curiosité :

— Vous connaissez Münster ? Vous y êtes allé ?

— Non, dis-je, mais ce nom me rappelle une vieille histoire de Ligue...

Un nouvel arrivant fit dévier l'entretien.

Mais quelques minutes après, à la première occasion, le docteur K... vint me dire à mi-voix :

— C'est à la fausse *Ligue de Münster* que vous faisiez allusion tout à l'heure ?

— Oui, cette Ligue secrète catholique...

— Vous êtes donc au courant ?

— Un peu. L'abbé Barbier, dans son livre sur les *Infiltrations Maçonniques dans l'Eglise*, donne sur elle divers détails.

— Hostiles, n'est-ce pas ? Parbleu, de la part d'un prêtre !

Ce ton d'animosité personnelle me frappa. Quoi ? le catholique professeur K... aurait fait partie de cette organisation occulte ?

— Le sujet, dis-je pour amorcer des explications, est extrêmement intéressant : cette union clandestine de laïcs pratiquants qui se défient du clergé !

— C'est que le clergé a peut-être mal compris les besoins spirituels et intellectuels de l'heure présente... Chez vous-même, en France (j'évoque quelques-unes de mes anciennes lectures), est-ce que la *Semaine Religieuse* de Paris ne s'était pas plainte de la mise à l'Index, par la *Sacrée Congrégation,* de deux ouvrages de l'abbé Laberthonnière ? Est-ce que le Docteur Marcel Rifaux, en 1906, je crois, dans la revue *Demain,* est-ce que l'abbé Dabry, l'année suivante, est-ce que tant d'autres, depuis — laïcs et ecclésiastiques — n'ont pas signalé les maladresses du clergé dans la conduite apologétique des intelligences ?

⁂

Quelques jours après, sur un mot d'invitation reçu en réponse à une assez longue lettre que je venais d'écrire au docteur K..., je me rendis dans une modeste pension de famille du quartier des Ternes où il avait pris logement. La table de sa chambre était aménagée en bureau de fortune. Des livres s'y alignaient, en escouades disciplinées. Des papiers, manuscrits et imprimés, étaient rangés sur le sous-main. Nous nous assîmes à leur portée.

— Cher Monsieur, dit le professeur, je ne suis pas fâché de parler de la Ligue de Münster avec un Latin. Les Français et les Italiens ont eu quelque difficulté, dans l'ensemble, à comprendre la défiance des catholiques allemands à l'égard du Vatican. Nous sommes restés quelque peu *Vieux-Catholiques,* nous

autres. Voilà pourquoi la Ligue s'appelait *Direction Centrale de l'Organisation du Laïcat.*

— Elle avait pour but la préparation d'une Supplique par laquelle elle aurait demandé simultanément au Pape Pie X et à tout l'épiscopat la suppression ou la modification radicale de la *Sacrée Congrégation de l'Index,* n'est-ce pas ?

— Ce n'était que son premier but. Je puis vous en parler, car il a échoué. Quant au second...

— Comment s'est-elle organisée ?

— Voici. Un assez grand nombre de catholiques d'Europe, *tous laïcs,* et choisis avec précaution, reçurent, en janvier 1907, une circulaire, dite circulaire A, ainsi conçue.

Il prit sur la table quelques feuilles dactylographiées.

— C'est rédigé en allemand. Je vais vous le traduire, puisque vous m'avez dit ne pas connaître cette langue. Excusez ma lenteur et mes tâtonnements.

Avec beaucoup de maîtrise, il traduisit :

Circulaire A

Le.... 19....

La discrétion, aussi bien pour le destinataire que pour l'envoyeur (et pour l'Organisation que représente l'envoyeur) est *une question d'honneur.*

Très honoré Monsieur.

Nous avons l'honneur de vous informer qu'avec la collaboration du député de Münster au Reichstag, Son Excellence le Baron doct. von Hertling, professeur d'Université et conseiller de la couronne de Bavière, il s'est constitué un comité de parlementaires, de professeurs, de fonctionnaires de la Justice ou de l'Administration, d'avocats et d'autres représentants de professions *laïques...*

— Pourquoi *laïques ?*

— Parce que nous avons voulu être plus indépendants. Les ecclésiastiques et les religieux ne pouvaient être admis que par consentement formel de la Centrale Principale. Je poursuis :

...pour adresser une *Supplique au Saint Père.* Le Comité en question constitue le centre de tout ce mouvement. Il

a son siège à Münster en Westphalie et est dirigé par une présidence ainsi composée :

M. Schmeddling, conseiller provincial et député au Lanflag prussien;

M. Helraeth, conseiller de justice;

M. le docteur Schwering, professeur à l'Université de Münster.

Excusez-moi, je passe quelques noms.

La Supplique traite de façon objective, complète et élevée, de la question de *l'Index*. Mais le but commun et dernier de l'entreprise est de grouper *discrètement*, grâce à une soigneuse sélection des personnes, un certain nombre de laïcs de toutes classes, aux idées élevées et saines, profondément croyants et attachés à l'Eglise, dont la communauté d'aspiration s'affirmerait dans la *Supplique*, pour servir l'apostolat *laïque*, en vue du progrès véritable et prudent de la *conception chrétienne de la Société*, avec et par l'Eglise.

En conséquence, ne sont admis que les catholiques qui placent l'amour de leur Eglise au-dessus de tout, au-dessus de l'approbation et du blâme (que ceux-ci soient formulés par les ennemis ou surtout par les amis).

Des renseignements plus détaillés sur le texte de la Supplique et sur l'organisation de l'Œuvre vous seront donnés quand vous aurez signé et retourné à l'adresse ci-dessous l'*engagement sur votre parole d'honneur* dont la formule figure ci-après.

— Nous sommes en pleine Société Secrète !

— Evidemment... Mais je continue ma traduction :

Dans le cas où vous ne vous sentiriez pas disposé à le faire, le silence sur tout ce qui vient de vous être communiqué n'en est pas moins pour vous une question d'honneur.

Dans tous les cas, veuillez bien retourner cette circulaire sous huitaine à celui qui vous l'a transmise et user de la scrupuleuse circonspection exigée par l'engagement du secret absolu que vous avez pris sur votre parole d'honneur.

Quelle que soit la décision que vous prendrez, vous pouvez être sûr du secret absolu de notre part, et spécialement aussi du secret très strict sur toutes les démarches, qui est à la base de notre Organisation tout entière. A cette fin, pour la correspondance, veuillez user toujours unique-

ment de *votre adresse privée*, avec la mention « affaire personnelle ».

Veuillez agréer...

Signé : *Die Index-Adress-Organisation.*

— Mais il devait bien y avoir une formule, aux termes minutieusement étudiés, pour l'engagement au secret ?

— Certainement. Je vais vous la traduire.

Il prit sur la table un autre papier.

Par la présente, moi soussigné, sans vouloir, pour l'instant, m'engager personnellement sur le fond de l'affaire, je donne à l'Organisation en vue de l'*Adresse sur l'Index*, par l'entremise de M..., *inconditionnellement et sans sous-entendus*, ma parole d'honneur que, pour tout ce que j'ai pu savoir ou pourrai apprendre à l'avenir relativement à la Supplique qui doit être adressée au Saint Père, soit avant, soit après, et même si elle ne devait pas se réaliser, pour toujours et indépendamment du concours que j'y donnerai et de sa durée, *je garderai le secret absolu*, et que j'obligerai *selon mon pouvoir* et sur leur honneur au même silence tous ceux qui par inadvertance de ma part pourraient avoir connaissance de l'entreprise.

— *Selon mon pouvoir ?* C'est une formule lourde de menaces.

— Je ne dis pas non... Maintenant, je vais vous traduire la Supplique relative à l'Index des livres prohibés, adressée à Sa Sainteté le Pape Pie X et à l'Episcopat. »

Dans cette longue et respectueuse Supplique, on demandait au Pape d'opérer dans la Sacrée Congrégation de l'Index une réforme si profonde qu'elle équivalait à sa suppression.

— Mais comment, dis-je, procédait-on pour s'assurer que cette Supplique n'était pas divulguée avant d'être soumise au Pape ?

— Voici. Tous les exemplaires de la Supplique étaient numérotés. Les numéros étaient catalogués. En regard de chaque numéro de la liste, on notait à qui et à quelle date l'exemplaire correspondant avait été communiqué en vue d'obtenir la signature.

On envoyait la circulaire A, que je viens de vous lire. Dès que la promesse du secret était reçue, on envoyait à son signataire une circulaire B, ainsi que la *Supplique* et un exposé des bases de l'organisation.

— Qu'est-ce que c'est que cette circulaire B ?

— La voici.

Circulaire B

Le.... 19....

La discrétion, tant pour le destinataire que pour l'expéditeur et pour l'Organisation représentée par l'expéditeur est une affaire d'honneur.

Très estimé Monsieur,

Nous vous confirmons avec une très vive gratitude la réception de votre engagement d'honneur. Parmi les pièces annexées, vous recevrez la Supplique en question à Sa Sainteté et en outre ce qui a été établi quant aux bases de l'Organisation. Veuillez bien maintenant nous dire, sous huitaine, si vous signez aussi la Supplique. Le consentement à la Supplique se donne par la signature et le renvoi du pointillé ci-dessous. Par le fait même, votre adhésion à la Ligue de l'Index devient définitive jusqu'à révocation formelle.

La promesse du silence faite par vous et sur votre parole d'honneur est et demeure indépendante de la durée de votre participation.

Dans tous les cas, que vous adhériez ou non, veuillez retourner sous huitaine au soussigné, *pour un usage ultérieur,* les pièces ci-annexées : *il n'est pas possible de vous laisser plus longtemps ces documents.*

Suivaient des prescriptions de prudence.

Et voici la formule d'adhésion à la signature :

Par la présente, je m'associe à la *Ligue de l'Adresse sur l'Index,* me référant aux Bases de l'Organisation, dont j'ai pris connaissance et que j'approuve. J'autorise la Présidence et le Président de la Ligue selon le sens des Bases de l'Organisation. Je donne ma signature à l'engagement général du secret et, en confirmation de cette déclaration de ma part, je m'inscris ci-dessous avec mon adresse exacte en la forme où je veux que ma signature soit imprimée en tous ses détails.

Domicile... rue... date... Nom et prénom... profession... titres honorifiques...

Si, à la suite de cet envoi, on recevait l'adhésion signée, alors seulement devenait définitive l'admission dans le Comité initiateur et dans la *Ligue de l'Adresse*, et cela jusqu'à révocation, soit de la part du signataire, soit de la part de la Centrale Principale.

Les dames ne pouvaient être admises qu'après un consentement *exprès* de la Centrale Principale. »

Je souris. Il resta grave et continua :

— Les déclarations sur l'honneur et les adhésions, signées et détachées des circulaires A et B, étaient mises ensemble, feuille à feuille, par ordre alphabétique, selon l'usage des archives, par les présidents des districts et des comités. A cette fin, on faisait usage d'autant d'enveloppes que de documents, suivant le système Sönneken.

Les deux carnets formés des billets détachés et signés des circulaires A et B, étaient envoyés chaque trimestre à la Centrale Principale de Münster, pour y être insérés dans le *Catalogue général des signatures*.

Le récolement des signatures une fois terminé, la *Supplique*, avec toutes ses signatures classées par ordre alphabétique et disposées suivant les pays, imprimée en latin et en allemand, dignement reliée et portée par des envoyés idoines et de toute confiance, devait être présentée, à Rome, à *Sa Sainteté en personne*, et *au cours d'une audience très privée et strictement confidentielle*. Le concours des ambassades bavaroise et autrichienne auprès du Vatican pour l'obtention de cette audience privée était déjà assuré.

Le même jour où la supplique était ainsi présentée au Pape, elle aurait été envoyée par lettre recommandée à tous les évêques.

Ainsi, toute la hiérarchie ecclésiastique se serait trouvée brusquement et simultanément saisie d'un immense dossier de signatures demandant la modification radicale de la Sacrée Congrégation de l'Index.

Devant un mouvement d'une telle ampleur, qui aurait échappé à toute censure et à toute condamnation ecclésiastique, force aurait été au pape de s'incliner. Et pour que cette organisation ne fût pas tuée dans l'œuf, elle était bien obligée de se développer dans le plus grand secret.

— Pourquoi donc a-t-elle échoué ?

— Parce qu'il y a eu une délation. Des traîtres se glissent dans les meilleures organisations. La *Corrispondenza Romana*, que dirigeait Mgr. Benigni — un homme qui, pourtant, n'était pas qualifié pour combattre une Société Secrète Catholique, puisque lui-même a fondé une Société Secrète d'ecclésiastiques, le *Sodalitium Pianum* — s'empara de l'affaire et en fit un scandale.

— De sorte que c'en est bien fini, maintenant, de la *Direction Centrale pour l'Organisation du Laïcat* ?

— Ah, mais non ! Ne vous ai-je pas dit qu'à côté de ce premier but, il y en avait un second ? Il s'agissait de maintenir l'union entre tous les signataires de la Supplique, même après que celle-ci aurait été remise à Sa Sainteté, en vue d'une fin beaucoup plus importante.

— Que signifie ce langage sybillin ?

— Que le but réel et pratique est de constituer, autour de ce premier acte, une Ligue secrète de catholiques choisis; que le but lointain est de fonder une *Société chrétienne de culture* pour l'apostolat laïque.

— Laïque, c'est-à-dire surtout soustrait au gênant contrôle des ecclésiastiques ?

Il hésita un peu, immobilisa vers moi ses yeux bleus qu'élargissaient de pesantes « poches » et répondit :

— Oui.

— Mais, depuis l'échec de la première organisation celle de la *Supplique relative à l'Index*, est-ce que la seconde, celle de la *Société Chrétienne de culture pour l'apostolat laïque*, a pu néanmoins aboutir?

— Sur ce point, je n'ai pas le droit de vous répondre.

— Réponse trop claire ! Et cette Société a-t-elle des adeptes à Paris ?

Il eut un silence étonné, quelque chose qui signifiait :

— Pourquoi pas ?

Il se leva, alla prendre sur le dernier rayon d'une petite bibliothèque quelques journaux français, les étala sur la table. C'étaient des périodiques « bien pensants ».

— Voulez-vous comprendre pourquoi il se glisse de temps à autre, dans les journaux les plus soumis à l'Eglise, des articles dont l'inspiration peu, à bon droit, inquiéter la hiérarchie ecclésiastique ?

Il ouvrit successivement les périodiques, me montra du doigt, sans un mot, pour m'inviter à les lire, quelques lignes, éparses dans divers articles, qu'il avait marquées au crayon bleu, il me désigna aussi quelques noms de signataires.

— Comment? dis-je, sceptique. Un Tel, Un Tel, Un Tel, qui collaborent à ces journaux si divers, feraient partie d'une même organisation secrète ?

Il répondit lentement, en regardant en l'air :

— Il peut ne plus paraître nécessaire de constituer une *Organisation* avec des statuts *écrits*. Une entente verbale est plus discrète et plus sûre. Mais je n'en dirai pas davantage.

⁂

Tiens, tiens ! il y a donc à Paris une association secrète et laïque d'intellectuels catholiques qui veulent agir dans l'intérêt de l'Eglise, mais sans le clergé et, au besoin, contre le clergé ?

AUTOUR DES LIGUES DRIANT

C'est un prêtre éminent, premier vicaire d'une paroisse de Paris, qui m'a affirmé ceci :

— Ce qui, du point de vue ecclésiastique, est condamnable dans les Sociétés Secrètes, c'est leur but, lorsqu'il est anticatholique, et aucunement leur secret.

— Pourtant, vous savez bien que, du haut de la chaire, les prédicateurs arguent de ce secret même pour soutenir que ces sociétés, « qui aiment les ténèbres, sont filles des Ténèbres ».

— Ils ont tort. Car l'Eglise a été, à l'origine, une société secrète; et elle a compté de tout temps, dans son sein, des sociétés secrètes.

Souriant de me voir quelque peu interloqué, le prêtre se leva. Adossé aux rayons de sa bibliothèque, les pouces passés dans sa large ceinture d'étoffe, il reprit :

— J'ai là, quelque part, parmi mes traités de théologie et d'histoire ecclésiastique, l'*Etude sur la loi du secret dans la primitive Eglise,* qu'Edmond Caillette de l'Hervilliers a fait paraître chez Casterman. Il y est bien établi, avec une quantité de textes patristiques à l'appui, que les *initiati,* les initiés, étaient seuls à connaître les mystères chrétiens. « *Nolite dare sanctum canibus.* Ne livrez pas aux chiens les choses saintes ! »

« On n'enseignait aux catéchumènes que l'exis-

tence d'un Dieu unique et créateur du monde, le péché originel, la nécessité et la promesse d'un Rédempteur. Ils n'avaient même pas le droit d'assister à toute la messe, mais seulement à cette partie exotérique qu'on appelle encore la *messe des catéchumènes.*

« Après une préparation et des épreuves, ceux d'entre les catéchumènes qui étaient déclarés *competentes,* c'est-à-dire dignes de recevoir le baptême, étaient initiés au mystère du Dieu unique en trois Personnes.

« Et les *néophytes,* ceux auxquels le baptême venait d'être administré et qui étaient sur le point de recevoir la communion, apprenaient alors seulement le secret de l'Eucharistie, ce mystère du corps et du sang du Christ réellement présents sous les apparences du pain et du vin.

— Mais c'était là, sans doute, un simple aménagement graduel de l'instruction religieuse !

— Pas du tout ! Il y avait des mots de passe, comme ce mystérieux *Maranatha* qu'on retrouve dans les Epîtres de Paul; et des signes de reconnaissance, dont il subsiste quelques reproductions sur les parois des Catacombes, comme ces poissons, qui, par un jeu de mots, tiré du grec, symbolisaient le Christ.

— Mais ceci, comme disait Hugo, se passait dans des temps très lointains.

Le prêtre s'anima.

— L'organisation du secret se retrouve, dans l'Église, au long des siècles ! Faut-il vous citer la *Confrérie du Saint-Sacrement,* fondée au XVIIe siècle par le duc Henri de Levis de Ventadour ? Elle avait un bureau, éligible en secret tous les six mois, et composé d'un supérieur, d'un directeur assisté de six conseillers, et d'un secrétaire. Elle avait pour signe une image de la sainte hostie dans un soleil, et pour formule de ralliement : « Loué soit le Très-Saint-Sacrement de l'autel ! » Elle a mené une rude guerre occulte contre les catholiques suspects de tiédeur.

C'est elle, et ses faux dévots, que combat Molière dans son Tartufe ! »

Il allait et venait dans son bureau de travail, à grands pas lents qui déployaient les pans de sa soutane.

— Et plus près de nous, poursuivit-il, le *Noble et Saint Ordre des Chevaliers du Travail*...

— Qu'est-ce ?

— C'est une Société Secrète catholique, fondée par Stephens, vers 1870, à Philadelphie. Elle est calquée sur la Franc-Maçonnerie. Elle a une hiérarchie caractéristique, avec son *Maître Ouvrier*, son *Sage Vénérable*, son *Digne Contre-Maître*, son *Digne Inspecteur*, son *Chevalier Inconnu*, son *Statisticien*... Elle a un rituel, un serment du secret.

— Je dirai à mes amis Francs-Maçons qu'ils ont des émules dans l'autre camp...

Il sourit.

— Eh bien, quand Mgr. Taschereau, Archevêque de Québec, eut obtenu en 1884 que le Saint Siège la condamnât pour le territoire du Canada, le Cardinal Gibbons plaida sa défense, trois ans après, par une lettre éloquente au Pape, qui finit par donner gain de cause à la Société Secrète !

— Mais c'est en Amérique !

— Et en France, alors, oubliez-vous les deux ligues fondées avant guerre par le Commandant Driant : la *Ligue Antimaçonnique*, qui ne comprenait que des hommes, et la *Ligue de Jeanne d'Arc*, ouverte aux femmes ?

— Quoi ? Ces ligues, dont j'ai entendu parler jadis, étaient des Sociétés Secrètes ?

— Parfaitement ! En doutez-vous ? Jugez-en par leurs statuts.

Il alla ouvrir un secrétaire, fouilla dans ses papiers et revint avec des feuillets dactylographiés.

— Voici l'article 3, reprit-il :

Les membres actifs doivent : 1° prêter serment sur l'honneur qu'ils ne sont pas affiliés et n'ont jamais été

affiliés à une secte maçonnique; 2° s'engager à ne jamais faire partie de la franc-maçonnerie, à ne jamais requérir de service d'un franc-maçon quelle que soit sa profession libérale ou commerciale; à ne pas employer un franc-maçon à leur service, comme fournisseur, employé, ouvrier ou domestique, à ne jamais favoriser de leur aide, de leurs conseils ou de leurs deniers, une entreprise politique, industrielle, commerciale ou financière dirigée par un franc-maçon, à ne jamais révéler à qui que ce soit, hormis aux chefs hiérarchiques, et pour les besoins de la cause, le nom des affiliés, les projets, travaux et affaires de la Ligue.

« Et voici l'article 6 :

Chaque membre actif s'engage à enrôler dans la Ligue deux autres membres dont il doit se porter garant. La prudence et la circonspection les plus grandes sont particulièrement recommandées dans ce mode de recrutement. Il importe, avant tout, qu'aucun franc-maçon ne puisse se glisser dans la Ligue, et que tous les membres qui la composent soient d'une honorabilité parfaite. On ne doit, à cet effet, solliciter l'adhésion que de personnes que l'on connaît depuis longtemps et les choisir de préférence dans sa famille ou parmi ses amis intimes. En tout cas, on ne doit rien révéler des statuts et des secrets de la Ligue à la personne qu'on sollicite d'y entrer. On doit se borner à lui donner lecture du programme, qui sera, d'ailleurs, rendu public par la voie de la presse, en lui affirmant que, dans aucun cas, le nom des membres qui composent la Ligue ne sera dévoilé. Aussitôt l'acquiescement obtenu, on doit faire prêter au postulant le serment au premier degré :

« Je jure sur l'honneur que je ne suis pas maçon et que je ne révélerai à qui que ce soit, jusqu'au jour de mon affiliation à la Ligue, rien de ce qui m'en a été confié. Je m'engage, en outre, à prêter le serment définitif lors de la prochaine réunion du groupe auquel je dois appartenir. »

« D'ailleurs, l'article 9 ajoutait que des signes spéciaux et des mots de reconnaissance seraient enseignés aux affiliés.

« Ces statuts, eux-mêmes, étaient secrets. Chaque exemplaire portait un numéro, le nom de la personne à laquelle il avait été confié et l'avertissement qu'on ne devait s'en dessaisir *sous aucun prétexte*.

— Que sont-elles donc devenues, ces Ligues Driant ?

— Après avoir été présidées par le commandant Driant, aidé de M. Paul Courtois, elles quittèrent en 1906 leur siège social, 46, rue de la Victoire, pour fusionner avec la *Ligue de Défense Nationale contre la Franc-Maçonnerie,* de M. Copin-Albancelli. La nouvelle ligue, dénommée *Ligue Française Antimaçonnique,* avait son siège à Paris, 33, quai Voltaire.

— Vous me voyez saisi d'étonnement !

— Eh bien, voilà. Le commandant Driant, le futur héros du bois des Caures, dont personne n'a jamais contesté le courage et la loyauté, recourait aux institutions secrètes ! C'est vous dire combien cette forme d'organisation est utile, et même nécessaire.

— Serait-ce donc qu'aujourd'hui encore, au sein de l'Eglise...

— Oh ! l'expérience a montré que le secret dont on entoure des statuts *écrits* finit toujours par être percé, malgré les précautions prises. La preuve ! (il donne un coup d'ongle sur ses feuillets). Il est aujourd'hui acquis, parmi ceux qui mettent sur pied les diverses organisations chargées de la défense de l'Eglise, que le plus sûr est de recourir à une entente verbale, qui ne laisse pas de trace...

LES CHEVALIERS DE COLOMB

J'entretenais depuis longtemps déjà d'excellentes relations littéraires avec un Canadien, qui s'occupe, dans le quartier de l'Etoile, de commerce d'exportation. Comme il professe beaucoup de sympathie pour la France, et, par suite, dit-il, beaucoup d'antipathie pour la Franc-Maçonnerie, j'avais été amené à lui parler des Sociétés Secrètes du Nouveau Continent. Mais il s'était toujours montré, sur ce sujet, étrangement évasif.

Un jour, toutefois, comme je venais de lui parler du serment « inhumain et blasphématoire » que les *Chevaliers de Colomb* avaient exigé de leurs adeptes pendant la campagne politique de 1913 dans l'Illinois, il eut un sursaut.

— Inhumain et blasphématoire ? s'écria-t-il. Ce n'est pas possible !

— Il m'a paru et me paraît encore tel, répondis-je. Il est vrai que je le juge moi-même peu vraisemblable.

— De quelle source le tenez-vous ?

— Je consulterai mes fiches et vous l'apporterai.

⁂

— Voici la formule du serment que je vous ai promise l'autre jour. Elle a été révélée par la revue catholique de Preuss et reproduite par la très catho-

lique *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, de Mgr. Join, dans son numéro de février 1914, page 608. Comme vous ne m'avez jamais caché vos convictions catholiques...

— Je suis curieux de connaître cette formule.

— La voici :

« Moi (nom) en présence de Dieu tout-puissant, de la Sainte Vierge Marie, de Saint Jean-Baptiste, des Saints Apôtres Pierre et Paul, et de tous les Saints, armée sacrée du Ciel, et à vous, mon Père spirituel, supérieur général de la Société de Jésus fondée sous le pontificat de Paul III et continuée jusqu'à ce présent jour, par les entrailles de la Vierge, *the matrix* de Dieu et *the rod* de Jésus-Christ, je déclare et jure que Sa Sainteté le Pape est le vice-gérant du Christ...

Je déclare que la doctrine des Eglises d'Angleterre et d'Ecosse, des calvinistes, huguenots et autres du nom de protestants ou Maçons est condamnable, et qu'eux-mêmes sont damnés s'ils ne renoncent pas à ladite doctrine...

Je promets et déclare de plus que, quoique ayant l'autorisation de feindre n'importe quelle religion hérétique pour travailler aux intérêts de l'Eglise-Mère, je garderai et tiendrai secrets et cachés tous les projets de ses agents lorsqu'ils m'en feront part, que je ne les divulguerai ni directement, ni indirectement, ni par la parole, ni par écrit, ni par d'autres moyens ou circonstances, mais que j'exécuterai tout ce qui sera proposé, tout ce dont je serai chargé, tout ce qui me sera découvert par vous, mon Père spirituel, ou toute autre personne de cet Ordre sacré.

Je promets et déclare de plus que je n'ai aucune opinion ou volonté propre, aucune réserve mentale quelle qu'elle soit, comme si j'étais un cadavre, mais que j'obéirai sans hésitation à tous les commandements que je pourrai recevoir de mes supérieurs dans la milice du Pape et de Jésus-Christ.

Que je me rendrai dans tout pays de l'univers où l'on pourra m'envoyer, aux régions glacées du Nord, dans les Jungles de l'Inde, dans les centres de la civilisation d'Europe, ou dans les repaires des sauvages barbares de l'Amérique, sans murmure, sans regret, et que je serai soumis en toutes choses qui me seront communiquées.

Je promets et déclare, en outre, que toutes les fois que l'occasion s'en présentera, j'engagerai et je ferai une guerre d'extermination, secrètement ou ouvertement, contre tous les hérétiques, protestants ou Maçons, ainsi qu'il m'est enjoint de le faire, et, pour les extirper de la face du globe, que je n'épargnerai ni âge, ni sexe, ni con-

dition, que je pendrai, brûlerai, gâterai, ferai bouillir, écorcherai, étranglerai, enterrerai vifs ces infâmes hérétiques, que je fendrai l'estomac et la matrice à leurs femmes, que je briserai la tête de leurs enfants contre les murs, afin d'anéantir leur race détestable. Que, si cela ne peut être fait ouvertement, j'aurai recours secrètement au poison, à la corde de l'étrangleur, à l'acier du poignard, au plomb de la balle, sans avoir aucun égard à l'honneur, au rang, à la dignité, à l'autorité des personnes, non plus qu'à leur condition dans la vie soit publique, soit privée, selon l'ordre que je pourrai en recevoir, en tous temps, par des agents du Pape, ou le Supérieur de la Fraternité du Saint-Père de la Société de Jésus.

En confirmation de quoi j'engage présentement ma vie, mon âme, toutes mes facultés corporelles, et avec le poignard que je reçois en ce moment, je signerai mon nom, écrit avec mon sang en témoignage de ce qui précède.

Et si je me montrais traître ou si je faiblissais, que mes Frères et camarades dans la milice du Pape coupent mes mains, mes pieds, me tranchent la gorge d'une oreille à l'autre, m'ouvrent le ventre, l'emplissent de soufre allumé et me fassent souffrir tous les tourments qu'on peut infliger sur terre, et que mon âme soit torturée pendant l'éternité...

Tout cela, je, soussigné, jure par la Sainte Trinité et le Saint Sacrement que je vais recevoir, de l'accomplir, et j'en fais le serment.

En témoignage de quoi, je reçois ce Sacrement très saint et très sacré, et je l'atteste en outre par mon nom écrit avec la pointe du poignard trempé dans mon sang, et je le signe en présence de ce Très-Saint-Sacrement.

Pendant cette lecture, mon ami avait donné parfois des signes de mécontentement et de dénégation. Mais ses haussements d'épaules et ses brefs ricanements avaient vite fait place à une méditation grave et peinée. Il avait posé son cigare dans le cendrier, s'était accoudé au bras gauche de son fauteuil Louis XVI, la main pendante, les yeux fixés sur le feuillet que je lisais. Je sentais, en poursuivant ma lente lecture, une désolation envahir le beau salon et quelque chose de morne contrister ses allègres décors.

— Cher Monsieur, vous avez bien fait de me révéler ce texte. *Il est faux.* Je savais bien que les autorités ecclésiastiques d'Europe, et même hélas ! de

certaines provinces canadiennes, sont opposées à l'Ordre des Chevaliers de Colomb, mais comment en serait-il autrement, puisqu'on laisse courir sur son compte de pareilles calomnies !

Il vit à mon regard que j'avais deviné :

— Oui, ajouta-t-il avec décision, *j'en suis.*

⁂

— Comprenez bien, me dit-il un autre jour : la mentalité de l'Amérique du Nord exige que se constituent les Sociétés Secrètes. Il y en a, rien qu'aux Etats-Unis, de très nombreuses. Vous en citerai-je, au hasard de ma mémoire? Il y a les Aigles, les Chevaliers de Pythias, les Chevaliers du Khorassan, les Dames des Macchabées, les Chevaliers Catholiques, les Dames Royales, la Fraternité Fraternelle (je ne peux pas traduire autrement son titre : *Fraternal Brotherhood*), les Fils des Vétérans, l'Union Nationale, la Fraternité des Castors, l'Ordre-Uni des Castors, l'Ordre-Uni des forestiers (qui est dirigé par un chief Ranger, un Vice-Ranger, un chapelain, un garde-forestièr de l'intérieur, un garde-forestier du dehors, etc.), l'Ordre Perfectionné des Hommes Rouges (dirigé par un Sachem), l'Ordre Ancien des Ouvriers Unis (avec un Grand Maître Ouvrier, un Grand Surveillant, un Grand Examinateur médical), l'Ordre Royal de l'Elan, les Hommes des Bois (*Woodmen*), les Guardians of Liberty, les Loyal Americans, l'Ordre du Sanctuaire Blanc de Jérusalem, l'Ordre des Prophètes Voilés, l'Ordre Mystérieux des Sorcières de Salem, les *God Fellows*, catholiques, qui se coiffent d'un fez rouge... Etc ! Il y en a comme ça plus de six cents, rien qu'en U.S.A. !

— J'ai quelques documents sur l'une d'elles, la *Stella Matutina.* Ça ne vous dit rien ? Elle s'appelle aussi *l'Ordre des Compagnons de la Lumière Naissante du Matin.* Elle a été fondée en 1884, je crois, à Londres, dans une librairie de Farringdon Street,

par un clergyman, le docteur Felkin, qu'inspirait un instructeur astral d'origine arabe, Ara ben Schems. Elle s'est répandue aux Etats-Unis et compte aujourd'hui des adeptes à Paris. Ses dignitaires, qui s'appellent les 10-1, reçoivent leur initiation dans un état de transes magiques...

— Sans aller jusqu'à ces déviations, pourquoi les catholiques n'adopteraient-ils pas, pour leurs groupements, la forme des Sociétés Secrètes ? De ce que l'Eglise a eu à se plaindre de certaines Sociétés Secrètes en *pays latins* (car dans les pays anglo-saxons la Franc-Maçonnerie elle-même n'est pas anticléricale) il ne s'ensuit aucunement que *toutes* les Sociétés Secrètes, dans tous les pays, doivent lui inspirer de la méfiance ! Par exemple, est-ce que l'*Ordre des Macchabées*, Société Secrète d'éducation sociale qui s'est fondée en 1878 à London Ontario, et qui s'est répandue depuis 1912 chez les catholiques du Canada, a jamais fait le moindre tort à l'Eglise romaine? D'ailleurs, c'est un prêtre catholique qui a institué l'Ordre des Chevaliers de Colomb.

— Ah ?

— Oui. Le Révérend M. J. Givney, alors curé de l'église Sainte-Marie, à New-Haven, dans le Connecticut, l'a fondé le 2 juin 1882, avec l'aide du R. P. Lawler, de Michael Curran et de quelques autres...

— A quelles fins précises?

— Simplement, aux termes mêmes de la charte de fondation, pour le soutien matériel et moral de ses membres, pour développer en eux la pratique du catholicisme et pour encourager l'éducation et la charité catholiques. Vous voyez bien !... D'ailleurs, tous les candidats doivent présenter une attestation, signée du curé de leur paroisse, certifiant qu'ils ont fait leurs Pâques.

⁂

Quelque temps après, il me dit :

— J'ai beaucoup réfléchi à nos conversations ré-

centes. Il faut absolument que le public catholique soit mieux renseigné sur notre compte. J'en ai parlé à mes Frères. Il a été décidé que vous seriez exceptionnellement admis, si vous le voulez bien, à assister en personne à une initiation du 3e degré qui doit avoir lieu prochainement.

— Où donc ?

— Ici même, dans ce salon. Car nous sommes à Paris trop peu nombreux pour assumer les frais d'un local spécial. Puisque vous écrivez, vous raconterez ce que vous aurez vu, impartialement, n'est-ce pas ? Mais vous vous engagez à ne révéler l'identité d'aucun des assistants? D'ailleurs, il est convenu que je m'abstiendrai de faire les présentations d'usage.

⁂

Les fauteuils avaient été rangés tout autour du salon. Chacun prit place. Nous étions une quinzaine. Je m'étais installé dans un coin. Debout, mon ami, Grand-Chevalier, déclara :

— J'ouvre le Conseil des Chevaliers de Colomb. Capitaine de la Garde, distribuez les rubans.

Un monsieur prit sur un guéridon placé derrière lui un grand panier d'osier chargé de rubans, et, passant successivement devant les assistants, remit à la plupart d'entre eux leurs insignes respectifs. Chacun épingla son ruban au revers de son habit.

J'eus tout loisir pour examiner cet insigne. Il s'ornait d'un écu carré surmonté d'un casque de chevalier et comprenant une série de triangles formés par des croix de Malte alternativement blanches et noires. Le tout était divisé par deux poignards enfermés dans leur gaine et disposés en croix de Saint-André. Au centre, un écusson. Sa base était formée d'un triangle, la pointe en bas, sur lequel reposait un carré couronné du sceau de Salomon (c'est-à-dire d'une étoile à six branches) avec les initiales K. of C. (Knights of Colomb). Au milieu de cet écusson se

croisaient un faisceau de licteur, une ancre dont le sommet se terminait par le Tau (qui est la croix en forme de T) et une épée.

On alluma un cierge sur une petite table devant le Grand Chevalier. Quelques déclics : toutes les lumières électriques s'éteignirent. La lueur faible et vacillante du cierge projetait sur les cloisons des ombres étranges.

Le Grand Chevalier donna un coup de maillet sur la table et dit :

— Capitaine de la Garde, prenez le mot de passe.

Suivi du Garde intérieur et du Garde extérieur, le Capitaine échangea à voix très faible, avec chacun des membres de l'assemblée, la formule de passe :

— Les Chevaliers de Colomb... soufflait-il.

— ...domineront ! murmurait son partenaire.

(Il n'y a aucun inconvénient, paraît-il, à ce que je la révèle ici : elle est changée de temps à autre.)

Le Grand Chevalier donna trois coups de maillet et dit :

— Chevaliers, Frères, occupons-nous maintenant du noble travail de notre Ordre. Rappelez-vous vos promesses et montrez-vous loyaux Chevaliers, loyaux fils de la Sainte-Mère l'Eglise. Nous allons maintenant chanter l'ode d'ouverture.

Le chant pieux s'éleva, un peu sourd, avec beaucoup de gravité.

— Maintenant, Chevaliers, Frères, nous allons procéder à l'initiation du troisième degré de notre Frère N... Revêtez vos insignes.

Chacun prit sur son fauteuil une petite mallette qu'il y avait déposée, l'ouvrit, en retira un masque et une robe noire. En quelques secondes, le salon prit un étrange aspect : tous ces hommes étaient en longue robe noire, le capuchon en pointe rabattu sur le front, le haut du visage dissimulé sous un loup noir où scintillaient les prunelles.

Seul M. N... était demeuré en veston, mais il avait posé un masque.

— Frère, lui dit le Grand Chevalier, au premier grade il vous a été demandé seulement d'affirmer votre foi en Dieu et en la Sainte Eglise romaine. Au deuxième grade, ont été éprouvées vos connaissances doctrinales et théologiques. Maintenant, une étape plus sérieuse de l'initiation va commencer.

Faites-lui faire le voyage ! »

Deux dignitaires, le Passé Grand Chevalier et le Grand Chancelier s'approchèrent du récipiendaire et lui firent faire plusieurs fois le tour du salon, en lui murmurant aux oreilles des phrases que je ne pus parvenir à discerner. Puis ils le conduisirent devant le Grand Chevalier.

— J'ai là, dit celui-ci, un exemplaire de l'engagement que vous devez prendre envers l'Ordre. J'ai aussi un poignard... (Il déposa un poignard sur la petite table). Vous le prendrez, mettrez à nu votre bras, piquerez vos veines et signerez cet engagement de votre sang. Consentez-vous à subir cette épreuve?

— Oui.

— Très bien. Ce poignard, je peux vous le dire à présent, est truqué. (Au-dessous des masques noirs, toutes les bouches découvertes dessinèrent un sourire complice). Vous n'auriez pas pu vous faire de mal. Il est rempli d'un liquide rouge, et, si vous l'aviez appuyé sur votre bras, ce liquide aurait coulé et on l'aurait pris pour du sang. C'est un symbole.

Prêtez le serment. »

D'une voix ferme, le récipiendaire lut la formule :

— Je promets solennellement sur mon honneur, comme gentleman catholique, que je renouvelle et que je tiendrai fidèlement tous les engagements pris par moi dans les premier et second grade de l'Ordre, et spécialement l'engagement de garder le secret sur tous les actes de l'Ordre, étant bien entendu qu'aucun engagement pris par moi dans cet Ordre ne sera incompatible avec mes devoirs civils et religieux. Je promets en outre d'observer toujours dans toutes mes relations avec mes Frères Chevaliers les règles de la véritable fraternité, en les aidant et les assistant en toutes circonstances, mais en observant toujours les lois de la justice, en ne violant jamais aucune juste loi de

l'Etat, ni aucun des droits de mon semblable. Je promets enfin de ne jamais faire pénétrer, en quelque manière que ce soit, la politique dans cet Ordre.

Alors le Grand Chevalier déclara solennellement :

— Si quelqu'un (ce qu'à Dieu ne plaise) est tenté de révéler nos secrets, qu'il réfléchisse sérieusement avant de le faire. Un tel homme encourrait certainement la malédiction de Dieu. Son nom deviendrait un sobriquet d'infamie et une insulte parmi tous les gens d'honneur. Il serait évité et maudit de tous ses anciens camarades; le remords du misérable qui a vendu son âme viendrait tôt ou tard le chercher, pour le châtier jour et nuit, jusqu'à ce qu'il fût réconcilié avec Dieu.

Il est impossible d'imaginer qu'un Frère puisse se rendre coupable d'un acte pareil. Il faudrait qu'il devienne d'abord un renégat et un incroyant; qu'il s'unisse aux troupes du Diable, qui rôde par le monde, cherchant quelqu'un à dévorer.

Il mérite le châtiment que Dieu a fait au Diable lui-même : d'être jeté au tourment éternel. Seule l'infinie miséricorde de Dieu peut le sauver d'un tel destin.

Un silence se fit. Puis il reprit :

— Chevaliers, Frères, je vais maintenant clôturer le Conseil. Que votre lumière brille devant le monde pour que le monde puisse voir la beauté de la Sainte Eglise-Mère, et soit amené à l'unité de la véritable fraternité chrétienne. Nous allons chanter l'ode de clôture. »

Et les voix graves s'élevèrent de nouveau, en sourdine.

⁂

— Au Canada, dans nos locaux appropriés, ces rites sont plus émouvants, m'expliqua mon ami. Comment voulez-vous faire quelque chose de bien dans des appartements parisiens? Les voisins se plaindraient ! Chez nous, aux côtés du récipiendaire, un assistant représente la police secrète. Il a un revolver à la main. « Capitaine de la Garde, s'écrie le Grand Chevalier, veillez à ce que ce gentleman remette son arme. » Le Capitaine invite alors le poli-

cier à se laisser désarmer. — « Sale brute, répond celui-ci, jamais de la vie ! » Le capitaine et ses gardes tentent alors de lui arracher par la force son revolver. Bagarre, cris. Tout à coup, un éclair, une détonation : le capitaine chancelle dans les bras de ses gardes, du sang coule sur sa poitrine. La confusion règne dans le local. Le Chapelain de l'Ordre accourt pour donner l'absolution au mourant, qu'on transporte dans l'antichambre...

Il faut vous dire que le revolver est chargé à blanc et que le Capitaine a sous sa robe une vessie de baudruche pleine d'un liquide rouge. Il la perce avec un canif juste au moment de la détonation...

— En somme, c'est inspiré de la scène de la mort d'Hiram, qui figure dans l'initiation au grade de maître, chez les Francs-Maçons ; mais en plus moderne, puisque le revolver remplace la règle, le compas et l'équerre.

— Ah ?... Quoi qu'il en soit, cela donne une cohésion et une fraternité merveilleuses. Si un Frère est dans une situation critique et a besoin d'aide, il n'a qu'à dire à haute voix : « Y a-t-il ici quelques bonnes gens ? » C'est la formule. Si des Chevaliers de Colomb sont présents, ils répondront « Oui ! » et viendront à son aide.

— Quelque chose comme le cri de détresse maçonnique : « A moi, les Enfants de la Veuve ! » Mais vers quelles fins utilisez-vous cette cohésion ?

— A toutes sortes d'œuvres sociales. Particulièrement à la propagation de l'enseignement. Nos deux mille cinq cents conseils, qui groupent sept cent mille membres, ont donné une impulsion magnifique aux cours par correspondance. Et nos cours du soir groupent trois cent mille auditeurs. N'est-ce pas un éminent service que nous rendons à l'Eglise ? Aussi les membres de notre Suprême Conseil, lors d'un voyage qu'ils firent en Europe, ont-ils été honorés d'une audience particulière et d'une bénédiction « très spéciale » de Sa Sainteté le Pape.

LES INTEGRISTES

Tous ceux qui ont suivi le mouvement de la pensée religieuse en France au xx° siècle se rappellent que les quarante dernières années ont été marqués par une lutte, aux fortunes diverses, entre le catholicisme dit *libéral*, qui accorde des concessions à l'esprit moderne, et le catholicisme dit *intégral* qui ne transige pas sur le primat du dogme et de l'autorité ecclésiastique. Ce que l'on sait moins, c'est la part assumée par les Sociétés Secrètes *intégristes* dans ce conflit qui dure encore.

⁂

Le XIX° siècle, déjà, avait vu s'amorcer des tentatives *progressistes, modernisantes*, que Pie IX avait condamnées. Léon XIII s'était montré plus accueillant à l'esprit moderniste, et, notamment, avait préconisé le *Ralliement* au régime républicain.

Le début du xx° siècle devait voir le libéralisme prendre deux formes : le *modernisme*, tentative d'adaptation des dogmes à la pensée contemporaine, soit, avec M. Loisy, par l'exégèse biblique, soit, avec M. Edouard Le Roy, par la philosophie ; et le *catholicisme social*, avec le *Sillon* de M. Marc Sangnier. Pie X les condamna.

Or, pour des motifs différents, car elle se plaçait uniquement sur le plan de la philosophie politique,

l'*Action Française* eut à combattre ces mêmes ennemis. Le rapprochement, et même l'étroite union était inévitable entre les maurrassiens et les « catholiques intégraux », communément appelés « intégristes ». Aussi voit-on, dans les premières années du siècle, figurer parmi les fervents admirateurs de M. Charles Maurras les plus ardents des ecclésiastiques antilibéraux ; entre autres (retenons ces noms, que nous retrouverons tout à l'heure), les cardinaux Andrieu, Billot et Charost ; Mgr de Llobet, Mgr de la Villerabel, Mgr Marty, Mgr Penon, le P. Janvier, le P. Le Floch, le P. Pègues, le P. Peillaube. Et Pie X lui-même éprouve pour M. Maurras une estime telle que, obligé en conscience de mettre à l'index certains de ses écrits vraiment trop offensants pour le christianisme, il surseoit du moins, *sine die*, à la publication du décret de condamnation.

Intégristes et maurrassiens, ceux-ci par la plume et le poing, ceux-là par la plume et l'intrigue, mènent contre les libéraux une campagne si dure que l'une de ses victimes, l'Archevêque d'Albi, Mgr Mignot, s'en plaint en octobre 1914, peu après la mort de Pie X, au cardinal Ferrata, secrétaire d'État du nouveau Pape Benoît XV. On trouve dans son *Mémoire* ces lignes singulières :

> ... Ces derniers temps, s'était créé, un peu partout, dans les nations catholiques de l'Europe, en marge de la hiérarchie légitime, un pouvoir s'abritant sous l'égide de quelques personnalités, et qui prétendait imposer ses idées et ses volontés aux évêques, aux généraux d'ordres, au clergé régulier et séculier. Ce pouvoir irresponsable, anonyme et occulte, disposait de deux moyens pour réduire ceux qui refusaient de s'incliner devant ses capricieuses exigences : la presse et la délation.
>
> A Paris, à Vienne, à Bruxelles, à Milan, à Cologne, à Berlin et ailleurs, ont surgi, à peu près en même temps, des feuilles hebdomadaires, sans talent et sans lecture pour la plupart, paraissant obéir toutes à la même inspiration...
>
> Des catholiques aussi méritants qu'un de Mun, un Jacques Piou, un Etienne Lamy, un Denys Cochin, un Henri Lorin, ont été traînés sur la claie et traités en traîtres à

leur croyance. Les évêques qui refusaient d'approuver ces procédés n'ont pas été plus épargnés. Vous n'êtes pas sans savoir, Eminence, qu'il s'est même rencontré deux ou trois ecclésiastiques, et surtout un ancien Jésuite, M. Emmanuel Barbier, qui avaient pris pour tâche d'outrager inlassablement la mémoire du Pape Léon XIII, en représentant cet illustre et immortel Pontife comme ayant forfait à ses devoirs envers l'Eglise et envers notre pays...

A plusieurs reprises, des évêques, surtout en Autriche et en Allemagne, des provinciaux de religieux, avaient dû élever la voix pour défendre leurs meilleurs diocésains et leurs sujets les plus dévoués, contre cette entreprise de calomnie et de dénigrement systématique. Elle n'en continuait pas moins à fonctionner, prétendant être l'écho fidèle de la pensée du Saint-Siège. Ceux qui l'ont étudiée de près se sont vite rendu compte qu'elle obéissait aux suggestions d'une personnalité installée à Rome et qui de là remuait tous les fils au bout desquels s'agitaient les pantins à ses ordres. Un *monsignor*, dont les vastes ambitions auraient été frustrées sous le Pontificat de Léon XIII, prenait sa revanche, en maltraitant tous ceux qui, soumis de cœur et d'esprit au Siège apostolique, mais mêlés directement à l'action et à ses difficultés, essayaient d'adapter les principes éternels aux exigences des réalités...

Dans un très grand nombre de diocèses de France et de l'étranger, un système d'espionnage paraissait organisé. Les évêques, les prêtres, les hommes d'œuvres, les recteurs et professeurs de l'Université étaient surveillés. On dénonçait leurs écrits, leurs discours, leurs moindres paroles aux publications de la Camarilla ou à l'autorité suprême. Ces dénonciations, nous le savons, étaient souvent secrètes et anonymes, mais des témoignages dignes de foi ont relevé qu'elles venaient d'ordinaire de laïques déséquilibrés, de prêtres qui avaient eu des difficultés avec leurs supérieurs, ou de religieux agités qui servaient de mesquines passions de parti et des jalousies de corps.

Les paroles et les actes les plus innocents, odieusement travestis, étaient présentés comme des trahisons envers la foi et la hiérarchie. La victime n'avait qu'à s'incliner, car établir son innocence contre un calomniateur anonyme et secret lui était impossible...

L'Eglise a perdu quelque peu du prestige dont elle jouissait sous Léon XIII. Dans son sein même, le découragement s'est emparé des travailleurs intellectuels ou sociaux. Dénoncés, traqués et vilipendés par la presse du pouvoir occulte, tenus en suspicion par ceux qui, trompés par de faux rapports, doutaient parfois de leur droiture d'intention, leur tâche était devenue fort difficile. Beaucoup se

sont retirés pour jamais de la lice, qui auraient pu y livrer d'utiles combats pour le triomphe de la cause chrétienne...

Qu'était-ce donc que ce « pouvoir occulte » dont se plaignait Mgr Mignot?

Quoi qu'il en soit, Benoit XV, le 1er novembre 1914, par l'encyclique *Ad beatissimi*, désapprouve l'intégrisme : il ne veut pas de distinction entre les catholiques. Comme, simultanément, est décidée en France l'*union sacrée*, une trêve devant l'envahisseur s'y établit, apparemment du moins, entre les catholiques des deux tendances. Le pape, d'autre part, est tout disposé à sortir des tiroirs pontificaux la condamnation de Maurras : c'est seulement par prudence qu'il s'abstient, pour éviter qu'à la faveur des passions de la guerre son geste soit interprété comme une mesure antifrançaise.

Vient la paix. La reprise des relations diplomatiques entre le Vatican et la France rallume le conflit entre les évêques intégristes, qui s'opposent aux conditions de l'entente, et qui sont la majorité, et les évêques plus conciliants. Le pape tranche en faveur de la reprise et envoie comme Nonce à Paris Mgr Cerretti.

Mais les élections législatives de 1924 approchent. Le 27 février 1923, au moment où les Cardinaux et Archevêques de France, réunis pour leur *Assemblée* annuelle, s'installent dans la salle des séances, ils y trouvent, chacun sur son sous-main, une brochure anonyme qu'une main inconnue y a déposée : on y donne, en un style qui révèle une formation théologique sérieuse, des conseils de modération pour les élections prochaines, en vue d'une sorte d'entente cordiale entre l'Eglise et la République.

Fureur de l'*Action Française*. Fureur, évidemment, des évêques intégristes. Mais fureur aussi, à l'autre bout de l'horizon politique, de M. François-Albert, qui craint que la concorde entre la République et

l'Eglise ne soit une duperie pour la République (1). On cherche l'auteur du libelle. On accuse celui-là même dont la fonction rappelle la reprise abhorrée des relations entre les politiques vaticane et républicaine : le Nonce Cerretti. Démenti de la Secrétairerie d'Etat. Alors, dans les journaux et les salons sympathiques à l'*Action Française* se développe une campagne contre l'honneur privé du Nonce.

Les élections de 1924 arrivent : c'est un échec pour la droite. Le mécontentement contre le Nonce, bouc émissaire, s'accroît. Le 10 mars 1925, Assemblée générale des Cardinaux et Archevêques. Cédant aux suggestions du P. Janvier qui, revenant de Rome, assure que le Pape devient favorable à l'intransigeance, l'Assemblée rédige une *Déclaration* qu'anime un esprit intégriste tellement agressif contre le laïcisme que le Cardinal Archevêque de Paris, Mgr Dubois, qui est plutôt libéral, croit nécessaire de lire, en chaire de Notre-Dame, un commentaire atténuatif.

Aussitôt, le 20 mars, se constitue une association secrète, le *Comité d'Action Catholique*. Son but déclaré est de défendre les principes de la *Déclaration*. Son but réel est de lutter contre le libéralisme du Nonce et de l'Archevêque de Paris. Il procède par communiqués numérotés, qui ne sont pas imprimés, mais simplement dactylographiés, et qu'un porteur de confiance remet en secret à leurs destinataires. Le 28 mars, il s'en prend directement au Nonce, en termes extrêmement durs :

> Nous croyons utile d'avertir S. Exc. Mgr. Cerretti de ne pas perdre de vue sa seule raison d'être parmi nous, et

---

(1) Episode typique de cette curieuse alliance entre les anticléricaux de gauche et les catholiques intégraux : le 19 août 1924, M. François-Albert, Ministre de l'Instruction Publique, fait décorer un intégriste très agissant, ancien agent de Pie X et membre de la Société Secrète de Mgr Benigni : M. Jacques Rocafort, professeur au Lycée Saint-Louis.

de s'y tenir scrupuleusement, pour s'éviter la grande aventure.

Le Nonce est un agent diplomatique, rien de plus, rien de moins, rien d'autre. En conséquence : 1° il n'a aucune autorité doctrinale ou disciplinaire. La doctrine et la discipline intérieure de l'Eglise regardent les évêques, les *Ordinaires*, chacun selon les strictes limites géographiques, théologiques et canoniques de sa fonction épiscopale; — 2° il n'a d'aucune manière à se mêler de la politique intérieure de la nation auprès du Gouvernement de laquelle il est accrédité. Nous avertissons donc Mgr. le Nonce que, s'il rêvait d'exercer chez nous, à l'égard du libéralisme, le rôle qu'exerce M. Krassine à l'égard du communisme, il commettrait à tout point de vue la plus grande imprudence. Nous ne tolérerons pas qu'il s'écarte de ses attributions diplomatiques et se mêle, de quelque manière que ce soit, de régenter l'action catholique en France.

Cette thèse paraît canoniquement impeccable. Quoi qu'il en soit, le Pape, alerté, s'effraya. Quoi donc ! Ces « catholiques intégraux » ne reconnaissaient pas au Souverain Pontife le droit d'avoir en France un représentant qualifié chargé de donner ses directrices aux évêques! Cela sentait le gallicanisme ! Il s'informa de l'étendue du danger, et il était encore hésitant quant aux mesures à prendre, lorsque, le 15 avril 1926, une brochure anonyme, mais où se manifestait l'inspiration de l'*Action Française*, enjoignit au Pape de destituer le Nonce Cerretti :

« De grâce, Très Saint Père, tant que Vous garderez vous-même la responsabilité du pouvoir, n'éprouvez pas plus avant Vos fils de France et donnez au successeur de ce messager infidèle des instructions conformes, non à nos désirs, mais à vos Encycliques... Ne paraissez plus, par une sorte de défi à toute la suite des siècles, nous laisser conduire par de mauvais bergers à une sorte de monstrueuse démocratisation du pouvoir spirituel en même temps qu'à l'internationalisation des patries. »

C'en était trop. Le Pape, atteint dans la personne de son Nonce de confiance, se décida à condamner l'*Action Française*.

Il chercha d'abord un Cardinal-Archevêque français à qui confier le soin de lancer le premier blâme. Le Cardinal-Archevêque de Paris ? C'était un libéral. Mieux valait choisir un intégriste. Le Cardinal Charost, consulté, refusa. Le Cardinal Andrieu, de Bordeaux, qui n'avait pourtant jamais caché son admiration pour M. Maurras, accepta, et, le 25 août 1926, sans crier gare, il lança l'anathème sur l'*Action Française*.

Ce qu'ont été les péripéties de cette lutte, ce n'est pas le lieu de le rappeler. Disons seulement que le catholicisme intégriste se sentit atteint dans cette condamnation de son alliée. Des résistances aux instructions du Pape se manifestèrent, à des degrés divers, chez le Cardinal Charost, Mgr de la Villerabel, Mgr Marty, Mgr de Llobet, Mgr Penon, le P. Janvier, le P. Pègues. Mais la fermeté du Pape entraîna enfin la soumission, au moins nominale, de la plupart des récalcitrants, sauf peut-être celle du Cardinal Billot, qui fut contraint de démissionner. Le Souverain Pontife avait dû prendre d'ailleurs d'autres sanctions, notamment contre le P. Le Floch, Supérieur du Séminaire français de Rome, un maurrassien convaincu.

L'intégrisme, durement touché, donne quelques coups de boutoir : le P. Paillaube, par exemple, réussit à déloger de la chaire de Notre-Dame le P. Sanson, jugé trop libéral. Et, en 1927, un ami de l'*Action Française*, le R. P. Philippe, Rédemptoriste, donne un brusque regain d'activité à sa *Ligue Apostolique*, organisation de politique intégriste.

⁂

Il se trouve que je compte quelques amitiés dans les deux camps. N'ayant pas à prendre position dans ce conflit qui ne concerne que les catholiques, j'ai pu recueillir, par lettres et par conversations, des précisions intéressantes de la part de prêtres pro-

vinciaux et parisiens. La persistance des animosités m'interdit de les désigner.

— Cette Société occulte dont parlait Mgr Mignot? m'a dit un vicaire de Paris. Mais c'est le *Sodalitium Pianum !* Et le « monsignor » qui l'a constituée, c'est Mgr Benigni.

Et devant ma surprise :

— Tenez, ajouta-t-il, je vais vous lire un *Mémoire* anonyme, qui a été publié, sur cette question, par la revue *Le Mouvement des Faits et des Idées,* dans ses numéros de mars et mai 1923.

Il quitta la pièce quelques minutes, revint avec une collection poudreuse à la main, s'assit, feuilleta et lut :

— MÉMOIRE SUR LA SAPINIÈRE (SODALITIUM PIANUM).

Par une lettre du 16 mars 1915, le Dr. Heinz Brauweiller, rédacteur en chef du *Düsseldorfer Tagblatt,* écrivait au baron von der Lanken, chef du département politique à Bruxelles, qu'il soupçonnait un avocat de Gand, homme de confiance de Mgr Benigni, d'être possesseur de documents importants, lesquels pourraient servir à neutraliser l'excitation produite par les catholiques français contre l'Allemagne, notamment par la publication de l'ouvrage « La guerre allemande et le Catholicisme ».

A la suite de cette publication, le Dr. Heinz Brauweiller et un de ses amis, le R. P. Höner, religieux Camillien, furent autorisés à se rendre en Belgique. Sur leurs indications, des perquisitions furent opérées au domicile de l'avocat Jonckx, de Gand, rue Charles-Quint, numéro 100, lequel fut trouvé détenteur de plusieurs centaines de lettres, mémoires, documents de toute sorte, dont la plupart portaient la mention « confidentielle », « à brûler », « *sub sigillo* », mais dont le sens était souvent indéchiffrable. Sommé par l'autorité allemande de révéler la clé de ces écrits, l'avocat Jonckx remit un dictionnaire des pseudonymes employés dans les susdits documents. Ce dictionnaire a permis de les déchiffrer à peu près entièrement avec une certitude absolue.

Au moment de la paix, le Gouvernement belge, à la sollicitation de Jonckx, a exigé la restitution des documents, mais l'autorité allemande les a fait photographier et, n'y trouvant sans doute rien qui servît ses projets, les a remis au R. P. Höner. Ce dernier étant mort en 1920, les photographies sont devenues la propriété de M. Guerts, professeur d'histoire au Grand Séminaire de Ruremonde, ancien

rédacteur en chef du *Tijd*. L'examen de ces documents a permis de rédiger le présent mémoire dont toutes les assertions peuvent être prouvées par des textes d'une autorité indiscutable.

I. *Organisation de la Société secrète.* — De 1909 à 1914, une Société secrète, ou plutôt une fédération de Sociétés secrètes, a fonctionné, ayant son centre à Rome, Corso Umberto, 466, au domicile de Mgr Benigni, et Corso Umberto, 113. Ses ramifications s'étendaient à peu près sur toute l'Europe. Un de ses principaux centres était à Gand. Son unique chef était Mgr Benigni, dont plusieurs centaines de lettres, cartes postales et télégrammes attestent qu'il intervenait personnellement et directement dans tous les rouages de la Société, ou, comme on disait, de l'*Organisation*.

Cette *Organisation* (Quentin, en langage secret) paraît avoir son origine dans la *Correspondance de Rome* (appelée Nelly), puis elle s'est officiellement affirmée dans le *Sodalitium Pianum*, ou Ligue de Saint Pie V, dont le programme très orthodoxe, mais très vague (défendre les directions pontificales), fut approuvé par Pie X le 5 juillet 1911 et le 8 juillet 1913, puis par lettre de la Consistoriale du 23 juillet 1913...

Mais bientôt, à côté de cette « Organisation primitive » (en langage secret : la *Sapinière*, ou la *S.P.*), sont organisées :

1° Les conférences de Saint-Pierre (dites : les *confisceries*), « composées d'amis de la S.P., n'étant ni une société, ni une œuvre »;

2° Un bureau de consultations, qui recueille et centralise les renseignements qui lui sont demandés, le tout sous le secret le plus absolu;

3° L'*Agence Internationale Roma* (*A.I.R.*, Air, Airelle, Hirelle) qui « recueillera les communications jugées trop fortes pour la Correspondance de Rome, et qu'on devra affirmer mordicus être indépendante de cette dernière ».

Une association de journalistes intégraux, ayant pour lien et pour organe une feuille secrète : *Borromaeus*.

De plus, le *Sodalitium Pianum*, approuvé par le Saint-Père, devient lui-même une Société secrète.

Les adhérents qui, vers 1912, sont un millier, ne doivent rien révéler de ce qui s'y passe. Ses statuts sont complétés par un programme très long et très détaillé...

II. *Moyens d'action de la Société.* — L'âme de la Société est le secret, on le recommande avec la plus grande instance. Les documents les plus importants sont ceux qui portent la mention *sub sigillo*. On doit faire parler les autres, se tenir sur la réserve et dénoncer toutes les menées des modernistes et modernisants, même s'ils ne sont pas tout à fait modernistes.

Pour dérouter les recherches, Mgr Benigni a douze signatures différentes : Ars, Charles, Arles, Charlotte, Lotte, Kent, Jérôme Ringor, Amie O., Gus, Diète de la Sapinière, Loisp, Diercreich.

Le Pape est Michel, Michaelis, la baronne Micheline.

Le secret doit être gardé, bien entendu, à l'égard des évêques, dont on se méfie toujours : on les appelle les « tantes »; les prêtres sont les « neveux ».

« Vous trouverez *passim* dans la collection du *Mouvement*, que je vais vous prêter, d'autres indications sur le vocabulaire secret des *Compagnons de la Sapinière*, qui s'appelaient entre eux : *Chers Sodales*, en abrégé : C.C.S.S. Leur code comprend 28 pages. Vous apprendrez qu'on y emploie de façon facultative les noms au masculin ou au féminin. Par exemple, le dénoncé Jean devient Jeanne. On estropie les mots. On crée des familles de mots. Par exemple, puisque le Vatican s'appelle *Grégoire*, les *Grégoriens* sont les gens du Vatican. Les Capucins sont appelés *tailleurs* ; les Bénédictins, *menuisiers* ; un diocèse, *succursale* ; un journal, *usine à gaz* ; un internonce, *une miss anglaise* ; un chanoine, *notaire* ; Rome, *grand'mère* ; le modernisme, *maladie*, etc. »

Il compulsa quelques pages et s'arrêta sur un texte.

— Tenez, reprit-il, voici un extrait d'une lettre secrète :

« Je vous ai envoyé deux caisses de cigares pour les présenter aux amis. Votre conseil sur la nécessité d'organiser des bals aussitôt qu'un carnet de bals sera fixé est très juste ».

En voici la traduction :

« Je vous ai envoyé deux articles de journal pour que vous les propagiez parmi les intégristes. Votre travail concernant la nécessité d'organiser des congrès ou meetings dès que le programme sera fixé est très juste. »

— Très curieux ! Mais quel était le but précis ?

Nous y arrivons :

III. *But de la Société.* — Le but déclaré est de défendre le catholicisme intégral. Au fond, on ne voit pas que ce but ait été poursuivi autrement que par des dénonciations. En réalité, la Société est une vaste entreprise de dénonciations centralisées par Mgr Benigni.

Suivait une énumération des collaborateurs de Mgr Benigni. Parmi eux figure l'abbé Gustave Verdesi, pourtant moderniste; peut-être un agent double? Ensuite venait une très longue liste des ecclésiastiques dénoncés.

— Mais, dis-je, Mgr Mignot parle de cette Société Secrète à l'imparfait.

— Parce que le Pape, Benoît XV, venait de la dissoudre, en 1914. Mais, par compensation, Mgr Benigni ne tarda pas à développer une autre organisation secrète, le groupement de la *Corrispondenza*, qui multiplia ses délations pendant la guerre. Et, ensuite, il y eut le C.V.D.S.

— Le C.V.D.S.?

— Le *Comité Veritas de Documentation Sociale.* Il s'est constitué en 1923. Les membres de ce comité secret s'appelaient entre eux les : *Nec Spe nec Metu;* littéralement : *Ni par l'espoir ni par la crainte.* Ils correspondaient par feuillets dactylographiés. D'ailleurs, vous trouverez toutes sortes d'indications dans ces numéros du *Mouvement.*

⁂

— Le mal qu'*ils* ont fait, nul ne saurait le calculer. Ils ont fait perdre à des ecclésiastiques très dignes leur réputation, leurs audiences, leurs places, leur gagne-pain. Ils ont persécuté jusqu'à la mort les vaincus. On dit même qu'ils ont provoqué des meurtres discrets et des suicides. »

Celui qui me parle ainsi est un prêtre d'âge vénérable, très pondéré de jugement.

— Mais ils ont vraiment des organisations secrètes à leur service?

— Pas de doute. Ce n'est pas qu'on n'ait point réussi à percer leur mystère, au moins en partie.

Dans le beau livre intitulé *Saint-Siège, Action Française et Catholiques intégraux* (chez Gamber) dont l'auteur, qui est, de par ses fonctions administratives, l'homme le mieux renseigné de France sur ces questions, a pris le pseudonyme de Nicolas Fontaine, vous trouverez une liste de quelques-uns de ses agents. Je me rappelle les noms de M. Blondeau, professeur à l'Ecole des Francs-Bourgeois, demeurant 3, rue du Petit-Muse ; M. A. Jouanny, 15, place du Tertre ; M. Julien Darras, 7, rue Boissonnade.

— Ce Comité existe-t-il encore?

— Non, mais les intégristes subsistent. Leur chef est actuellement Mgr Richaud, évêque auxiliaire de Versailles. Mais leur Section d'assaut, c'est la *Ligue Apostolique*. Un succédané catholique de l'*Action Française* hérétique. A sa tête, un prêtre redoutable, le P. Philippe...

⁂

Dans le petit bureau de la *Ligue Apostolique*, 88 *bis*, boulevard de la Tour-Maubourg. Le P. Philippe est assis, les deux mains sur le bord de la table. Une haute taille, le front ample. Ses yeux clairs ont une fixité étrange. De temps à autre, un tremblement parcourt les paupières et donne à son regard doux une expression tragique.

— Je ne suis pas des vôtres, mon Père. Je ne suis pas non plus des libéraux, d'ailleurs. Mais j'ai lu, avant de venir vous voir, votre *Catéchisme des Droits Divins*, et divers livres de votre doctrine, comme ceux de l'abbé Roul, *Eglise Catholique et Droit commun*, et de l'Abbé Roussel, *Libéralisme et Catholicisme*.

— Ils exposent bien notre but : ramener à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Evangile, à la Sainte Eglise, tout l'ordre social, tout organisme international ou national, toute institution publique ou privée, et spécialement la charte fondamentale des peuples. A la

place de la S. D. N. qui est laïque, nous voulons la ligue des Nations sous le sceptre du Christ-Roi.

— Vous avez constitué à cette fin plusieurs catégories d'adhérents. Si je me rappelle bien, la *première* comprend ceux qui approuvent votre mouvement. La *deuxième* catégorie comprend deux *degrés:* le *premier* comporte l'union de prières; le *second*, l'intensification de la vie d'immolation. Et la *troisième* catégorie comprend les *propagandistes*.

— C'est cela.

— Vous comprendrez qu'une pareille hiérarchie puisse éveiller des soupçons...

— Je vous entends. Mais nous travaillons pour le Souverain Juge. Le Souverain Juge seul appréciera nos moyens d'action.

⁂

De ces « moyens d'action », qu'ils soient de la *Ligue Apostolique*, ou des autres organisations plus ou moins secrètes, ou des personnalités intégristes non affiliées à l'un ou l'autre de ces groupements, — quels ont été les résultats les plus récents?

Ils sont appréciables.

Les Dominicains de Juvisy, d'inspiration catholique sociale, avaient fondé, au lendemain des journées de février 1934, un hebdomadaire, *Sept*. Encouragé par Pie XI, par le Nonce, par le Cardinal Verdier, *Sept* voulait « dissocier l'Église des compromissions politiques », discriminer la religion et la politique. A bon entendeur, salut ! Le général de Castelnau, M. Pozzo di Borgo, les amis de l'*Action Française* convainquirent l'intégriste Mgr Pizzardo, qui, retournant à Rome après le sacre de Londres, était de passage à Paris le 20 mai 1937, que *Sept* menait le clergé français au communisme. Lâché par le R. P. Gillet, Maître général des Dominicains, et par Pie XI, gravement malade, qui laissa faire, *Sept* reçut brusquement, le 26 août 1937, l'ordre de disparaître.

Une plaquette confidentielle, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, qui circule sous le manteau (« *Pourquoi le journal SEPT a été supprimé* ») donne de curieuses indications sur les dessous de cette machination.

Il y a plus. Les gens bien informés savent qu'en novembre dernier il s'en est fallu de très peu que les amis vaticans de M. Charles Maurras, qui ne cessent de le conseiller en secret, n'obtinssent de Pie XI sa réconciliation avec l'*Action Française*. Partie remise, sans doute. Pourtant, depuis que le Prétendant lui-même, le duc de Guise, et son fils, le comte de Paris, ont condamné aussi l'*Action Française*, il est peu probable que le successeur de Pie XI juge opportun de réviser la condamnation pontificale.

Mais l'intégrisme peut se reconstituer sur des positions plus favorables. La lutte n'est pas du tout finie entre ses partisans et ceux du libéralisme.

LES DAVIDEES

SONT-ELLES UNE SOCIETE SECRETE ?

— Les Davidées... vous devriez faire une enquête sur cette Société Secrète.

— Les Davidées... Si vous saviez comme ces institutrices catholiques sont fortement organisées, avec une hiérarchie occulte...

— Les Davidées... elles font un mal inouï à l'enseignement laïque. Et nul ne peut arriver à déceler pleinement leur action.

C'est ainsi que divers amis m'avaient mis en éveil, depuis quelque temps déjà. Des amis fonctionnaires de l'enseignement primaire... un Franc-Maçon de haut grade... un professeur de Faculté.

De ci de là, on chuchotait quelques détails. C'est en 1916-17 que le groupe des Davidées s'était formé. Mlles B..., G..., L..., S..., quatre élèves-maîtresses, promues institutrices en 1913, guidées par une institutrice plus âgée, Mlle H..., se réunissaient, dans les environs de Barcelonnette (Hautes-Alpes). Pour quoi faire ? Pour faire régner l'esprit catholique dans l'enseignement public. Elles avaient lu le roman de René Bazin : *Davidée Birot*. Davidée Birot est une institutrice publique, fille d'un incroyant, incroyante elle-même ; elle est choquée par le vide et l'inefficacité de la morale laïque qu'elle enseigne et elle s'achemine vers la foi. L'héroïne du roman devint la patronne de ces institutrices militantes. Celles-ci,

encouragées par Mgr Baudrillart, Mgr Guibergues, René Bazin, Jean Guiraud, firent de la propagande et du recrutement...

Et voici comment elles procèdent, ajoutait-on. Sur la carte représentant le ressort académique, elles marquent les écoles dont les institutrices ne sont pas croyantes. On charge les institutrices catholiques les plus voisines de mener le siège, de circonvenir la dissidente. Amitiés, gentillesses sont multipliées. Un jour, on profitera d'un deuil, ou d'un chagrin intime, pour lui parler des réconforts religieux. Et on lui fera lire un ouvrage catholique, puis un exemplaire du bulletin *Aux Davidées*. Et on l'engagera, prudemment, à entrer dans la Société Secrète. Les Davidées, en noyautant ainsi l'enseignement laïque, avec hypocrisie, avec persévérance, font un mal énorme... Le Grand-Orient de France, la Ligue de l'Enseignement s'en sont émus et ont prescrit de vastes enquêtes...

⁂

J'ai reçu de l'écrivain Henri Lambert, pour qu'elle soit publiée ici, cette déclaration émouvante :

C'est avec plaisir que je vous apporte un témoignage au sujet des Davidées, puissance secrète dont j'ai pu apprécier la grandeur, et si difficilement saisissable.

L'histoire est simple, et récente.

Deux Davidées, professeurs d'École Normale, Mlles R. et J., animées de l'esprit le plus tenace, avaient coutume de « suivre » discrètement dans la vie celles de leurs élèves *non catholiques* dont elles escomptaient possibilité de conversion.

L'une de celles-ci, a-religieuse, issue d'une famille a-religieuse, dut ainsi leur paraître susceptible d'être influencée. Elle fonda un foyer. Elle eut plusieurs enfants, qui furent élevés a-religieusement. Le but, dès lors, prit de l'importance : des âmes d'enfants à voler, en plus de celle de la mère.

Les relations soigneusement entretenues avec leur ancienne élève s'animèrent peu à peu, se firent amitiés pressantes; les visites succédèrent aux lettres. Puis l'offensive fut déclanchée : relations, prêtres. Le mari, a-religieux, essayant alors de résister, les Davidées s'ingénië-

rent à morceler la résistance, à briser le foyer pour en conquérir les éléments peu à peu.

Je pus voir le levier de ces deux volontés agir avec lenteur, avec obstination, soulevant des montagnes : il leur fallut s'employer des années, mais la famille fut brisée. Des concours furent mis à profit; et je pus avoir l'étonnement de voir non seulement des femmes, mais *des hommes* mettre totalement leur puissance au service de la cause : médecins, hauts magistrats, avocats...

La diplomatie des Davidées couronna l'œuvre, après la conquête de l'ancienne élève, par le vol de plusieurs enfants — arrachés enfin à l'école laïque, et livrés aux prêtres catholiques...

Je juro que je puis témoigner de la puissance de ténèbres des Davidées : cette famille torturée et brisée pour la Cause, c'est celle que j'avais créée. Et ces enfants sont mes Fils.

Henri LAMBERT.

⁂

J'ai voulu voir un peu clair dans tout cela. Après avoir mené mon enquête partout où j'ai pensé qu'elle pouvait obtenir des résultats précis, et, particulièrement, auprès de deux Francs-Maçons notoirement spécialisés dans des recherches de ce genre, le plus simple m'a paru de m'adresser à la source. Voici la correspondance que j'ai échangée avec l'une des fondatrices du mouvement, son animatrice actuelle, la « Mlle S... » de tout à l'heure, qui dirige le Bulletin *Aux Davidées*. Je suis autorisé à publier cette correspondance.

⁂

A Mlle Silve, Institutrice à Saint-Pons, par Seyne-les-Alpes (Basses-Alpes).

29 décembre 1937.

Mademoiselle,

Dans un livre que je prépare sur les Sociétés Secrètes (de toutes inspirations), je consacrerai un chapitre aux *Davidées*.

Comme je tiens à éviter toute erreur, j'attacherais du prix à recevoir de vous-même toute la documentation que vous jugeriez opportun de me faire parvenir.

Peut-être trouverez-vous dans une pareille demande soit beaucoup de naïveté, soit beaucoup de fourberie. Elle est

pourtant sincère : je ne suis ni des vôtres, ni de vos adversaires.

Veuillez... etc...

⁂

« *Aux Davidées* »
Bulletin mensuel (20 fr. par an)
C.C.P. -61-81 Marseille

—

Mlle Silve, institutrice
Saint-Pons
par Seyne-les-Alpes
(Basses-Alpes)

—

Le 2 janvier 1938.

Monsieur,

Je vous remercie de votre demande, que je comprends très bien.

Mais nous ne formons pas une société secrète, pas même une société, pas même un groupe.

Nous n'avons ni organisation, ni hiérarchie, ni statuts, ni règlement. Nous sommes unies simplement par l'amitié et par un bulletin dont je vous envoie un exemplaire — bulletin qui déborde d'ailleurs l'enseignement, qui se répand dans tous les milieux, qui accueille tout abonné même incroyant. Nous n'avons rien à cacher et ceux qui ont imaginé une société secrète se sont bien lourdement trompés : je ne sais d'où a pu venir une telle légende.

Veuillez agréer Monsieur, avec mes remerciements, mes salutations distinguées.

M. Silve.

⁂

7 janvier 1938.

Mademoiselle.

Je vous remercie de votre lettre. Sauf objection de votre part, je la publierai dans le chapitre que je consacrerai aux Davidées.

Je poursuis mes investigations à ce sujet. Je ne sais encore à quelles conclusions doivent me conduire ces recherches impartiales. Je les publierai sans la moindre atténuation, sans me soucier de savoir à qui elles pourront plaire ou déplaire : à vous ou à vos ennemis, ou, partiellement, aux deux camps.

Pouvez-vous me faire connaître une Davidée de Paris, avec qui je puisse avoir un entretien?

D'autre part, est-il exact, comme l'a dit Marceau Pivert

dans son rapport au Congrès de la Ligue de l'Enseignement (1930) :

1° que chez vous une profane est d'abord une *violette?*

2° que son admission donne lieu à une cérémonie d'initiation religieuse? Si oui, laquelle?

3° que les affiliées reçoivent, outre le Bulletin, une publication spéciale (dont Marceau Pivert déclare d'ailleurs n'avoir jamais eu d'exemplaire sous la main).

Agréez, je vous prie... etc...

⁂

« *Aux Davidées* »
Bulletin mensuel (20 fr. par an)
C.C.P. 61-81 Marseille

—

Mlle Silve, institutrice
Saint-Pons
par Seyne-les-Alpes
(Basses-Alpes)

—

Le 9 janvier 1938.

Monsieur.

Je vous adresse toute une collection de notre bulletin, ainsi qu'une notice « Une amitié spirituelle », un tract : « Notre nom », afin de vous documenter.

J'ajoute notre réponse à Pivert — réponse incomplète car le rapport de Marceau Pivert est un tissu d'affirmations gratuites. Mais je puis répondre, par écrit ou de vive voix, à d'autres questions.

1° Il est *tout à fait* inexact que chez nous une profane est d'abord une « violette »... D'où peut bien venir ce nom?...

2° « que son admission donne lieu à une cérémonie d'initiation religieuse »!... On s'abonne au bulletin, c'est tout. Et même l'abonnement au bulletin n'est pas obligatoire. *Rien* n'est imposé.

3° *Aucune* publication n'existe, n'a existé en dehors du bulletin.

Marceau Pivert a avoué ensuite qu'il avait publié sans les contrôler tous les renseignements reçus. Mais sa brochure continue à circuler sans aucune modification. Il est vrai qu'en réalité elle ne nous a pas nui : des âmes droites ont cherché à nous connaître telles que nous sommes. Elles ont été d'autant plus attachées à nous qu'elles avaient eu d'abord des préventions contre notre groupe. (J'emploie le mot groupe dans son sens le plus général, car nous ne sommes pas un groupe en réalité, puisque nous ne sommes pas organisées).

M. Pivert a certainement aidé notre développement d'une manière inespérée. Il a attiré l'attention sur nous et... la vérité se fait jour tôt ou tard.

J'apprécie au plus haut point votre désir de loyauté, votre recherche impartiale de la vérité. Ne pourriez-vous me soumettre le manuscrit que vous comptez publier sur nous?

Peut-être existe-t-il, a-t-il existé telle ou telle institutrice catholique à qui l'on a pu faire, avec raison, tel ou tel reproche. Mais une Davidée est *essentiellement* une institutrice loyale, consciencieuse, dévouée, croyante, mais pas encore forcément pratiquante. Nous accueillons d'ailleurs toute collègue droite et sérieuse : des incroyantes et des protestantes se plaisent bien chez nous. Nous nous occupons de questions pédagogiques et professionnelles autant que de questions religieuses. Nous aimons l'école nationale et nous la faisons aimer partout où nous enseignons. Aucune Davidée n'a jamais été prise en défaut.

Je suis à votre disposition pour tout renseignement complémentaire et je vous remercie de me poser des questions précises.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations très distinguées.

M. SILVE.

⁂

26 janvier 1938.

Mademoiselle.

Je vous donnerai connaissance du manuscrit de mon chapitre dès qu'il sera rédigé. Vos observations et adjonctions seront les bienvenues. Qu'en sortira-t-il?

Vous êtes catholique pratiquante et militante. Je suis ancien ecclésiastique, excommunié *ipso facto* pour avoir perdu la foi. Cette collaboration loyale ne manque pas de sel.

Veuillez agréer... etc...

⁂

Une Davidée de Paris, sur la demande de Mademoiselle Silve, a bien voulu venir me voir chez moi.

— Je répondrai à toutes vos questions, Monsieur.

De fait, avec une simplicité, avec une limpidité, avec une douceur, avec une modestie qui dépassaient ce que je pouvais souhaiter, elle m'a donné les éclaircissements les plus complets sur les Davidées.

Cette « amitié spirituelle » n'a pas d'aumônier. Or, quiconque est au courant de la vie ecclésiastique sait que l'Église impose son contrôle, par un prêtre qu'elle désigne, à tout mouvement catholique organisé : les Scouts de France, par exemple.

Le Bulletin lui-même échappe au visa de la hiérarchie : sa rédactrice ne le soumet pas à la formalité de l'*Imprimatur*. Pour éviter de commettre involontairement des erreurs théologiques, Mlle Silve demande seulement à un prêtre de relire ses articles avant l'impression, mais à titre amical et privé.

— Que dites-vous de cette déclaration d'Henri Lambert ?

— Elle est émouvante de sincérité. S'il y a des institutrices qui ont eu le sectarisme et la cruauté d'agir ainsi, elles n'ont pas l'esprit des Davidées. Je suis sûre que Mlle Silve sera peinée de l'apprendre.

— Leur fera-t-elle des reproches?

— De quel droit? De simples abonnées à un bulletin ne relèvent pas de la juridiction de sa rédactrice en chef. Mais Mlle Silve, dans la correspondance amicale qu'elle entretient avec plusieurs d'entre nous, ne cesse de rappeler qu'il est de notre devoir d'état de ne pas même effleurer l'intimité des consciences...

L'atmosphère de confiance créée par cet entretien ouvert et loyal était devenue telle que je pus, après des hésitations que l'on comprendra, accepter de prendre connaissance, quelques jours après, de la correspondance échangée sur le mouvement des Davidées entre mon interlocutrice et Mlle Silve, depuis le début de leurs relations. Il me sera permis d'attester la haute délicatesse qui s'en dégage.

Au cours des vacances scolaires de Pâques 1938, Mlle Silve, accompagnée de son amie, m'a fait l'honneur d'une visite, chez moi. Elle m'a demandé elle-même de multiplier mes questions. Elle m'a répondu, sur tous les points, avec la plus grande netteté.

J'ai lu attentivement la collection du Bulletin et

les diverses brochures. Je les trouve, comme M. Albert Bayet — qui n'est pas, que je sache, ami des Davidées — d'une « allure modérée ». De solides études d'histoire, rédigées par un Professeur de Faculté; quelques élévations mystiques dont certaines m'ont paru un peu puériles, mais qui tendent toutes à développer chez les institutrices le goût de l'enseignement et le dévouement à leurs élèves, dans le respect absolu des consciences. Rien qui évoque, même de très loin, une Société Secrète.

Et quant à l'activité de ces institutrices catholiques, je souscris aux paroles publiées dans *Le Temps* du 10 avril 1930 :

> Des jeunes filles sont entrées aux Ecoles normales régulièrement, en sont sorties régulièrement, ont été appelées régulièrement à des postes d'école primaire. Les Davidées pratiquent — tranchons le mot que certains prétendent retrancher — leur religion. Or, nous ne parvenons pas à nous persuader que ce droit soit dénié à personne, même à des institutrices du Var.
>
> De deux choses l'une :
>
> Ou elles transportent l'Eglise militante dans leur classe, et il y a un personnel de contrôle pour les rappeler à l'ordre; ou elles conservent à leur enseignement le caractère de neutralité prescrit par la loi, et personne n'a rien à voir dans leurs croyances; ou bien encore, pour ne rien omettre d'essentiel, elles se livrent en dehors à des manifestations compromettantes pour l'Ecole, et il y a les autorités pour les frapper; ou au contraire elles respectent, jusque dans leur comportement extérieur les légitimes exigences des familles, et nul, non pas même les politiques de sous-préfecture, n'y a rien à redire. La République non plus que l'école républicaine n'en sont ébranlées dans leur fondement. Les Davidées vont à la messe sous la protection d'un des trois mots encore inscrits sur nos monuments. Elles fréquentent l'église comme d'autres le temple ou la loge. Et un point c'est tout.

F.·. M.·. ET CATHOLICISME

J'étais dans le cabinet de travail d'un de mes amis, qui appartient à un « Atelier supérieur » de la Franc-Maçonnerie du Rite Ecossais. Il venait de me montrer un à un ses insignes, les avait même revêtus un moment, puis les avait posés, en attendant de les ranger, sur une petite table à la gauche de son fauteuil. Et nous nous entretenions longuement du symbolisme, très abondant et très controversé, de ces divers insignes.

— D'ailleurs, dis-je, la liturgie vestimentaire du catholicisme est une source aussi féconde d'interprétations symboliques et de controverses. Peu de fidèles savent que l'amict, ce rectangle de toile qui entoure le cou de l'officiant, est casque de salut, d'après le Missel, et signe de prudence, d'après le Pontifical ; que l'aube manifeste la pureté du cœur ; que le cingulon qui la serre symbolise la continence ; que la chasuble est la charité, ou peut-être le joug doux et léger du Christ, à moins qu'elle ne soit une robe d'innocence ; que le manipule brodé qui repose sur l'avant-bras rappelle le fruit des bonnes œuvres recueilli dans les larmes ; que l'étole désigne le vêtement d'immortalité prophétisé par l'Apocalypse ; que les gants épiscopaux évoquent, en souvenir de la ruse de Jacob, la ressemblance du péché, dont le Christ se couvrit pour nous racheter...

— Curieux...

Il réfléchit une seconde.

Il y aurait, dit-il, chez certains de mes Frères, plus de compréhension de ce que l'on appelle parfois les « mômeries » du clergé, s'ils avaient quelque idée de ce symbolisme.

— Et il y aurait, chez beaucoup de catholiques, moins d'antipathie intellectuelle à l'égard des rites maçonniques, s'ils savaient de quelle spiritualité ils sont le revêtement...

Nous échangeâmes ainsi nos vues sur le symbolisme opératoire de chacun des outils, ciseau, maillet, pince, truelle, équerre, niveau, fil à plomb, compas, règle graduée, planche à tracer ; sur le symbolisme architectural, géographique et cosmographique du Temple, des fenêtres obliques, des portes, du toit, des colonnes Booz et Jakin; sur le symbolisme légendaire et moral des diverses positions « à l'ordre », des mots de passe, des signes de reconnaissance, des nombreuses batteries, des multiples blasons...

Et que de choses, ajoutai-je, il y aurait à dire sur le *pas* de l'Apprenti : en ligne droite, signe de docilité; sur celui du Compagnon, qui s'écarte de la ligne droite, pour symboliser l'initiative ; sur celui du Maître, en forme de circonférence, pour évoquer l'union ; sur celui du Maître Parfait (5ᵉ degré), en quatre pas formant un carré, image de la perfection... Et, de même, le prêtre ne doit pas avancer en faisant des angles droits (c'est le contraire des militaires qui font tout « en carré ») ; et, à la messe, il doit faire peser son corps également sur ses deux pieds...

— Il y a en effet là comme un air de parenté. De même, quand on est un peu familiarisé avec l'histoire des titres de la hiérarchie ecclésiastique : prêtre, qui veut dire vieux; évêque, c'est-à-dire surveillant; cardinal, c'est-à-dire gond... et avec les *Monseigneur*, les *Eminentissime Seigneur*, les *Votre Béatitude* et les *Votre Sainteté*, on trouve moins de bizarrerie aux grades de *Maître Secret*, *Secrétaire Intime*, *Intendant*

des Bâtiments, Maître élu des 9, Sublime Chevalier élu, Grand Maître Architecte, Grand Elu Sublime Maçon, Chevalier d'Orient et de l'Epée, Prince de Jérusalem, Souverain Prince Rose+Croix... et je pourrais continuer ainsi jusqu'au *Chevalier Kadosch*, au *Sublime Prince du Royal Secret* et au *Souverain Grand Inspecteur général*... Mais dites-moi. Vous avez, par une singulière erreur, assisté à une de nos séances secrètes, comme vous le racontez dans vos *Petites Eglises* ; vous venez de passer plusieurs semaines à étudier nos initiations et leurs symboles dans la riche Bibliothèque de la Revue Internationale des Sociétés Secrètes, du chanoine Schaefer, et dans diverses collections maçonniques. Vous qui n'êtes ni des nôtres ni d'Eglise, ne devriez-vous pas écrire quelque chose pour expliquer et justifier à la fois les rites maçonniques et les rites ecclésiastiques?

— Bah ! Justifier les rites, tous les rites, rien n'est plus simple. Il suffit de montrer à l'ironiste qu'il fait à son insu, perpétuellement, par chacun de ses gestes, de la magie rituelle. Survivances magiques (tous les ethnologues sont d'accord là-dessus), nos gestes « nobles » réservés à la main droite, comme l'a montré Robert Hertz dans son *Essai sur la prééminence de la main droite* ; appareils magiques, la boucle d'oreille, l'anneau, le bracelet, le chapeau, et rite magique, la salutation par le chapeau ; rituel magique, le code de civilité puérile et honnête... Et elles sont encore imprégnées de symbolisme opératoire magique, la plupart des conceptions courantes en morale sexuelle...

⁂

Une conversation avec un autre Maçon influent et un dignitaire ecclésiastique d'un diocèse lorrain de passage à Paris devait pénétrer plus avant dans le souci de meilleure compréhension qui travaille aujourd'hui d'anciens adversaires.

— Qu'elles le veuillent ou non, disait le Haut Gradé

Maçonnique, les spiritualités se soutiennent mutuellement : l'écroulement de l'une affaiblit toujours sa voisine. Ni l'Eglise, ni la Maçonnerie n'ont rien à gagner dans les campagnes de dénigrement, ni dans ces persécutions qui frappent l'une ou l'autre, et parfois l'une et l'autre, dans certains pays autoritaires. N'est-ce pas votre avis, Monsieur le Chanoine ?

— Certainement. Mais il faudrait que l'une et l'autre missent fin à leur immixtion dans le domaine politique. Là, elles se rencontrent et se combattent nécessairement, au risque d'être mises d'accord par qui les croquerait toutes deux. La Maçonnerie ne déclare-t-elle pas qu'elle a été créée pour la « recherche de la vérité » et non pour l'action? Le Christianisme n'est-il pas vie spirituelle et non domination politique ?

— C'est dans un sens semblable, dis-je, que Jules Romains met pertinemment ces paroles sur les lèvres de son Lengnau, dans *Recherche d'une Eglise* : « Tous les rites de la Maçonnerie tournent autour de l'idée de construction... La construction du Temple, le Grand Œuvre que la Maçonnerie poursuit depuis des siècles, c'est l'unification totale de l'humanité. » Mais la fraternité universelle n'est-elle pas aussi, après le salut éternel, l'idéal du Christianisme?

— Ce qui est désirable, reprit le Franc-Maçon, pour que puisse naître, entre l'Eglise et la Maçonnerie, un *modus vivendi*, qui, selon le mot de ce même Lengnau, « sans créer une amitié impossible, ferait cesser les hostilités », c'est que l'on voie clairement que leurs domaines sont distincts.

Car enfin, qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie ? Elle a pour but de perfectionner l'individu, ainsi que l'humanité dans son ensemble. Elle constitue une alliance fraternelle librement consentie en dehors de toute considération de classe, d'état, de nationalité, de couleur, de race, de convictions politiques ou de religion.

Le chanoine approuvait de la tête.

— L'Eglise romaine aussi, dit-il, sauf, naturellement, en ce qui concerne la liberté de religion. Et elle veut aussi le perfectionnement de l'individu, et aussi de l'humanité, pour le salut éternel de l'individu.

— Je sais bien qu'un trop grand nombre de gens ne cherchent dans notre Fraternité que l'intérêt matériel, le soutien, l'appui...

— N'y a-t-il pas aussi chez nous beaucoup de pseudo-fidèles qui se servent de l'Eglise au lieu de la servir ?...

— ...mais le but essentiel de notre Maçonnerie est de répandre et de renforcer toute pensée libre, toutes conceptions politiques ou religieuses libres : libres, c'est-à-dire soumises seulement aux règles de la raison.

— Notre Eglise, elle, veut tout autre chose : convaincue qu'elle détient la Vérité révélée, elle enseigne, en vue du salut, cette Vérité divine qu'il n'appartient pas à la raison humaine de discuter librement. Il y a donc là deux tournures d'esprit très différentes. Mais, s'appliquant à deux domaines différents, elles n'ont pas de raison essentielle de se heurter. De même, l'esprit scientifique et l'esprit artistique, très différents dans leurs démarches, n'ont pas à entrer en conflit : leurs champs d'application sont distincts.

— C'est par ces différences de domaines spirituels, dis-je, que s'expliquent les différences de structures.

— Oui. Nos Frères se réunissent en Sociétés locales, les Loges. Toutes les Loges d'un territoire donné et d'un même rite forment une Grande Loge. Contrairement à ce qu'on prétend parfois, les Grandes Loges ne sont pas soumises à une direction commune. Elles ne sont reliées entre elles que par la communauté des buts poursuivis, la similitude de l'organisation et des liens d'amitié.

Ainsi, en France, comme vous savez, nous avons trois Grandes Loges :

1° *Le Grand-Orient de France*, dont l'hôtel est 16, rue Cadet (dans un ancien couvent !). Il comprend deux administrations distinctes : le Conseil de l'Ordre, que préside actuellement le F.·. Groussier, et qui est composé de trente-trois membres ; et le Grand Collège des Rites, Suprême Conseil qui administre les Ateliers Supérieurs ; son Grand Commandeur est le F.·. Chartier.

2° *La Grande Loge de France*, qui est la fédération des Loges du rite écossais ancien accepté (du 1er au 3e degré). Son Grand-Maître est le F.·. Jacques Maréchal, avocat à la Cour. Elle siège rue Puteaux, n° 8. Là réside aussi le Suprême Conseil, qui administre les Ateliers Supérieurs (du 4e au 33e degré) et dont le Souverain Grand Commandeur est le F.·. Raymond.

3° *La Grande Loge de Fraternité Universelle.* C'est une Fédération Maçonnique libre, indépendante et souveraine des ateliers de « Travail, Lumière et Fraternité ». Cette obédiance initie les femmes à égalité de droits. Elle siège à Paris, 8, cité des Fleurs, et a pour Président le F.·. Mario Chicurel.

Eh bien, dans les loges, les échanges de vues se font très librement. C'est dans cet esprit démocratique que la Maçonnerie des Hauts Grades — qui continue la Maçonnerie des trois grades inférieurs (apprenti, compagnon, maître) — cultive la haute philosophie maçonnique.

L'ecclésiastique reprit son parallèle :

— L'Église Romaine, par contre, a une organisation fortement centralisée. La vigilance sur le dépôt de la vérité révélée exige en effet un pouvoir doctrinal autoritaire et unique. La hiérarchie s'étage en pyramide puissante, des curés aux évêques, des évêques au pape. C'est la même exigence qui, à travers les siècles, détourne de plus en plus l'Église de l'Institution démocratique des Conciles œcuméniques au profit de l'autocratisme pontifical, qui a

même été récemment couronné de l'infaillibilité. La logique interne de l'Eglise le veut ainsi.

— Il y a donc antinomie entre deux systèmes. Mais est-ce que cela doit engendrer l'hostilité ? Est-ce que les frictions, les animosités épisodiques, dont se jalonne malheureusement l'histoire commune de la Maçonnerie et de Rome, doivent grever l'avenir ? Les esprits éclairés, a écrit le F.'. Oswald Wirth, voudront « cesser d'être dupes d'un conflit envenimé par une séculaire appréhension ».

— Et il est temps, par exemple, qu'on cesse de raconter aux aînés de nos patronages, que, pour faire observer par leurs adeptes le secret maçonnique juré sous peine de mort, les Chefs occultes disposent d'un poison terrible et lent, dont s'épouvantait déjà le XVIII[e] siècle, l'*Acqua Toffana;* ou, aux gosses de nos patronages et à nos enfants de Marie que le diable cornu apparaît dans les Loges sous la forme d'un bouc, pour être adoré par les Frères à genoux...

— Et il faudrait aussi, ajoutai-je, ne pas oublier que, il n'y a pas si longtemps, beaucoup d'évêques catholiques du Brésil et d'ailleurs étaient Francs-Maçons; et qu'ils ne se sont retirés de la Fraternité que devant les instances répétées du Pape, et non sans récriminer. Preuve qu'il n'y a pas une telle incompatibilité spirituelle entre les deux organisations !

— Aussi, déclara avec gravité le vénérable chanoine, aussi vient-elle à son heure, la belle *Lettre au Souverain Pontife*, publiée aux éditions du *Symbolisme*, où, en deux cents pages, avec le prestige de sa science et de sa probité intellectuelle, le F.'. Albert Lantoine préconise entre l'Eglise et la Franc-Maçonnerie, sinon le geste de la « main tendue », du moins celui de la salutation courtoise qui convient à deux spiritualités de bonne compagnie.

POURQUOI EXISTE-T-IL DES SOCIETES SECRETES ?

Il y a beaucoup de groupements qui, sans avoir rien à soustraire à des investigations de la police ou d'adversaires, imposent à leurs membres le serment du silence, parfois « sous peine de mort ».

Rien n'est plus inoffensif, par exemple, que le Compagnonnage du Tour de France, ou la Fraternité des Polaires. Alors, pourquoi leur secret ?

Je crois que, pour le comprendre, il faut, d'explication en explication, remonter très avant dans les besoins de l'esprit humain. Il faut aller jusqu'à cette sorte de catégorie de l'entendement : la nécessité de hiérarchiser les êtres.

Parce que les choses se sont présentées de tout temps à l'observation humaine comme *plus* grandes (ou *plus* nombreuses) que d'autres et comme *moins* grandes (ou *moins* nombreuses) que d'autres, cette notion quantitative de *plus* et de *moins* devait nécessairement être transférée dans le domaine de la qualité. Il était donc déterminé que les choses et les êtres fussent conçus comme qualitativement supérieurs à d'autres et inférieurs à d'autres.

Mais il est alors très utile qu'un signe approprié marque les divers degrés de cette hiérarchie qualitative. Par exemple, les grades de bachelier, licencié, docteur prétendent être signes d'une hiérarchie intellectuelle. De même, la hiérarchie morale, la hié-

rarchie psychique ont eu besoin de grades. Ainsi, chez les Aïssaouas, l'élévation morale et spirituelle de l'homme vers Dieu se jalonne par des degrés nettement définis, comme ceux de *Mohammedi*, de *Touhidi* et d'*Ouali*.

Beaucoup d'hommes — et c'est leur honneur — cherchent à s'élever intellectuellement, affectivement, moralement. Ils cherchent à accroître leur valeur psychique, leur science de l'univers et leur pouvoir sur l'univers. Il était donc de nécessité sociale que naquissent des groupements spécialisés dans cette préparation psychique — très exactement, cette *ascèse*, c'est-à-dire cette montée, cette élévation — et dans la collation de grades *attestant* cette montée, hiérarchisant la qualité.

Cette montée, c'est l'entrée dans des zones supérieures. *L'entrée dans* : littéralement, *l'initiation*. C'est pourquoi toutes ces sociétés disent très justement qu'elles sont initiatiques. L'initiation qu'elles confèrent doit s'entendre tantôt comme introduction dans un monde supérieur, et tantôt comme rite marquant cette introduction, grade marquant le degré de cette introduction.

Mais il y a eu nécessairement en ce domaine, comme en une quantité d'autres, métonymie, contamination, par le signe, de la chose signifiée, transposition du signe en la chose signifiée. Le grade n'a plus été seulement la marque de l'élévation. Il est devenu cette élévation même, ou l'agent de cette élévation. Ainsi, le grade de chevalier, au Moyen-Age, ne s'obtenait qu'après un long apprentissage, des épreuves, une veillée d'armes; il était le signe d'une préparation achevée, d'un haut niveau moral; mais aussi, inversement, il conférait par lui-même une grâce d'état, une élévation spirituelle. Cela est encore plus vrai de toutes les prêtrises : elles sont précédées d'un séminariat, mais elles surnaturalisent, d'un seul coup, l'ordinand.

C'est cette double valeur du grade, signe de hié-

rarchie spirituelle, et facteur magique de hiérarchie spirituelle, qui explique le foisonnement et le succès des Sociétés initiatiques.

Pour comprendre ce qu'est l'initiation (1) — et ici je m'écarte de bien des théoriciens qui ont opté pour l'une ou pour l'autre seulement de ses deux significations — il ne faut pas oublier son double aspect : d'une part, accession à un plan élevé; d'autre part, rite d'accession, et rite qui, à la fois, atteste l'accession et confère l'accession.

L'initiation, en tant qu'entrée dans un monde nouveau, est, sur le plan intellectuel, connaissance. C'est ainsi qu'on dit : s'initier aux mathématiques. Elle est progressive et indéfinie. Les Rosicruciens, les Anthroposophes, par exemple, ont une préférence pour l'initiation ainsi entendue.

Elle n'exclut d'ailleurs pas le rite initiatique. Mais ce rite, dans ces groupements, est surtout signe. De même, dans l'Université, la collation des grades — qui était jadis, bien plus qu'aujourd'hui, un rite, avec épreuve, investiture et admission dans une con-

---

(1) C'est le problème de l'*initiation* qui a déterminé ces enquêtes sur les Sociétés secrètes. Au cours de recherches de psychologie religieuse, l'auteur a été frappé de son importance dans l'intellectualité mystique. Or, l'initiation se présente, dans les sociétés initiatiques, sous un grossissement plus favorable à l'étude que dans la plupart des religions.

Ainsi, le présent recueil se situe dans une brève série d'ouvrages de psychologie du mysticisme. On s'est attaché plus particulièrement, dans *les Petites Eglises de Paris*, au messianisme des fondateurs de sectes; dans *La Cellule Saint-Séverin*, aux infiltrations mystiques dans l'amour et dans la foi politique; dans *Rodin devant la douleur et l'amour*, à une certaine attitude religieuse de l'art devant les angoisses primordiales de l'homme; dans un court chapitre des *Problèmes de la sexualité*, aux survivances magiques dont reste imprégnée notre morale. On recherchera, au sein des *Religions nouvelles de Paris*, comment se forme la foi collective; à travers les *Crises religieuses*, le mécanisme de la conversion; et, dans d'autres études, divers aspects de la mystique sociale.

frérie : *dignus est intrare...* — est surtout constatation officielle d'un certain niveau de connaissance.

Mais nombreux sont les groupements où l'initiation est beaucoup moins un *rite d'homologation* qu'un *rite-sacrement*. Pour eux, le rite opère par lui-même, *ex opere operato*, comme dit fortement la théologie chrétienne. Ainsi, l'initiation chrétienne s'effectue, quel que soit l'état du récipiendaire, par la collation du baptême qui, d'un homme voué à la perdition, fait automatiquement un temple de Dieu. De même l'ordination sacerdotale fait d'un homme, qui peut être fort médiocre, quelqu'un de « supérieur aux Anges », un « autre Christ ».

Il entre beaucoup de cette notion sacramentelle dans des rites d'initiation que le profane ne comprend pas. L'adoubement que reçoit un ouvrier charpentier Bon-Drille du Tour de France ne lui apporte pas un iota supplémentaire de connaissances techniques dans l'art du bois; il n'augmente donc pas sa valeur professionnelle au sens laïque du mot. Mais il lui confère une *qualification* autre, une transposition sur un plan supérieur, une sorte de coefficient surnaturel. Les routiers réunis sous le nom de *Compagnons de Saint-François* seront-ils devenus plus habiles ou plus vigoureux dans l'art de la marche quand ils auront reçu leur investiture particulière, avec rites spéciaux, en présence d'un prêtre? Non, mais, de simples routiers sur le plan profane, ils seront devenus routiers sur le plan spirituel, et leur marche même à travers la campagne prend ainsi valeur surnaturelle.

Qu'on le remarque bien : l'initiation, ainsi comprise, est beaucoup plus répandue qu'on se l'imagine communément. On la retrouve (estompée par la laïcisation progressive qui transforme toutes choses originellement magiques en usages et en coutumes simplement traditionnels) dans beaucoup de nos cérémonies familiales et civiques : les fêtes de la Première Communion, par exemple, sont une Éphé-

bie amenuisée. Et elle ne s'applique pas qu'aux hommes. L'Eglise pratique l'initiation de ses sanctuaires; l'initiation antique des ponts par un *pontifex* (c'est-à-dire à la fois, étymologiquement, *ingénieur des ponts et chaussées* et *pontife*) se survit dans les cérémonies contemporaines d'*inauguration* des ouvrages d'art par un personnage officiellement qualifié.

Et la nature sacramentelle de ces initiations se confirme par le caractère qu'on exige universellement de l'initiateur : peut seul transmettre la qualification celui qui l'a lui-même reçue. François Ier, à Marignan, n'est que Roi : il doit s'agenouiller devant le chevalier Bayard, car seul un chevalier peut le faire chevalier, peut lui transmettre la grâce transmise par un autre chevalier. Dans le scoutisme, le Routier ne peut recevoir son adoublement que d'un Routier adoubé. Les docteurs seuls peuvent conférer le doctorat. N'est prêtre, aux yeux de l'Eglise, que celui dont la filiation sacerdotale remonte, d'évêque consécrateur à évêque consécrateur, jusqu'au Christ, Prêtre Eternel. Et c'est pourquoi le Président de la République, au nom de qui sont effectuées les investitures dans la Légion d'honneur, détient logiquement le plus haut grade dans cet Ordre de Chevalerie, copié des Ordres Initiatiques.

∴

Alors on comprend que beaucoup de sociétés initiatiques tiennent tant, traditionnellement, à s'envelopper de secret. Si ces rites qui confèrent *ipso facto* une qualification supérieure étaient livrés en pâture aux profanes, quelle *profanation* en résulterait pour des choses hautement sacrées ! « Ne jetez pas les perles devant les pourceaux », disaient, après Jésus, les premiers chrétiens en cachant leurs mystères aux Gentils.

En outre, ces rites efficaces appartiennent en

propre au groupement qui en est détenteur. Le sens de la propriété, une sorte de chicherie mystique interdisent de dilapider ces trésors à tout venant. Ils ne sont donc appliqués, au sein de la société, qu'à ceux qui s'en sont montrés dignes, et seulement avec mesure, et à charge de n'en rien trahir.

Ainsi s'affirme et se maintient, par des Sociétés Secrètes, traditionnelles ou inspirées de la tradition, une hiérarchie puissamment antiégalitaire des esprits humains selon leur onction personnelle, une aristocratie de la Connaissance et du Pouvoir, une Gnose nobiliaire, antagoniste de ces deux démocratismes que sont, à des titres divers, la science et la foi.

TABLE

Avertissement 9

Le Compagnonnage 11

La Rose+Croix et les Rosicruciens........................ 29

L'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix...... 36

L'Ordre de la Rose+Croix catholique du Temple et du Graal.. 41

L'Association Rosicrucienne 47

La F. T. L.. 55

La Fraternité des Polaires........................ 57

Les Bardes 67

Les Eudiastes 71

L'I.M.V.I., les L.L., la F.N.V. et la F.V.P..... 80

Les Rotariens 84

Le Recrutement du groupe C.S.............. 86

Aissaouas de Paris 91

Une réunion Vaudou 99

La Mafia à Paris.. 104

Le T.H.L 112

L'A.R.O.T. 119

L'Ordre indépendant des Compagnons-Bizarres 123
Les Martinistes 126
Les Chevaliers de la Table Ronde............ 138
Les Anthroposophes 143
Un Mariage mystique à l'ordre du Lys et de l'Aigle.............................. 153
L'Ordre du Christ-Roi...................... 156
Une société secrète juive.................. 160
Une société secrète catholique anticléricale.... 161
Autour des lignes Driant................... 170
Les chevaliers de Colomb................... 175
Les Intégristes 185
Les Davidées sont-elles une société secrète?... 199
F.'.M.'. et catholicisme.................... 207
Pourquoi existe-t-il des sociétés secrètes...... 214

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 1939.
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ÉMILE PAUL,
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE LABOR,
20, RUE DELAMBRE, A PARIS